L'ALGÉRIE
EN 1854

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL

DE TUNIS A TANGER

COLONISATION — PAYSAGES — MONUMENTS
CULTE — AGRICULTURE — STATISTIQUE — HYGIÈNE
INDUSTRIE — COMMERCE
AVENIR

AVEC LA VUE DU MINARET D'ORAN

Par JOSEPH BARD

Chevalier de plusieurs ordres; Associé de la Pontificale Académie Romaine d'Archéologie; de l'Académie d'Archéologie de Belgique; de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de la Société impériale de Médecine et de la Société de Statistique de Marseille.

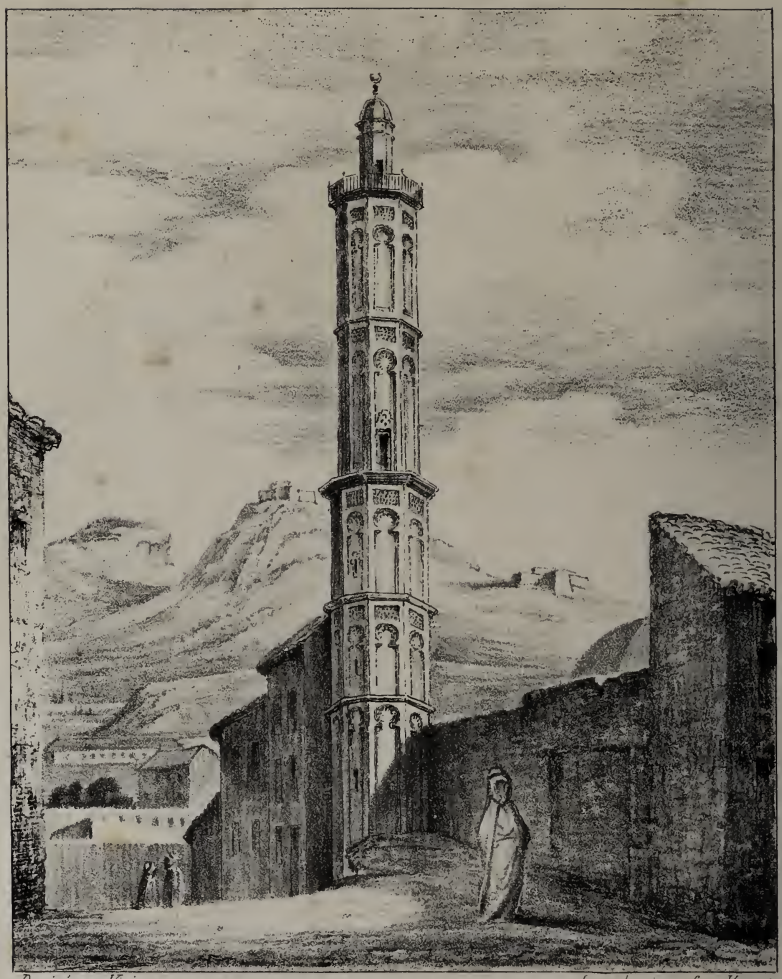
PARIS
L. MAISON, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES GUIDES-RICHARD ET DES ÉTUDES SUR LA RÉFORME, PAR M. AUDIN,
17, rue de Tournon.

MDCCCLIV

l'un des premiers guides en Algérie

L'ALGÉRIE EN 1854

Vienne, imp. Timon frères, Montée des Capucins, 3. — 1834.



Dessiné par Vivien. Impr. de Timon fr. a Vienne.

MINARET DE LA GRANDE MOSQVEE A ORAN

L'ALGÉRIE
EN 1854

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL

DE TUNIS A TANGER

COLONISATION — PAYSAGES — MONUMENTS
CULTE — AGRICULTURE — STATISTIQUE — HYGIÈNE
INDUSTRIE — COMMERCE
AVENIR

Par JOSEPH BARD

Chevalier de plusieurs ordres; Associé de la Pontificale Académie Romaine d'Archéologie; de l'Académie d'Archéologie de Belgique; de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts, de la Société impériale de Médecine et de la Société de Statistique de Marseille.

PARIS
L. MAISON, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES GUIDES-RICHARD ET DES ÉTUDES SUR LA RÉFORME, PAR M. AUDIN,
17, rue de Tournon.

MDCCCLIV

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR LE GÉNÉRAL COMTE RANDON,

Sénateur,

GOUVERNEUR - GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE;

A MM. LES GÉNÉRAUX

E. DAUMAS et MAREY-MONGE.

MESSIEURS,

Je m'empresse de vous rendre ce que vous avez bien voulu me prêter : l'intelligence des beautés, des ressources, de la situation de notre colonie d'Afrique.

Les ouvrages et les nobles élans du général Daumas, mes vieilles relations d'amitié avec le général Marey-Monge, m'avaient inspiré le désir de voir l'Algérie, de m'initier à ses besoins. Le gouvernement sage, protecteur, conciliant, du général Randon a puissamment concouru à me la faire connaître et à développer le légitime amour que je ressens pour elle.

Non-seulement, Messieurs, vous m'avez fait apprécier l'Afrique française par vos écrits, par vos paroles, par vos actes, mais encore celui d'entre vous qui dirige les affaires de l'Algérie a eu l'indulgence de m'accorder généreusement tous les moyens de la bien visiter et de la parcourir avec fruit, dans les limites tracées autour de ses devoirs.

L'humble travail que j'ose placer sous vos auspices, Messieurs, est donc, en grande partie, votre propre ouvrage, et mon offrande n'est qu'une sorte de restitution obligatoire pour ma conscience et ma gratitude.

Daignez agréer l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

JOSEPH BARD.

Demigny (Saône-et-Loire), le 1er juillet 1854.

AVIS.

Fidèle à la règle de simplification et de classement que nous nous sommes prescrite dans nos ouvrages sur l'archéologie sacrée, l'histoire particulière et la statistique, nous lui avons subordonné le plan de cet écrit. — Notre livre se subdivise en trois principales parties : 1° Considérations générales sur l'Algérie ; 2° Itinéraire esquissé à grands traits d'Avignon au point d'embarquement; 3° Revue des principales cités de l'Afrique septentrionale et maritime, de Tunis à Tanger.

Tunis, au levant, et Tanger, au couchant, sont donc les deux grandes bornes de ce travail. Nos calmes études sur l'Algérie s'inscrivent naturellement entre ces deux pôles de notre horizon, points extrêmes situés à une distance d'à peu près trois cent milles marins et d'environ cent quarante myriamètres par terre.

Nous avons cru devoir donner comme appendice à l'ouvrage la biographie du maréchal Vaillant, du maréchal de Saint-Arnaud, des généraux de division E. Daumas et Marey-Monge, commandant la Vme division militaire, dont le quartier général est à Metz, et une rapide appréciation du général Pelissier, commandant la province d'Oran, tous guerriers d'Afrique.

Nous avons fait tous nos efforts pour que ces études puissent être parallèlement utiles au passager, au colon, à l'homme de cabinet, et pour qu'elles ne soient pas plus déplacées dans la bibliothèque du lecteur sérieux et sédentaire, que dans la valise du voyageur.

LIVRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ALGÉRIE.

Exposition. — On a déjà beaucoup écrit sur l'Afrique française, et je viens timidement grossir le nombre des hommes qui se sont occupés d'elle.

Les voyages d'observation et d'études, pour lesquels la direction des affaires de l'Algérie a bien voulu m'accorder de précieuses facilités, ont été constamment graves dans leur pensée, dans leur but, dans leurs moyens.

Si, sous prétexte de vues scientifiques, je n'eusse, en les exécutant, cherché qu'une agréable distraction sous un beau ciel, mes souvenirs seraient vagues, mes notes stériles, j'aurais abusé d'une haute sollicitude et de la faveur qui en émanait. Mais le travail de tous les jours, dans la mesure étroite de mes forces, était pour moi un acte de conscience, de raison, de règle, et je dois au département de la guerre, avec l'hommage de ma gratitude, l'obscur tribut de mes appréciations.

L'Afrique française n'est plus, comme à l'origine de la conquête, je ne dirai pas l'égout de toutes les civilisations et de toutes les nationalités, mais presque exclusivement livrée aux existences aventureuses. — Longtemps notre colonie n'a pu s'y former et s'y soutenir que par une extension de notre budget. Aujourd'hui les sacrifices faits par l'État pour l'Algérie commencent à porter leurs fruits : elle se prépare à vivre de sa propre vie et de ses propres ressources, et bientôt, peut-être, elle of-

frira un excédant de prospérité qui retournera à la mère patrie.

Sur ces rivages inondés de lumière et de couleur, sur ces terres en majeure partie vierges pour la civilisation et l'agriculture, est une France jeune, neuve, pleine de séve, d'espérances et d'avenir, plusieurs fois régénérée et épurée dans ses éléments primitifs, dégagée de tous partis pris, de toutes rancunes et de tous préjugés, marchant librement au bien-être par la moralisation et la persévérance, sorte de grande famille nationale issue de nous, étroitement unie à nous, continuation et ramification de la France en Afrique, concourant à notre gloire et augmentant sans cesse l'influence française dans la Méditerranée.

Depuis la grande épuration qu'amena la crise algérienne de 1848, surtout, on ne vient plus, du fond de la France continentale, en Algérie, seulement pour y réparer sa fortune ou sa réputation; on y va parfaitement honorable et honoré, dans la plénitude de sa considération locale, par élan, par choix, poussé par l'amour d'une vie plus indépendante, plus riche en effusion, en laisser aller et en imprévu, par le besoin d'appliquer à une région nouvelle une grande activité de cœur et d'esprit.

Généralement, nos frères d'Afrique, colons agricoles ou colons citadins, sont des hommes d'intelligence; et cela se comprend à merveille. — Le crétinisme et les médiocrités ne s'expatrient point; ils végètent sur place, sans jamais changer de milieu : ce sont les cryptogames de l'humanité.

Régime militaire. — Le régime militaire est indispensable, pour un temps indéfini, à l'Algérie. Sans lui, point d'unité, point d'énergie, point d'autorité, point de précision, point de discipline; mais divergences et tiraillements d'idées, lenteur, mollesse, discussions oiseuses et temps perdu en formalités. — Lui seul a bien compris la colonisation.

L'administration de la guerre, par rapport à l'Algérie, est la plus logique, la plus sérieuse, la plus carrée, la plus expéditive et la plus ferme, la plus éminemment douée de l'esprit de simplification, celle qui s'égare le moins dans les dédales de la tem-

porisation et de la bureaucratie, celle qui admet le moins le préjugé, la prévention et les demi-mesures. Elle agit promptement, sûrement et vivement, sans le concours des utopistes et des phraseurs. Avec elle point de brouilleurs de papier et d'immenses dossiers, peu d'écrits, beaucoup d'exécution, et un cavalier portant un ordre à bride abattue. Centraliser dans le département de la guerre, qui connaît à fond l'Algérie, l'administration de ce pays, c'est pourvoir sagement aux intérêts de l'Afrique française et aux besoins des services publics dans la colonie. Lui seul doit être, pour cette contrée, garde des sceaux, ministre de l'intérieur, etc. Il faut ou avoir dans tous les ministères français une direction de l'Algérie, composée d'hommes exclusivement pratiques et spéciaux, ou conserver à celui de la guerre la plénitude de son initiative. — On sait combien de fâcheux conflits et de déplorables conséquences ont jailli de certaines distractions et de changements essayés d'attributions.

Je ne donne ici aucuns conseils; je me borne à exprimer mon opinion personnelle sur le régime le plus utile pour l'Algérie.

En arrivant en Afrique, les Français y trouvèrent les indigènes tels que les avaient eux-mêmes trouvés les Romains, tels que ces derniers conquérants avaient trouvé les Gaules, où ils rencontrèrent des tribus éparses, des citadelles, quelques marchés, peu de centres. — Les peuples se ressemblent tous à un certain âge et dans une phase donnée de leur histoire, et le *haïck* ou le burnous des Arabes ne sont autre chose, à la couleur près, que le *sagum gallicum* de nos rudes ancêtres. Quelle différence essentielle y a-t-il entre ces myriades de tribus qui composaient, par exemple, la république des Eduens, et celles dont se forme la Kabylie! — Depuis l'époque de la conquête par les armes françaises les Arabes n'ont point fait un pas dans la civilisation.

Dépayser l'Arabe chez lui, ce serait une faute. — Longtemps encore les nationalités européennes et la nationalité indigène seront, comme les eaux du Rhône et de la Saône, qui, à Lyon, près de la Mulatière, coulent dans le même lit sans se confondre, sans mêler leurs eaux, d'origine et de couleur diverses. — Mais il

importe de l'amener doucement à des idées de civilisation. L'Arabe a surtout besoin d'équité, d'une juste répartition des impôts et des charges. Les indigènes ne sont pas systématiquement armés contre les idées françaises, et les laisseront s'implanter partout sans résistance, pourvu qu'on respecte les leurs et qu'on ne viole point envers eux la foi promise, qu'on tempère l'arbitraire inhérent à certaines mesures, que l'on ouvre sous leurs yeux de nouvelles sources de prospérité, et qu'en les faisant jouir d'un bien-être inconnu et durable, on leur rende moins amer et moins inexorable le sentiment de la nationalité perdue, on les force à bénir leurs vainqueurs. — L'Arabe aime par-dessus tout l'argent. Tâchons de régulariser l'idée cupide en lui, et nous en ferons de l'émulation et du travail; l'idée superstitieuse, et nous en ferons de la fidélité; l'idée féroce, et nous en ferons de la dignité et de la valeur.

Toutefois, — et le régime militaire l'a merveilleusement compris — les moyens de douceur exclusivement employés vis-à-vis des Arabes seraient aussi dangereux que la violence. Il convient d'être avec eux résolu, fort, et de se tenir à égale distance et de la mansuétude et de la dureté. S'ils manquent au devoir, à l'humanité, à l'honneur, soyons inflexibles et sévères dans le châtiment; mais s'ils obéissent sans murmurer, amenons-les très-pacifiquement à nous par une persuasion légèrement impérieuse. — La clémence n'est ni un moyen de gouvernement, ni un moyen de pacification parmi les Arabes. Le Kabyle, à la vie libre, ne comprend le principe d'autorité que sous la forme la plus absolue, et le pouvoir, qu'armé jusqu'aux dents. Il n'estime que l'homme de cheval et le soldat. La force morale n'est rien pour lui; il méprise les citadins, les bourgeois surtout imberbes, et les appelle des *mercanti*, des marchands.

Pour peu que l'on ait étudié les instincts des indigènes, on reconnaîtra facilement qu'il importe de développer parallèlement en eux la crainte, le respect, l'affection. Il faut qu'ils arrivent à aimer le joug français en le redoutant sans cesse.

Je le répète : l'armée a eu une admirable intelligence de toutes

ces nécessités, et s'y maintient. Elle a su conquérir dans la guerre, organiser, concilier et civiliser dans la paix. Les généraux d'Afrique forment, pour ainsi dire, une famille à part dans la grande famille des guerriers français, famille de frères, s'il en fut, tous solidaires les uns des autres. Ils se sont attachés à l'Algérie, à leur œuvre; ils ont étudié les mœurs, l'esprit public, la langue du pays. Ce sont eux qui ont offert les premiers et les plus solennels exemples de ces identifications, eux et les chefs de colonnes servant sous leurs ordres. Il y a peu de fonctionnaires civils qui connaissent aussi bien l'Afrique et parlent l'arabe avec autant de facilité que les autorités militaires en Algérie.

La plupart des généraux d'Afrique ont uni les qualités d'habiles administrateurs à celles de courageux guerriers. La colonie n'oubliera jamais les gouvernements généraux de plusieurs de nos plus intrépides chefs militaires, entr'autres du maréchal duc d'Isly, etc., etc., leur esprit d'observation, leur tact, leur caractère sérieux, calme, libre de tous préjugés et de toute idée systématique. De ce nombre, assurément, est le gouvernement du général Randon, qui se distingue surtout par la vigilance, l'équité, la droiture et la plus haute sollicitude. Après sa dernière expédition dans les Babords, il a visité presque toute la province d'Alger, la route de Médéah à Boghar, exécutée par le 60e et un bataillon du 1er zouaves, se préoccupant de tous les besoins, et, dans l'hiver de 1854, fait à Laghouat un voyage riche en bons résultats politiques, inauguré, enfin, dans l'expédition du Sud, en lançant les *goums*, un nouveau système d'attaque qui a parfaitement réussi et rendu complète la soumission des tribus méridionales. Le général Pélissier à Oran, le général Camou à Blidah, le maréchal de Saint-Arnaud et le général Maurice de Mac-Mahon à Constantine, le général Marey-Monge à Médéah, le général Daumas, soit comme consul à Maskara, soit comme chef des affaires arabes dans la province d'Oran; Drouet, comte d'Erlon, Clausel, Damrémont, Valée, les généraux Lamoricière et Cavaignac, ont été des administrateurs quelquefois excellents, toujours dévoués, et ont exercé le rôle civilisateur le plus heureux et le plus efficace.

On ne saurait être trop juste envers l'armée. En Afrique, on lui doit presque tout, et nos soldats, encouragés par la voix, les exemples, les conseils de leurs chefs, ont fait dans tous les genres des prodiges. C'est elle qui a bâti les principaux monuments, la maison pour la smala, le caravansérail pour la caravane, l'hospice pour les malades, la première église pour les premiers catholiques; c'est elle qui a tracé les routes, creusé les ports, semé les germes qui ont fructifié à Staouëli et à Bouffarick, dans les vénérables mains du père Brumault; c'est elle qui a défriché, planté, essayé l'agriculture européenne sur le sol algérien. — Qui ne sait que c'est aux soins du général Marey-Monge que les environs de Médéah doivent leurs premiers vignobles?

La gloire militaire française de la République et de l'Empire est immense; mais elle ne fait point pâlir celle de nos armées d'Afrique. Celles-ci, par leurs actes de courage, d'habileté, de désintéressement, occuperont une place pareille dans l'histoire, qui leur tiendra compte de leurs périls. Les généraux de la République et de l'Empire n'administraient point, après la guerre, en pays barbare et neuf, et ceux d'Afrique ont organisé une colonie comme les capitaines de Jules César. — La guerre d'Afrique aura-t-elle son Salluste français?

Église d'Afrique. — Le meilleur auxiliaire de l'armée, dans son rôle civilisateur et colonisateur de l'Algérie, est, sans contredit, le clergé. Quelles merveilles il a inaugurées dans les orphelinats de Bouffarick, Ben-Acknoun, Miserghin, Medjez-Amar, à l'abbaye de Notre-Dame-de-la-Trappe, fertilisateur des esprits et des terres!

L'Église d'Algérie est aujourd'hui organisée et constituée comme celle de la mère-patrie : elle a su retrouver ses vieilles racines dans la poudre des siècles, renouer la chaîne des temps et s'unir par les liens les plus solides à cette Église africaine qui a brillé d'un si vif éclat sur l'horizon historique, et qu'elle continue dans notre ère.

Elle est loin de nous l'époque où quelques membres ignorés

du sacerdoce français et étranger vinrent, en Algérie, défricher la vigne du Seigneur, et semer, au milieu des marabouts et des mosquées, les premiers germes du culte catholique. Coopérateurs obscurs pour la plupart, éléments hétérogènes tirés de presque tous les diocèses, ils n'en furent pas moins les fondateurs de la seconde Église d'Afrique. — Dieu, dans sa puissance et sa miséricorde infinies, avait ses vues sur l'édifice et les ouvriers : l'un a grandi rapidement, les autres se sont presque tous sanctifiés dans leur œuvre. Si leur zèle ne fut pas toujours habile, leur courage ne se démentit jamais : ils déployèrent hardiment le drapeau de la Foi à côté des étendards du Prophète; ils surent coucher sur le sable et les palmiers-nains du désert, sous la tente de poil de chameau ou les *gourbis* du *douar*; braver les yatagans et les balles des Bédouins; vivre d'une vie périlleuse et dure; et le plus grand nombre d'entre eux n'a point failli à la peine.

La nouvelle Église d'Afrique commença dans un camp. — Ce fut une sainte et noble chose que le premier sacrifice offert au Dieu des armées, au Dieu de l'espérance, sur cette terre depuis si longtemps infectée de fatalisme et de superstition. — Le Seigneur a béni ce sacrifice et les mains du sacrificateur, quel qu'il fût.

Les primitives bases du gouvervement ecclésiastique de l'Algérie, ainsi jetées dans les bivouacs, furent autant de points de repaire et de jalons pour l'avenir. — Bientôt, l'aumônerie militaire, puis les missionnaires envoyés par la Propagation de la Foi, et le pouvoir spirituel d'un vénérable prêtre (le curé de Bône), investi par Rome d'une sorte de préfectorat apostolique en Algérie, les auxiliaires qui lui vinrent en aide, ne suffirent plus pour l'administration et les besoins religieux du pays. Un évêque fut inauguré dans l'Afrique française le 9 août 1838. — Sur les éléments natifs du clergé d'Algérie s'étaient déjà, sous l'autorité morale du premier pasteur, greffé des devoirs sérieux et de saintes vocations. Toutefois, les hommes vraiment apostoliques ne furent peut-être pas aussi nombreux dans le sacerdoce algérien que l'on aurait pu le désirer, sous l'épiscopat de Mgr Dupuch. Le

diocèse d'Alger avait encore bien des plaies quand Mgr Louis-Antoine-Augustin Pavy fut mis à sa tête (1).

Malgré la pureté d'intentions de Mgr Dupuch, tout était précaire et provisoire dans l'organisation de ce diocèse, incertain dans sa liturgie, indécis dans sa discipline, confus dans sa hiérarchie, lorsque l'éloquent et jeune doyen de la Faculté de théologie de Lyon vint saisir les rênes de l'administration ecclésiastique de l'Algérie. — Dieu nous garde d'être prévenu ou injuste envers son pieux prédécesseur; peut-être ne fut-il pas toujours heureux dans ses moyens, mais il éprouva le sort de tous ceux qui défrichent, il trouva de grands obstacles et ne fut pas toujours convenablement secondé. — La faute principale en est au temps et au lieu.

Mgr Pavy était précisément le pontife qui s'adaptait aux circonstances et au pays. — Doué de la double verve du cœur et de l'esprit, puissant par la foi, par la science, par la parole, par la tolérance, par la volonté, par le regard, il semblait le seul homme qui pût constituer, régénérer, épurer et étendre l'Église d'Afrique. Il arriva à Alger précédé d'une magnifique renommée de théologien et d'orateur, armé d'une confiance ferme dans sa mission, bien décidé à la féconder par tous les moyens apostoliques et temporels, et à imprimer profondément le principe d'autorité épiscopale, soit dans les idées du clergé, soit dans l'esprit des fidèles. Fort de ses nobles précédents dans la Sainte Église de Lyon, homme de goût et de tact, comme il est, merveilleusement secondé par son art de bien dire, par ses formes extérieures, il devint de prime-saut l'âme du progrès moral et de la civilisation dans l'Afrique française.

L'élan de zèle, de devoir et d'intelligence que Mgr Pavy communiqua à son clergé, la promptitude et l'habileté avec lesquelles il développa l'esprit d'unité parmi ses coopérateurs, isolés avant lui, furent tels, que tout changea, comme par enchantement,

(1) Né à Roanne (Loire) le 18 mars 1805, nommé évêque d'Alger par ordonnance royale du 26 février 1846, préconisé le 14 avril et sacré le 24 mai suivants. Mgr Pavy est comte romain, assistant au trône pontifical, commandeur de la Légion-d'Honneur, et de l'ordre royal sarde des Saints Maurice et Lazare.

dans l'Église d'Alger, et l'impulsion, et le personnel, et le culte. — Ah! quelle place immense peut occuper un évêque, et que sa mission est grande quand il est à la hauteur de son rôle!

Dès le principe de son épiscopat, on avait pu prédire qu'il deviendrait vite ce qu'il est : l'un des plus brillants et des plus solides évêques de l'Église universelle.

Bien que Mgr Pavy ait eu un digne prédécesseur, il ne doit pas moins être considéré comme l'organisateur de son diocèse. — Et puis, dès l'origine de son gouvernement ecclésiastique, il se rappela les luttes du fougueux Tertullien, et, plus d'une fois, il porta aux docteurs de la loi musulmane eux-mêmes de ces défis qui les confondirent et les firent tomber à ses genoux.

Mon illustre ami, le général Marey-Monge, m'a souvent raconté la scène pathétique de Médéah, dont il fut témoin. — Mgr Pavy en vint aux prises avec les plus habiles marabouts et chefs religieux de la contrée. Il se montra plus fort qu'eux en islamisme, et les étonna tellement par sa logique et sa science, qu'ils se jetèrent à ses pieds, anéantis et vaincus. Un des plus considérables personnages arabes, le Kalifa de Laghouat, lui demanda sa bénédiction, qui fut donnée avec dignité et bonne grâce, reçue avec gratitude et componction. « Il brillait partout — m'écrivait le général, à la date du 29 août 1852 — et avec quelque classe que ce fût, non-seulement par ses manières agréables, distinguées, mais encore par son esprit supérieur et sa vaste érudition. Il était le plus gai et le plus intéressant avec les officiers, et avait fait la conquête de tous : Français et Arabes. » — C'est ainsi que l'évêque de l'Algérie obtint le respect des Européens et des indigènes.

Il commença par épurer son clergé; par lui inspirer, en de fréquentes conférences synodales, l'amour de la discipline et du devoir; par le réglementer et lui recruter de nouveaux membres dans les rangs les plus dignes du sacerdoce français. — Enfant du glorieux diocèse de Lyon, lui-même, et connaissant les mœurs graves, l'admirable dévouement du clergé lyonnais dont il est issu, ce fut particulièrement dans son sein qu'il

choisit ses principaux coopérateurs (MM. Suchet, Pavy, Compte-Calix, Lamy) et les éléments régénérateurs de son diocèse. Il voulut rénover ici la société ecclésiastique par sa base, et il s'attacha à l'œuvre des séminaires, surtout, comme à la plus utile pour l'avenir de l'Église d'Afrique. — Le cathécuménat, les orphelinats ne devaient point être oubliés par un tel pontife: il les établit sur un grand pied, et ils prospérèrent au delà de toute espérance sous l'empire de ce vouloir constant et fort. — Sa pensée dominante est de préparer, par les pépinières et les germes, une magnifique oasis au Seigneur, un clergé modèle à l'Algérie. Pour peupler de sujets d'élite le petit séminaire de Saint-Eugène et le grand séminaire de Kouba, il a fondé, dans le premier, des bourses, et y a appelé plusieurs enfants lyonnais, dont les heureuses dispositions lui étaient connues. Il s'est fait le supérieur direct, pour mieux vivifier et surveiller son œuvre, de l'école secondaire-ecclésiastique de Saint-Eugène, qui lui doit le mouvement et renferme cinq divisions (philosophie, rhétorique, troisième, cinquième, septième), a un directeur, un économe, un préfet de discipline, un préfet des études et 75 élèves (en 1853), sous l'autorité immédiate de l'évêque.

L'attention de Mgr Pavy s'est aussi portée sur la liturgie et le culte, sur l'architectonique religieuse, sur la multiplication et l'extension des paroisses, sur les communautés d'hommes et de femmes, les établissements de charité, d'instruction élémentaire, que presque elles seules peuvent faire fleurir, car elles ont tous les secrets du bien; et toutes les forces du catholicisme sont solidaires.

La religion est le grand lien moral qui confondra en une seule famille tous les éléments européens fortuitement assemblés dans les possessions françaises en Afrique, et juxtaposés plutôt qu'unis; le catholicisme est le puissant levier qui soulèvera peut-être un jour l'islamisme et le fera chanceler sur ses bases.

L'évêché, avec un tel pontife, devint bientôt, dans la capitale de l'Algérie, le sanctuaire de la pensée, de la littérature et de l'art, le centre d'où part toute idée de progrès moral et où

toute idée féconde vient chercher sa consécration, le foyer des impulsions généreuses et du goût. Mgr Pavy fut l'âme des associations scientifiques, des hautes études, des hautes recherches, les encouragea, les fit éclore ou les fit valoir. Il fut là ce que chaque évêque doit être dans sa cité épiscopale, s'il comprend son rôle.

La précieuse découverte des restes du martyr Geronimo ou Hieronymo va imprimer à l'Église d'Afrique un nouvel élan de foi. Le diocèse d'Alger, aujourd'hui, est, dans la plénitude du mot, une émanation et comme une colonisation du sacerdoce lyonnais. Mgr Pavy s'est plu à manifester ce caractère de son église en étendant les rameaux du canonicat d'honneur de sa cathédrale à Mgr Lyonnet, évêque de Saint-Flour, à MM. Beaujolin, grand vicaire de Lyon, et Bonjour, curé de Notre-Dame-des-Victoires, à Roanne, tous les trois fils et ministres de l'Église de Lyon (1).

La liturgie romaine fleurit seule dans le diocèse d'Alger, et Mgr Pavy cherche par tous les moyens à en augmenter les splendeurs et dans sa cathédrale, placée sous le vocable de saint Philippe, et dans les paroisses. Ses chanoines titulaires portent sur leur camail de soie noire une croix latine amarante au côté gauche ; ils sont au nombre de huit. Sa maîtrise, composée d'un directeur et d'un sous-directeur, a trente enfants.

La province d'Alger compte aujourd'hui onze aumôniers et quatre cures de première classe dans la capitale (Saint-Philippe, Notre-Dame-des-Victoires, Saint-Augustin, Sainte-Croix), une paroisse également de première classe (Saint-Charles), à Blidah, une maison des PP. Jésuites, une maison des Lazaristes, l'abbaye de Notre-Dame-de-la-Trappe-de-Staouëli, avec huit religieux, l'orphelinat de Bouffarick, avec six prêtres, celui de Ben-Acknoun, avec quatre prêtres, un archiviste-bibliothécaire du diocèse, un correspondant-trésorier de la Société de la Propagation de la

(1) Indépendamment de ces *chanoines d'honneur* il faut citer MM. Vernanges, professeur à la Faculté de Théologie de Lyon; Vincent, recteur de l'Académie du Rhône; Bourgin, curé de Tassin, et Peyrard, curé de Neuville-sur-Saône, au diocèse de Lyon.

Foi, quarante paroisses de seconde classe érigées, quinze vicariats. Il existe dans la province d'Oran deux paroisses de première classe au chef-lieu (Saint-Louis, Saint-André) et une paroisse de deuxième au quartier extra-muros de Kerguentah, une troisième paroisse de première classe à Mostaganem, vingt-quatre autres paroisses de deuxième classe et sept vicariats. La province de Constantine possède trois paroisses de première classe (Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, au chef-lieu, Saint-Augustin, à Bône, Saint-Cœur-de-Marie, à Philippeville), dix-neuf de deuxième classe et onze vicariats. Les dames du Sacré-Cœur, les sœurs Trinitaires, de Valence (Drôme), les sœurs de la Doctrine Chrétienne, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, les Jésuites, les frères de Saint-Joseph, du Mans, une maison du Bon-Pasteur, se partagent les externats, les pensionnats, les écoles communales ou libres, les prisons, les ouvroirs, les asiles, les crèches, le service des vieillards, les visites aux pauvres, les orphelinats, les hôpitaux civils. La province d'Alger a trois prêtres auxiliaires, celle d'Oran deux, celle de Constantine deux. Les vénérables religieuses de la Trinité règnent particulièrement dans la province d'Oran ; les sœurs de la Doctrine Chrétienne et de Saint-Vincent-de-Paul dans celle d'Alger; celles de la Doctrine Chrétienne et les bons frères de Saint-Joseph dans la province de Constantine. J'aime à espérer que nos bonnes sœurs de Saint-Charles, de Cluny, et de Saint-Joseph, de Bourg-en-Bresse, auront aussi bientôt des colonies dans le diocèse d'Alger. Grâce à la pieuse sollicitude de Mgr Pavy, les religieuses *Augustines* ne tarderont pas à s'établir en Algérie. Quant aux frères de la Doctrine Chrétienne, il paraît qu'ils vont y être appelés. — Quelle situation pour une contrée qui n'a d'évêque que depuis seize ans et où la semence religieuse ne date guère que de 22!

Mais résumons notre pensée sur le clergé actuel de l'Algérie, et disons ce qu'il est.

Le clergé d'Afrique, grâce à l'excellente direction des études ecclésiastiques, à l'énergie de sa discipline, au personnel d'élite qui le compose, est aujourd'hui, assurément, l'un des clergés

les plus graves et les plus exemplaires du monde catholique. Il est à la hauteur de ses devoirs et de son évêque.

Nul n'est plus ferme dans la foi, résolu dans le dévouement, fidèle à la hiérarchie et à la règle. Il unit la simplicité, la modestie, la frugalité de l'apôtre au zèle du missionnaire. Sa vie — et je l'ai vue de près, à la ville comme à la campagne, — est une épreuve continuelle, un sacrifice constant, une abnégation sans fin; son repos n'est qu'une halte; il est toujours en haleine et toujours sur la brèche. Il a les mœurs les plus bienveillantes, les plus hospitalières, les plus patriarchales, une tempérance incroyable, une accessibilité qui le fait vénérer et chérir. — Plus libre dans ses allures que le clergé de la France européenne, il est essentiellement populaire; il s'est profondément identifié avec son œuvre et la colonie où elle s'exerce.

Je connais, en Afrique, des pasteurs qui ont vu trois ou quatre fois se renouveler entièrement leur troupeau détruit par la dyssenterie ou la fièvre, qui ont fondé et soutiennent, exclusivement avec leurs propres ressources, une foule d'établissements pieux ou charitables, se refusent presque le nécessaire pour les féconder, et s'ingénient, chaque jour, à en créer de nouveaux, dont leur ardent amour du bien leur fait comprendre le besoin. — Quels sublimes moments a eus le clergé d'Afrique pendant les diverses épidémies cholériques qui ont désolé l'Algérie!

Le clergé d'Algérie allie le désintéressement au courage. Comme les indigènes, il n'a pas de besoins et vit durement. Il se passe de domestiques, d'argenterie; il n'a pour lit qu'un grabat, qu'il fait le plus souvent de ses propres mains; toutes ses ressources, il les épuise pour secourir les colons malheureux, ou fonder des institutions de bienfaisance. — C'est une magistrature de la foi et du cœur, militante et sans armes, n'ayant d'autres moyens que l'apostolat et le sacrifice, et d'autre force que le zèle le plus chaleureux et le plus expansif. — On le conçoit très-bien: pour se faire prêtre d'Afrique, il ne faut pas avoir une âme vulgaire; il faut sentir en soi une vocation décidée, et les hommes à grandes vocations sont toujours des hommes

de cœur et d'élans, des hommes de choix, des hommes de grand vouloir.

Que tous les vieux préjugés français, à l'endroit du clergé d'Afrique, tombent donc enfin devant les faits! — Son œuvre est admirable, et sa sollicitude digne de l'église primitive: il est le véritable civilisateur de la famille et de la société en Algérie, et l'auxiliaire le plus sûr, le plus intrépide de l'armée, civilisatrice des masses politiques dans la conquête et le gouvernement. — Comme foi, comme persévérance, comme lumières, il ne craint la comparaison avec aucun clergé. Sil ne pose jamais, s'il n'est pas composé dans son regard, guindé dans sa tenue, s'il n'abuse point des petites dévotions, des petits moyens et des petites choses dans l'Église, si à la science du sacerdoce français il marie l'effusion, le naturel aimable, enjoué, l'indulgence et l'esprit fraternel du clergé italien (1), son aménité charmante, il faut l'en féliciter hautement. Depuis le chapitre qui entoure l'évêque, chapitre si distingué par sa doctrine et ses vertus, jusqu'aux plus humbles pasteurs, tout le corps ecclésiastique de l'Algérie — à de rares exceptions près — est éminemment digne de notre gratitude et de notre respect. Mais il existe des esprits légers, ayant la prétention de paraître sérieux, qui jugent encore le clergé d'Afrique sur sa barbe, ignorant que la force morale, aux yeux des indigènes, ne se manifeste que par la force physique, et que la barbe, pour eux, est un symbole d'autorité.

On a prêté, il y a quelque temps, à tort ou à droit, à l'État le projet de distraire le diocèse d'Alger de la province ecclésiastique d'Aix (Bouches-du-Rhône), laquelle, après cette distraction, conserverait encore cinq suffragants (Ajaccio, Digne, Fréjus, Gap, Marseille), et d'ériger en métropolitain le siége épiscopal de la capitale de l'Algérie, en réduisant son diocèse à la seule

(1) On a généralement, en France, des préventions contre le clergé italien, parce que l'on s'obstine à le juger avec les idées françaises. Le sacerdoce italien, à un naturel parfait, à une grande affabilité, unit l'instruction la plus sérieuse et la plus forte, la piété la plus solide. — C'est un clergé que j'ai eu, depuis bien longtemps, de fréquentes occasions d'étudier à fond.

province d'Alger, et en inaugurant deux nouveaux évêques dans nos possessions d'Afrique, l'un pour la province d'Oran, l'autre pour celle de Constantine. Ces deux évêques deviendraient suffragants d'Alger.

Les questions financières, qui ont bien aussi leur gravité, pourront indéfiniment suspendre l'exécution de ce dessein, si tant est qu'il ait été sérieusement conçu. — En tout cas, le Gouvernement, qui, en ces matières, agit avec une si grande prudence, ne ferait vraisemblablement rien sans avoir, au préalable, consulté l'évêque d'Alger sur la situation, et étudié les besoins de l'Algérie à ce point de vue.

Quant à moi, j'aime à espérer que, tenant compte de l'extension, de la multiplication des paroisses, de l'accroissement de la population dans la colonie, et des intérêts spirituels de l'Afrique française, le Gouvernement, tôt ou tard, prendra ces mesures, qui, aujourd'hui, seraient prématurées peut-être.

Malgré toute sa sollicitude et la puissance de son regard, Mgr l'évêque de la IVLIA CAESAREA française ne peut vraisemblablement planer que d'une manière incomplète sur tout son immense diocèse, qui ne renferme qu'une population de 135,339 Européens, mais dont la circonscription territoriale comprend toutes les possessions françaises en Afrique. — Je sais bien que l'évêque d'Alger est représenté dans les provinces de Constantine et d'Oran par deux vicaires généraux sédentaires, qui sont les seconds bras de sa pensée; toutefois, ils n'ont point l'initiative épiscopale. — Dans l'état de choses actuel il n'y a pas de souffrance, et rien ne presse dans une nouvelle organisation de l'Église d'Afrique. Le Gouvernement, dans sa sagesse, en appréciera la convenance, l'opportunité. Mgr l'évêque d'Alger en pèsera les raisons, car, mieux que personne, il peut connaître les intérêts moraux et administratifs engagés dans la question. — Une résolution trop précoce, précipitée, est quelquefois un écueil. — On saura l'éviter, et agir avec toute convenance.

C'est en 1853 qu'ont été publiés, par les soins de Mgr Pavy, les *Statuts synodaux d'Alger*, sorte de charte de l'église d'Afrique.

Administration Civile. — Dans le paragraphe de cet ouvrage relatif au régime militaire, quelques lecteurs auront peut-être trouvé nos opinions trop absolues. — Nous les maintenons. C'est une des grandes nécessités de l'Algérie que l'administration civile y soit, dans une certaine mesure, subordonnée à l'autorité militaire, parce que cette dernière, plus hardiment exécutive, est forte, libérale, généreuse, pratique, toujours armée pour la défense de la colonie. Cette prédominance, néanmoins, doit s'exercer dans de sages limites, nettement définies, et ces limites d'initiative et d'indépendance, l'administration civile les a comprises et respectées. — Il faut se rappeler sans cesse que le régime français n'est point complétement applicable à notre colonie, que la société algérique (1), composée d'éléments hétérogènes : d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands, de Suisses, mêlés aux Français, représentant presque toutes les nationalités, excepté la nationalité britannique, entourée d'ennemis, ne datant que de vingt et quelques années, ne peut être régie comme une vieille société qui a un passé communal, une existence arrêtée, des habitudes traditionnelles, qui a progressé lentement, en accomplissant ses phases historiques. En Afrique, il importe d'agir et de peu discuter.

L'administration civile, ici, a su, dans l'énergique atmosphère de l'autorité militaire, éviter de grandes difficultés : les conflits avec ce dernier pouvoir; elle a fait preuve d'intelligence, de zèle, de bon vouloir, de connaissance des besoins de l'Afrique. Le Gouvernement apprécie parfaitement bien dans quelle proportion il convient d'étendre, en Algérie, les moyens d'action de l'administration préfectorale et communale, le régime civil, le droit commun de la mère patrie.

Les exemples d'études graves, de sollicitude, donnés par les chefs de l'armée, l'impulsion qu'ils ont imprimée, ont été suivis par l'administration civile. Cette dernière a donc déployé et continue à déployer une louable activité. Elle étudie les mœurs,

(1) Je dis *Algérique* pour signifier ce qui tient à l'Algérie entière, réservant le mot *Algérien* pour ce qui tient à la ville d'Alger proprement dite.

les intérêts du pays ; elle s'identifie avec lui. Loin d'empiéter sur l'autorité militaire, elle la seconde, elle en reçoit le mouvement dans une foule de circonstances, elle agit de concert avec elle dans plusieurs autres. Jamais, de son côté, le pouvoir militaire, qui — répétons-le — doit être suprême en terre fraîchement conquise, n'a gêné le pouvoir civil dans ses allures. Ce sont deux puissances qui, en pratique, emploient parallèlement leurs forces respectives dans l'intérêt bien entendu de notre précieuse colonie. — Ainsi donc, la sphère du régime civil s'élargit et s'élargira constamment, selon les besoins réels, et le décret du 7 décembre 1853, créant encore trois justices de paix en territoire militaire (Bathna, Aumale, Sidi-Bel-Abbès), en est la preuve. — Le temps des dilapidations et du gaspillage est heureusement passé pour l'Algérie, et ses plaies financières sont cicatrisées, grâce au contrôle sévère exercé sur toutes les branches du service public et aux épurations apportées parmi les fonctionnaires.

Agriculture. — Les documents que nous ont laissés les anciens sur l'Afrique sont si peu explicites et si peu complets, au point de vue géographique, que nous devons admettre l'idée de changements survenus dans la nature et les conditions du sol de la Numidie et des Mauritanies. — Je ne doute pas de son antique fertilité ; mais il est probable que des cours d'eau réguliers ou sont devenus souterrains, ou se sont épuisés, ou ont été détruits par de vastes et profonds ensablements. Des nappes d'eau considérables existent à une profondeur de quelques mètres sur plusieurs points de l'Algérie, notamment sur le sol où va s'élever Rouiba.

Ce qui manque à certaines régions, très-riches par la couche de terre végétale et par l'exposition, ce sont des cours d'eau réguliers. — Et ce qui semblerait déposer en faveur de l'opinion que j'ai osé émettre sur le passage à l'état souterrain d'anciennes rivières et d'anciens fleuves, c'est précisément l'humidité radicale des couches inférieures du terrain. Remuez la terre et il

s'en dégagera des émanations aquatiques et putrides très-funestes à la santé des colons, produit des détritus animaux et végétaux en décomposition. — Aujourd'hui, il n'y a de cours d'eau naturels vraiment sérieux, dans l'Afrique du nord, que le Chélif, la Tafna et la Seybouse.

Dans la plaine de la Mitidjah, presqu'exclusivement aux environs de Blidah, la culture de l'oranger a pu se développer dans les conditions les plus favorables, à peu près comme dans la campagne de Tétouan (Maroc). L'oranger aime la chaleur à sa ramure et la fraîcheur à ses racines. Il a trouvé le sous-sol humide autour de Blidah et y croît avec une remarquable énergie.

Il y aura moyen de combattre cette humidité permanente du sous-sol africain, dans certaines vallées, par un système largement pratiqué de tranchées et de canalisation, par l'emploi de la machine à épuisement de Harlem, et les opérations d'un drainage bien entendu, par l'assolement des étangs, selon les lieux et les circonstances. — Là où l'eau manque à la surface, on se donnera des terres irrigables par les puits artésiens.

Si la province de Constantine paraît la plus favorable aux céréales, à la culture du tabac, celle d'Oran rivalise presque avec ce département sous ce rapport, et est beaucoup plus productive que lui sous d'autres. La colonie a pu, en 1853-1854, offrir à la métropole, assez mal partagée au point de vue de la récolte des grains, un excédant considérable de céréales. Les froments de la province de Constantine valent ceux de la Russie méridionale; le pain qu'ils fournissent est d'une saveur fraîche à la bouche, agréable, très-nourrissant, d'une couleur légèrement dorée. Le mûrier croît facilement dans cette circonscription, et l'industrie séricicole s'y développe largement.

Toute la vaste plaine de la Mitidjah, si riche en humus et en terre noire, avoisinant la capitale, se développant entre les deux versants opposés du Petit-Atlas et du Sahël, semble particulièrement prédestinée à la grande culture partielle des céréales et à la petite culture des arbres fruitiers, aux jardins, aux plantes potagères et légumineuses, aux prairies naturelles et artificielles,

aux assolements réguliers. On pourra étendre aux contre-forts des deux chaînes de montagnes qui la protègent la culture de la vigne qui prospère merveilleusement à Médéah. Cette plaine est suffisamment arrosée par l'Arrach, l'Oued-Kébir, le Mazafran et la Chiffa.

Le tabac, en 1853, a donné, dans la Mitidjah, à Rovigo, à l'Arba, des résultats étonnants, et la ville de Bouffarick a vu, par suite de ce succès, le Pactole couler dans son sein. Le riz réussira parfaitement dans toute la campagne située entre le hameau des *Quatre-Chemins* et Beni-Mered. Seulement, dans l'intérêt de la santé publique des centres de population, il faudra éloigner de trois kilomètres des habitations les rizières, si dangereuses, sous le rapport hygiénique, dans une plaine assainie depuis si peu de temps. Le riz prospèrera sur une foule d'autres points de l'Algérie, notamment dans les environs de Bône.

Les véritables terres de prédilection pour la vigne, ce sont les campagnes de Tlemçen et de Maskara, et cette culture y promet le plus bel avenir. Je ne crois pas qu'il soit de l'intérêt bien compris de l'Algérie de trop généraliser la viticulture; mais que chaque ferme, chaque colonie agricole arrivent à récolter assez de vin pour leur propre consommation, et ce sera le plus désirable progrès.

Il existe, à mon sens, une idée qui doit dominer toute la question agricole en Algérie, un principe qui doit sans cesse y régler l'essor des exploitations rurales: c'est que la *colonie doit surtout s'attacher à produire ce que la mère-patrie ne récolte pas ou récolte peu, et ce que les Arabes ne cultivent point.* — Je fais de ce principe un axiome. — C'est le véritable moyen de vivifier la France et l'Algérie par de continuels échanges. Nos colons feraient aussi le meilleur calcul en s'efforçant d'obtenir le produit riche, de préférence au produit usuel et vulgaire, car il exige des conditions climatériques et d'insolation qui ne peuvent point se généraliser, point s'étendre au delà de certaines limites tracées par la nature. — Ainsi, augmenter la culture des céréales et des produits de première nécessité au delà des besoins

les plus pressants de la consommation locale serait une grande faute, parce qu'une disette seule dans les greniers habituels de l'Europe, ou une crise momentanée de subsistances, peuvent leur donner une valeur exceptionnelle d'exportation, parce que, dans les conditions ordinaires, le colon français, suisse, allemand, espagnol ou italien, ne pourra jamais, sur les marchés de l'Algérie, lutter avec les Arabes, qui produisent sans frais appréciables et livreront toujours au commerce à des prix inférieurs. — Il ne faut pas, en principe, sacrifier la règle à l'exception et le fait constant à l'éventualité.

Dans la province d'Alger et dans celle d'Oran, dans une partie de celle de Constantine, les huiles rivaliseront avec celles du comté de Nice et de la Sardaigne. On ne saurait trop encourager la culture de l'olivier. Combien d'oliviers sauvages devront être greffés! Par l'oranger, dans la Mitidjah, l'olivier, dans une portion notable des trois provinces, le mûrier, partout, le dattier, à Biskra, nous voici affranchis de nombreux tributs. L'Algérie recueillera bien au delà des besoins de sa consommation.

Une foule de pentes montagneuses, aujourd'hui stériles, peuvent être facilement reboisées par toutes les variétés de conifères, et les reboisements seront encore, pour la colonie, de puissantes conditions de succès. Ils devront surtout s'opérer dans le voisinage des fermes et des colonies agricoles. Une foule de bonnes essences forestières réussissent en Algérie. On aura de beaux cèdres dans les environs de Biskra.

Je ne sais pas jusqu'à quel point le quina réussirait dans certaines régions de l'Algérie, dans les environs de Biskra, par exemple. Je pense que les essais en ce genre ont été incomplets, qu'ils ont manqué de persévérance, et qu'il sera utile d'y revenir sans se laisser décourager trop vite, en étudiant la physiologie, les besoins particuliers de ce précieux végétal. Si l'on parvenait à l'acclimater dans les possessions françaises en Afrique, notre fortune coloniale serait faite. — Et dans quel pays serait-il plus utile que dans cette contrée sujette à la fièvre périodique, et où la falsification s'exerce en grand sur la matière pharmaceutique

livrée au commmerce? — La même chose est à dire du thé: que l'on en poursuive l'acclimatation avec constance, avec art, avec zèle, ainsi que la naturalisation de plantes médicinales : la casse, le séné, etc.

La garance et la plupart des matières tinctoriales, comme la graine de carthame, la cochenille et autres produits colorants, les plantes oléagineuses, telles que le sésame, l'arachide, la cameline, le précieux tubercule la pomme de terre, le lin, le maïs, le houblon, les chanvres, le coton de la Géorgie, le café, réussissent au delà de toute espérance. Ces deux derniers produits passent des jardins d'expérimentation à l'agriculture et de la théorie à la pratique. Ce sont des gages précieux pour l'avenir. Quant à présent, toutefois, on ne peut pas encore trop sérieusement compter sur les ressources du coton et du café. Tant que l'hygiène des colons ne sera pas définitivement réglementée et pratiquée, tant que la main-d'œuvre sera si chère et le prix de revient exorbitant, on ne saurait, économiquement et commercialement parlant, faire, avec fruit, concurrence aux terres privilégiées pour la culture du coton et du café. — Mais, par suite des prix fondés en octobre 1853 par le gouvernement pour la culture du coton, de la prime de 100,000 fr., si généreusement prélevée par l'Empereur sur sa liste civile pour encourager cette importante production, la compensation la plus heureuse s'établira pour les producteurs, et les succès en doubleront le nombre.

La province d'Oran a presque été aussi favorisée que Boufarick, en 1853, sous le rapport des tabacs. Elle le sera de plus en plus en se conformant aux instructions de M. Duranton, chef de la mission des tabacs en Algérie. — Aucune partie de l'Afrique ne surpasse en richesse de végétation Saint-Denis-du-Sig, la vallée des Jardins, Tlemçen, l'Isser, Sidi-Bel-Abbès, Meserghin.

J'ai demandé des conditions de culture partielle pour la vigne, parce que la mère-patrie fournit les meilleurs vins du monde, en échange desquels elle recevra le coton, les huiles, etc., et que la mère et la fille ne peuvent, sans maladresse, se faire

concurrence. S'il est une classe, en Algérie, qu'il importe surtout de soustraire aux falsificateurs de Cette et à la fraude dans le commerce des vins, c'est celle des colons agricoles, ces travailleurs de l'Afrique. Les villes ont de plus puissants moyens de reconnaître et d'éviter la falsification; le numéraire y circule plus vite; elles peuvent payer plus largement pour obtenir, en matière de vins, des produits certains.

Nos soies d'Afrique sont très-belles, et c'est là un des éléments les plus sûrs de notre industrie agricole coloniale, avec les tabacs, dont la production est très-abondante et d'une excellente qualité, au moins égale à celle de tous les congénères exotiques.

C'est par un système convenablement pratiqué d'hygiène que les colons échapperont à la fièvre et aux maladies endémiques. — Nous nous étendrons un peu plus loin sur ce sujet.

En général, les défrichements, même en Europe, dans les régions les plus tempérées et les plus saines, ne sont pas sans danger pour la santé publique, et s'ils se montrent plus nuisibles en Afrique qu'ailleurs, c'est parce que le sous-sol y est plus humide et le climat plus chaud.

Chaque province de l'Algérie a, pour ainsi dire, ses conditions naturelles de production. Ainsi, les pâturages et les céréales appartiennent de droit à celle de Constantine; c'est dans plusieurs cercles et districts de cette circonscription que l'élevage réussira en grand. La race bovine, en général très-pauvre en Afrique, y prospère mieux que sur aucun autre point. La viande de cette vaste contrée et de toute la Kabylie est comparativement excellente. Il arrive en Algérie ce que nous voyons en France: le Charollais, le Nivernais, l'Auxois, fournissent les meilleurs bœufs, et on ne les cherche guère ailleurs. — Alger, par sa position centrale, capitale des possessions françaises en Afrique, recevra, comme Paris et Lyon, le tribut des provinces et lui donnera le prix vénal.

Le mouton est particulièrement estimé dans la province d'Alger et y prendra de nouveaux développements dans les belles fermes de la Mitidjah.

Quant à la race chevaline, on le sait, elle demande à être étudiée et encouragée dans les provinces de Constantine et d'Oran.

Les haras ont déjà profondément modifié la race chevaline en Algérie, et, même en dehors de la colonie, ils résoudront la plupart des questions hippiques.

L'Algérie offre, au point de vue du cheval, de très-précieuses ressources, et sous ce rapport, comme sous tous les autres, elle est en progrès manifeste. Mon honorable compatriote, le lieutenant colonel Vallot, chargé de plusieurs missions hippiques en Tunisie, dans les provinces de Constantine et d'Oran, par le Gouverneur-Général, se plaît à constater les avantages de la situation. — La race du Sahara est particulièrement connue par le bel ouvrage du général E. Daumas.

Parmi les fermes-modèles qui justifient le plus pleinement les espérances de leurs propriétaires, et les dédommagent le plus largement de leurs sacrifices, il faut signaler celle d'Arbal (Oran), exploitée par M. Jules de Saint-Maure. Les fermes-modèles ecclésiastiques ou civiles exercent la plus heureuse influence; elles donnent des instructions pratiques aux colons agricoles; elles répandent les bons exemples, l'émulation parmi eux; elles leur apprennent ce que peuvent la persévérance unie au travail et l'esprit de méthode. — On commence à recueillir les fruits des Chambres consultatives d'Agriculture, naguère établies dans le but le plus sérieux et le plus utile, et des grandes pépinières d'expérimentation.

Hygiène des Villes. — Dans les villes de l'Afrique française le peuple abuse des liqueurs fortes, et notamment de l'absinthe. Les tristes effets de ces excès sur la santé publique sont très-évidents. — Ne pourrait-on pas frapper l'absinthe, la plus dangereuse de toutes les boissons alcooliques, celle qui se prête le plus facilement à la falsification, qui emprunte le plus volontiers sa coloration aux oxydes de cuivre, celle qui produit le plus de ravages dans le système nerveux, ne pourrait-on pas frapper l'absinthe d'un droit considérable de débit pour en restreindre l'usage en Algérie?

Les colons citadins doivent se prémunir avec autant de soin que les colons agricoles contre la fièvre, la dyssenterie, les lésions de l'appareil digestif, les affections hépatiques, dominantes en Algérie. C'est par la tempérance et un régime constamment préventif qu'ils se maintiendront dans de bonnes conditions sanitaires. Au moindre signe de désordre dans les fonctions digestives, qu'ils se reposent immédiatement, se livrent à la diète et aux lavements mucilagineux laudanisés; qu'au premier accès de fièvre périodique, ils recourent au fébrifuge le plus puissant, en le combinant au café maure, légèrement mêlé de jus de citron. Qu'ils ne perdent jamais de vue ce principe: c'est que, en Algérie surtout, il vaut mieux prévenir le mal que de le combattre.

Il serait à désirer que la surveillance la plus sévère fût exercée sur la matière médicale livrée aux hospices et aux pharmaciens. Les éléments pharmaceutiques sont généralement d'une qualité équivoque en Algérie. Il faut peu compter aussi sur les sangsues d'Afrique, qui fonctionnent mal et produisent rarement, par une succion énergique, ces profondes escarres qui sont le véritable bienfait des applications de ce genre.

Hygiène des Campagnes. — Il faudrait d'abord que le colon qui quitte les zones tempérées pour s'établir en Algérie changeât complétement ses habitudes et son genre de vie. Ainsi, il modérerait son activité européenne et la mettrait en harmonie avec le climat. — Voici, à mon sens, dans quelles conditions il modifierait son existence:

1° Être convaincu que, dans une atmosphère chaude, qui énerve l'homme et lui fait perdre une partie de ses forces, le travail doit se restreindre à certaines heures et se renfermer dans certaines limites;

2° Faire usage de café torréfié à la manière des Maures, peu concentré, ingéré très-chaud, avant d'aller à l'ouvrage le matin, au milieu du jour et le soir;

3° Éviter surtout les digestions incomplètes et troublées, les

transpirations supprimées, les courants d'air dans la maison et les brusques transitions d'une température à l'autre, l'humidité du soir, si prononcée, si constante et si funeste en Algérie. — Les indigènes, sous ces rapports, sont beaucoup plus forts en hygiène pratique que nos Européens;

4° Fuir l'usage des liqueurs spiritueuses et surtout de l'absinthe;

5° Avoir constamment un long gilet, ou, tout au moins, une ceinture de flanelle couvrant l'abdomen et appliquée immédiatement sur la peau. Porter le matin, et surtout le soir, des vêtements de laine;

6° Prendre du repos au milieu de la journée;

7° Avoir des heures réglées pour ses repas; placer le principal au milieu du jour et se peu charger l'estomac le soir. Se contenter du riz, du maïs et autres farineux, dans un véhicule léger et formant potage. Suivre un régime animalisé, mais non échauffant. A défaut de viande, près du littoral, recourir au poisson de mer, d'une qualité parfaite en Afrique, et que la Providence semble indiquer comme nourriture aux enfants ou aux colons de l'Algérie, puisqu'elle le leur livre avec prodigalité. — Boire peu d'eau pure;

8° Faire une part fort bornée dans son alimentation aux crudités, à la pastèque, aux melons, aux figues, et les combiner le plus possible à l'alimentation animale;

9° Dans les matinées et les soirées d'été même, avoir toujours dans la chambre un peu de feu clairant de cèdre, de myrte ou de chêne-vert, selon les localités, et des nattes ou une couche épaisse de paille de joncs, de maïs ou de blé, bien sèche, étendue sur le pavé. Observer la plus rigoureuse propreté pour combattre les miasmes et les insectes;

10° Poser de préférence les habitations rurales à quelque distance des défrichés, et surtout sur les collines. — A toutes les expositions préférer celle du levant.

Un grand malheur, en Afrique, dans les villes comme dans les campagnes, c'est que les Européens veulent y continuer leur manière de vivre, y dépenser les mêmes forces et la même

énergie que dans le pays natal. — Mais le service médical de la colonisation, uniformément organisé maintenant dans tous les territoires occupés par les Européens, popularisera ces enseignements hygiéniques. Ce service est un des bienfaits les plus signalés du Gouvernement envers les colons, qui trouveront des soins, des conseils intelligents et gratuits.

Colonisation. — Veut-on faire de la France une colonie arabe, ou de l'Afrique septentrionale une colonie française? — Il faut bien s'entendre. — La première idée n'étant pas admissible, parlons un peu des moyens qui nous paraissent les plus utiles et les mieux indiqués pour féconder la seconde et encourager la colonisation agricole.

Un des plus puissants serait d'amener une sorte de fusion entre les Européens et les indigènes par l'association des intérêts et des races, en favorisant ouvertement et largement les mariages mixtes, à la condition suprême que les enfants nés de ces alliances seront élevés dans la foi de leurs pères, dans la religion catholique, qui se confond avec le principe français. Des primes pourraient être accordées pour ces unions essentiellement colonisatrices et agglutinatives.

Je voudrais que chaque village français apportât à l'Afrique le contingent d'une famille pauvre, mais laborieuse et honnête, choisie par le conseil municipal; chaque département les éléments d'une commune rurale. Nous aurions bientôt quatre-vingt-six centres de population agricole français en Algérie, qui se ramifieraient à l'infini dans l'avenir. Chaque commune, ainsi formée, porterait le nom du département qui l'aurait fournie.

Je voudrais encore que l'on fît pleinement entrer l'agriculture pratique dans les voies que j'ai signalées dans le paragraphe relatif à l'agriculture: celles du produit spécial, du produit noble, du produit exceptionnel, du produit inconnu des Arabes, et des denrées coloniales possibles. — Comme ce produit serait très-lucratif, il exercerait une influence marquée sur le bien-être général.

J'ai conçu une pensée dont les hommes sages qui impriment le mouvement gouvernemental à la colonisation pèseront la valeur, et dont je leur dois la franche manifestation. — C'est celle des pénitentiaires défricheurs ambulants. On ne concéderait à des hommes pratiques, à des cultivateurs éprouvés, les terrains qu'ils seraient appelés à exploiter, qu'après avoir fait dégrossir ces terres et les avoir soumises à un défoncement préparatoire par les repris de justice, les compagnies disciplinaires, les hommes voués au régime pénitentiaire, les indigènes punis.

Quand le sol de l'Algérie aura reçu l'insolation et se sera dégagé de ses émanations délétères, le colon pourra le cultiver sans danger.

Dès ce jour, les migrations deviendront nombreuses, les exploitations profitables, les prix de main-d'œuvre s'abaisseront, et les salaires se réduiront aux conditions européennes. — Avec le temps, l'agriculture trouvera, dans la Kabylie surtout, d'excellents auxiliaires parmi les indigènes.

Peut-être l'idée de quelques colonies militaires, semées sur le sol de l'Algérie, a-t-elle été trop tôt abandonnée. — Au commencement de la colonisation, les couches sédimenteuses des populations européennes peut-être vinrent plus particulièrement en Afrique fournir un personnel aux premières fermes, aux premières exploitations, aux premiers villages. — Aujourd'hui ces conditions originelles tendent de plus en plus à se changer, et n'existent plus en réalité. Les éléments colonisateurs sont remarquablement améliorés, à ce point que ce sont, surtout aujourd'hui, les sujets d'élite qui émigrent en Algérie.

La France a adopté un système digne de sa loyauté, de sa civilisation et de son histoire : c'est d'accueillir toutes les nationalités dans sa colonie.

L'essor de la colonisation a été magnifique en 1853 et en 1854. Les établissements de la Haute-Saône, de l'Helvétie, etc., présentent l'aspect le plus consolant. La colonisation s'est sensiblement augmentée dans les provinces de Constantine et d'Oran. C'est par elle que l'on arrivera surtout à tirer un grand parti financier des possessions françaises en Afrique.

Le service postal, organisé dans les colonies de la province d'Oran, et mis en activité le 1er octobre 1853, imprime un nouveau mouvement aux relations commerciales et industrielles de ce beau pays, et donne satisfaction à des besoins légitimes de la population coloniale. La même amélioration est promise aux colonies de la province de Constantine, et y portera les mêmes avantages.

Que cette terre algérique devienne un lieu de ralliement pour l'excédant de la population française; que cet excédant y trouve santé et prospérité; que l'Algérie vive de sa propre substance, ce sera un grand bien, en partie réalisé à l'heure qu'il est. — Bientôt, il y a lieu de l'espérer, les besoins locaux amplement défrayés, la métropole trouvera dans sa colonie des ressources qui la dédommageront de ses longs sacrifices.

Pour les défrichements originels tous les genres de bras suffisent et sont acceptables; mais pour la culture secondaire et l'exploitation, pour l'agriculture qui doit fructifier immédiatement, n'attirons, n'encourageons que les familles vraiment morales, laborieuses et sobres. — En général, les villages à créer seront bien mieux placés sur les coteaux que dans les vallées: l'air y est plus salubre et plus pur; je l'ai déjà indiqué au paragraphe sur l'hygiène rurale. — Ce n'est guère pendant le travail que le colon agricole reçoit le germe fébrile, c'est surtout dans sa demeure. Il importe donc beaucoup qu'elle soit située dans le meilleur milieu hygiénique.

Plus que jamais, l'attention du gouvernement français se porte sur la colonisation algérienne, et recherche le concours des hommes pratiques et réfléchis, soit pour la diriger, soit pour la mettre en œuvre. L'industrie manufacturière a développé sur la France continentale le prolétariat et le paupérisme dans une triste mesure; une paix européenne, continue de 1815 à 1854, a augmenté singulièrement la population, et, d'autre part, la mise en exploitation générale des chemins de fer, en frappant de mort les points intermédiaires au profit des points extrêmes, crée pour l'avenir d'incalculables embarras. — Et puis, il importe

que l'on se persuade bien, enfin, dans toute la vieille Europe, que l'Algérie a une puissance presque illimitée et phénoménale de production. — Les Phéniciens, les Grecs, et surtout les Romains, ces grands maîtres en économie politique, avaient inauguré, de la manière la plus large, le régime de la colonisation dans l'ancien monde. Il est encore l'unique ressource du monde nouveau; ce sera l'œuvre régénératrice, sociale, la plus féconde de l'ère moderne.

Il y a en France, particulièrement dans la belle et fertile Alsace, et dans toute l'Europe civilisée, surtout en Allemagne, un trop-plein évident. L'Afrique est le grand réservoir pour l'écoulement de ces masses entassées sur un sol qui menace de ne plus suffire à leurs besoins; elle ouvre ses portes à tous ceux qui ne peuvent plus vivre ailleurs, et ils deviennent de plus en plus nombreux. Les capitaux et les bras de la compagnie génevoise attireront d'autres apports.

Ainsi, la conquête de l'Algérie a été une œuvre toute providentielle, préparée pour ces vastes migrations dont l'histoire offre tant d'exemples. — La colonisation est donc le besoin, l'intérêt le plus puissant qui existent en ce moment et pour la France et pour l'Afrique. Elle seule peut assurer la tranquillité et laisser l'œuvre de la civilisation s'accomplir sans être violemment troublée.

Un décret impérial du 30 septembre 1853 autorise l'établissement de deux nouveaux centres de population en Algérie : l'un dans l'arrondissement d'Alger, entre cette ville et Dellys, sur la route qui les unit, et à l'embranchement de cette route avec le chemin d'Aïn-Taya; l'autre sur les rives de la baie-est du cap Matifoux. Le premier s'appellera Rouiba, aura 22 feux et un territoire agricole de 385 hectares 85 ares 90 centiares; l'autre, qui portera le nom d'Aïn-Taya, aura deux hameaux annexes, l'un de 10 feux, l'autre de 8 (Aïn-Beidia et Matifoux), 60 feux et un territoire agricole de 1,026 hectares 42 ares 40 centiares pour la commune et ses deux écarts.

Routes — Ports. — Des routes magnifiques sont en projet et tra-

cées en Algérie. La soumission, maintenant accomplie, de la Grande-Kabylie, permettra de continuer la voie impériale d'Alger à Constantine, Lambessa, Biskra et Bathna, par Sétif et Aumale. Celle d'Alger à Oran terminée et livrée à la circulation d'Alger à Cherchell, et de Mostaganem à Oran, marchera bientôt, espérons-le, vers son achèvement, ainsi que celles de Bougie à Sétif et de Ténez à Orléanville.

Les routes en Algérie ne sont point encore classées par numéros. M. Aucourt, chef du service des ponts et chaussées dans la province d'Oran, a mis les voies de communication de cette circonscription sur un excellent pied. Il importe de rectifier celle d'Oran à Tlemçen, tracée au milieu des palmiers-nains, celle de Philippeville à Constantine; de continuer celle de Bône au chef-lieu de la province, par Guelma, ou mieux Ghelma, et de Bône à Philippeville par le Fort-Génois. La route de Blidah à Médéah offre de grandes difficultés à vaincre, à cause de la forme des lieux; avec le temps, on les surmontera, et nous irons sûrement jusqu'à Laghouat. Les plus belles routes actuelles de l'Algérie sont celle de Mers-el-Kébir à Oran, exactement kilomètrée, et celles qui rayonnent autour d'Alger; on doit les considérer comme régulatrices du régime de la grande voirie dans le pays.

La télégraphie aérienne, depuis longtemps en vigueur en Algérie, a vu naguère sa jeune et triomphante rivale, la télégraphie électrique, s'établir partiellement dans la colonie, sur la route d'Oran à Mostaganem. Mise à la disposition des particuliers, elle facilite, dans une mesure fabuleuse, les relations sociales et commerciales. — La télégraphie est le complément de la petite voirie, et elle va s'étendre à plusieurs rayons algériques.

L'opinion publique invoque un chemin de fer d'Alger à Blidah et de Philippeville à Constantine. Ce dernier pourrait peut-être emprunter quelques parties du tracé encore apparent de l'ancienne voie romaine qui passait dans cette région. — Il est probable que la pacification de la Grande-Kabylie amènera bientôt notre prise de possession de Kollo, et, peut-être, sera-t-il possible de construire un petit chemin de fer, ou tout au moins une bonne

route, tendant de ce port à Philippeville, et s'y reliant à la grande voie de Constantine.

Les routes de terre sont indispensables à l'Afrique. Les courriers maritimes de l'État ne se chargent pas et ne peuvent se charger de marchandises. Le commerce souffre beaucoup de cet état de choses et n'a de ressources que dans le cabotage. — Et puis, les deux côtes de l'est et de l'ouest ne sont pas riches en bons mouillages.

Dans l'hypothèse rationnelle de l'occupation prochaine de Kollo, la route qui, de ce point, se dirigerait sur Philippeville, serait un grand bienfait. Par elle on obtiendrait pour Philippeville, sans la déshériter de son transit, un mouillage bien meilleur que celui de Stora. De cette manière, tous les intérêts seraient conciliés, et la ligne de fer — si on l'établit — tendant à Constantine, partirait, comme la route impériale, de Philippeville. Mais pour les grandes entreprises industrielles il faut de grands intérêts et de grands capitaux, et l'État, qui a déjà supporté tant de sacrifices pour la colonie, ne peut guère entrer dans ces dépenses. Je crois cependant que l'on trouverait dès à présent, et sans peine, en le concédant à l'industrie privée (construction et exploitation), une compagnie en mesure d'établir le chemin de fer d'Alger à Blidah.

La rade d'Alger a reçu de magnifiques améliorations, et peut être considérée aujourd'hui comme un des plus beaux et des meilleurs ports militaires et de commerce possédés par la France.

Sur la côte de l'ouest, Arzew et Mers-el-Kébir offrent des mouillages satisfaisants. Le Fort-Génois, Kollo (qui ne nous est pas encore politiquement soumis) et Bougie, sont les trois seules anses sûres du littoral oriental. C'est donc sur elles qu'il importe de concentrer tous les moyens d'exécution. — Il en est des baies de Cherchell, de Ténez, de Mostaganem et de Nemours, sur cette côte, comme de celles de la Calle, Bône, Stora, Djigelly, Dellys (littoral de l'est); elles ne paraissent point susceptibles de travaux qui en assurent complétement la pratique. — Cette raison concourt puissamment à encourager l'idée des routes de terre pour

desservir la côte et la mettre en communication régulière avec la capitale. La condition fâcheuse du littoral septentrional de l'Afrique, c'est d'être ouvert aux vents d'est.

Industrie — Commerce. — L'État aide de tous ses efforts au développement industriel de l'Algérie. Le Gouverneur-Général se fait un plaisir d'accorder le transport gratuit du matériel nécessaire à la construction et au fonctionnement des usines, sur les bâtiments de l'État. L'Algérie a des mines très-riches de cuivre, d'antimoine, etc. L'industrie métallurgique y prospère dans les environs de Bône; on commence à voir les usines se multiplier dans les provinces d'Oran et de Constantine, et il n'y a pas loin de l'état actuel à une situation parfaitement satisfaisante. Une récente et précieuse conquête, c'est celle du palmier-nain (chamerops humilis). Ce végétal faisait le désespoir des agriculteurs de l'Algérie, comme le chiendent fait celui des vignerons de la Bourgogne, et des primes avaient été souvent accordées à son extirpation. Aujourd'hui il est devenu une des matières premières les plus utiles de l'industrie, et alimente la papeterie, la tapisserie, la corderie et le tissage. Voilà donc un fléau qui s'est converti en bienfait sous l'empire d'intelligents efforts.

L'industrie tinctoriale et celle du lin, les filatures, sont appelées, par suite de la culture du coton, à des progrès considérables. Les conquêtes de l'agriculture, cette source suprême de toute fortune publique, amèneront les conquêtes parallèles de l'industrie et du commerce. — Production naturelle des matières premières, mise en œuvre et production artificielle, échanges des produits bruts et manufacturés, voilà les trois éléments de vie des vieilles nations comme des jeunes colonies.

Les banques de l'Algérie exerceront aussi un empire marqué sur le crédit, cette âme du commerce.

La place d'Oran et celle de Nemours ont expédié, en 1853 et 1854, une immense quantité de céréales, de laines, etc. Le commerce déploie la plus heureuse activité dans cette province, et s'enrichit. — Au moment où j'écris ces lignes, on peut établir

sans exagération que l'Afrique française occupe le quatrième rang dans le tableau du mouvement commercial de la France. C'est donc une immense maladresse que de nous représenter sans cesse l'Australie, la Californie, les États-Unis, comme les buts uniques qui doivent servir de points de mire aux émigrations.

Marbres. — L'Algérie renferme de très-beaux marbres qui rendront d'éminents services à l'art monumental et à l'ornementation, et seront une nouvelle source de bénéfices pour la colonie. — C'est dans la province d'Oran qu'existe cette carrière d'albâtre onyx, qui a fourni à la Rome antique ses plus précieux matériaux, et qui a été retrouvée et acquise par M. J.-B. del Monte, après tant de sacrifices, de voyages d'exploration et de comparaison, en Grèce, en Italie, dans l'Asie-Mineure et l'Égypte; tant de courageuses recherches et de périlleuses explorations. C'est par l'érudition, par l'étude des anciens, en remontant à l'origine des matières nobles employées par eux pour la décoration de leurs édifices, qu'il a été amené à découvrir qu'elles avaient l'Afrique pour patrie, et que, d'analogies en analogies, il est parvenu à découvrir, dans un coin de la province d'Oran, la terre qui les avait produites, guidé par le fil d'Ariane de ses inductions, et mis par elles sur la trace sérieuse de l'exploitation antique. Ces carrières de Aïn-Tekbalec et Lars-Beyda, situées à quelques kilomètres du pont de l'Isser, sur un sol nommé par les Arabes *Bled-Rékham* (terre du marbre), près de Tlemçen et de la route qui unit cette ville à Oran, seront, dans cette province, la cause d'un grand mouvement de capitaux et d'industrie, et nécessiteront l'emploi d'un personnel nombreux. Un ingénieur des mines, M. C....., chargé par la compagnie des marbres onyx de reconnaître et sonder les gisements, les a considérés, dans son rapport, comme inépuisables. Je possède plusieurs échantillons de ces onyx : ils sont blancs, gris, rosés, veinés, multicolores, d'une transparence et d'une cohésion admirables; ils ont la finesse de l'agate, et fournissent des blocs énormes pour colonnes.

Troupes algériennes. — L'Algérie a, comme on le sait, plusieurs corps militaires spéciaux. Les zouaves, unanimement considérés comme la première troupe du monde, les zouaves ne contiennent que très-peu d'indigènes. Dans les cadres des tirailleurs indigènes n'entre qu'un nombre très-restreint de nationaux ; tous les capitaines et officiers supérieurs toutefois, et la moitié des lieutenants et sous-lieutenants sont Français. Même organisation pour les spahis. Les chasseurs d'Afrique et l'infanterie légère (les zéphirs) sont exclusivement recrutés parmi les Français. Toutes ces troupes sont parfaitement acclimatées en Algérie, en connaissent la guerre, les mœurs, la topographie. — Un nouveau corps de tirailleurs algériens a encore été créé par décret du 9 mars 1854.

Bureaux arabes. — L'institution des bureaux arabes, œuvre du général E. Daumas, a été et sera encore longtemps utile. — Je ne sais pas jusqu'à quel point elle pourra être modifiée selon les temps, les lieux, les progrès de l'assimilation européenne et du régime de la métropole française appliqué à la colonie. — Quelques voix isolées prétendent qu'il faudrait dégager cette institution de l'élément arbitraire et fiscal, qui, disent-elles, semblerait s'y être introduit. Il ne m'appartient pas d'entrer dans ces questions tout administratives, et que la plume d'un écrivain ne résout point. — Les bureaux arabes ont rendu et rendent de très-grands services. — A ces bureaux sont annexées de petites bibliothèques, composées d'ouvrages choisis.

Alimentation. — La nature semble tendre elle-même aux colonies algériques du littoral, je reviens à cette considération, les matières alimentaires qui leur conviennent le mieux, et les leur fournit avec une abondance véritablement providentielle. Si la viande, en Afrique, laisse beaucoup à désirer, si l'hortolage, et notamment l'asperge, n'y donnent que de maigres produits, la mer livre aux colons les poissons les plus excellents, parmi lesquels : le loup, le pageau, le dorade, l'anguille marine, le rouget,

la langouste, etc. Les fruits climatériques, en Algérie, sont d'une qualité supérieure, notamment la jujube fraîche, la banane, la pastèque, le melon, la figue violette et la figue blanche, le raisin, la figue de Barbarie (*opontia vulgaris*, et, anciennement, *cactus opontia*), le gland doux, l'orange, le citron, si utiles comme tempérants dans un climat chaud, etc.; ils fournissent une alimentation accessoire très-agréable, rafraîchissante, mais dont il faut bien se garder d'abuser.

Établissements charitables et d'instruction élémentaire. — Les établissements de bienfaisance et d'instruction élémentaire, les institutions chrétiennes de charité et de moralisation sont, en Algérie, sur un pied excellent, et se sont développés d'une manière extraordinaire dans ces deux dernières années. C'est un mouvement que le Gouvernement français comprend à merveille, seconde de tous les moyens dont il dispose, qu'il soutient et qu'il propage. Il répond ainsi aux besoins intimes de la colonie. — *L'éducation professionnelle*, si hautement négligée en France sous le gouvernement de Louis-Philippe, est et sera surtout encouragée. L'Algérie, sous ce rapport, plus sage que la France constitutionnelle de 1846, instruira chacun dans la sphère de ses attributions sociales, et évitera de donner à la société ces déclassés et ces brouillons qui l'ont tant agitée.

Le pénitentiaire de Lambessa, adonné à la pépinière, est assurément l'une des plus belles et des plus heureuses fondations de l'Autorité. — Les déportés sont unanimes pour se louer des égards qu'ils ne cessent de trouver dans l'Administration. Ce pénitentiaire rendra à la société de parfaits colons.

Les sociétés de secours mutuels ne semblent pas applicables à l'Algérie. Les populations, dans les campagnes, ne sont ni assez denses, ni assez riches pour s'imposer des charges. La religion seule peut suffire à toutes les misères et les secourir. — De bonnes maisons de sœurs, consacrées aux œuvres de charité et à l'instruction élémentaire, dirigeant des ouvroirs, des asiles, des crèches, voilà ce qui paraît aujourd'hui convenir aux centres un

peu importants de populations rurales, et ce que leur donne le zèle de l'administration ecclésiastique.

Service des batiments civils. — Malheureusement pour l'Afrique française, tous les services publics qu'elle renferme ne fonctionnent pas avec la même précision et n'offrent point les mêmes éléments de vie. L'État, en ce qui les concerne, compte sur un concours qui n'est pas toujours intelligent, et se livre peut-être ainsi, sans le savoir, je ne dirai pas aux caprices d'une ignorance systématique érigée en administration, mais à des experts qui justifient imparfaitement sa confiance.

Il y a en Algérie ce qu'on appelle le service des bâtiments civils, quelquefois peu éclairé (si je ne me trompe pas et si l'opinion qui le juge sévèrement n'est point erronée), — auquel il faudrait imposer des modifications et des réformes radicales dans son organisation demeurée peut-être vicieuse, incomplète, affranchie de toute surveillance et de tout contrôle sérieusement exercés. — Et quelle branche du service public en aurait plus besoin que celle-ci, fondée sur le goût artistique? L'institution est bonne au fond, mais, très-vraisemblablement, une partie de son personnel aurait besoin de recevoir une nouvelle direction d'idées. Puis il lui faudrait, je penche à le croire, dans l'intérêt de l'art historique, dont il importe de sauver les jalons, et de l'art des civilisations, qu'il convient d'inaugurer, il faudrait une autorité suprême qui lui donnât le mouvement, réglât ses fonctions, un chef, homme de goût et d'activité, comprenant le caractère à imprimer aux édifices, au milieu des traditions et sous le climat de l'Algérie.

Monuments. — Les centres et lieux vraiment archéologiques de l'Algérie, soit sous le rapport des imposantes ruines romaines, soit au point de vue de la monumentalité plus récente des Maures et des Espagnols, sont: Constantine, Tebessa ou Tefessad (province de Constantine), Bône, Alger, Oran, Bathna, Lambessa, Biskra, Maskara, Koleah, Tipaza (près de Cherchell), Ghelma,

Boghar, Cherchell, Sétif, Orléansville, Laghouat, Ténèz, Bougie, Bousada, Boghar, Tlemçen, ce véritable sanctuaire du type barbaresque, ce symbole de la force, de la société, de l'architectonique des Maures, cette métropole de toutes les terres du sud-ouest, dont Oran est devenu la capitale. Tebessa est le lieu le plus essentiellement romain de l'Algérie.

Tous les édifices bâtis par le génie militaire (hospices, prisons, caravansérails, silos, ponts, casernes, blockhaus, et autres ouvrages de défense et de stratégie, portent l'empreinte de la solidité romaine, et resteront comme des modèles de construction. Dans les villages, l'église, la petite caserne (s'il y a lieu), le petit hospice, la petite maison commune et d'école, sont, en général, on ne peut pas plus convenables, surtout dans certaines régions.

Je parlerai des mesures à prendre pour réglementer l'architectonique privée dans les villes, à propos d'Alger. — Il importe de conserver tous les restes de l'art antique et de l'art barbaresque, et de régler les œuvres du goût actuel, de telle sorte qu'elles représentent la civilisation européenne mise en rapport avec les besoins, l'histoire, le soleil de l'Algérie. — Sauver les monuments historiques, faire refleurir l'art classique moderne, c'est là le double but à atteindre.

Géographie — Hydrographie. — Le génie militaire, d'une part, l'état-major, de l'autre, et les ingénieurs hydrographes de la marine impériale, ont rendu, parallèlement, les plus signalés services à l'Algérie. J'ai rencontré en Afrique, dans la province d'Oran, un jeune géographe très-laborieux et très-intelligent, M. Maccarthy, qui mérite d'être encouragé et soutenu dans ses travaux. — La géographie de l'Afrique du nord n'a plus de secrets.

Littérature — Sciences. — L'Algérie a une littérature. Les généraux ont beaucoup contribué à la lui donner. Ainsi c'est le général Marey-Monge qui a fait dresser l'historique de Médéah,

et a créé les archives de cette cité. Les ouvrages de MM. le général E. Daumas et Chancel sur l'Algérie sont les plus substantiels, les plus utiles, les meilleurs qui aient été publiés sur le pays : ce sont les *classiques* du genre. Parmi ces graves écrits l'opinion publique a surtout distingué et estimé les *Chevaux du Sahara*, par le général Daumas seul, ouvrage à la fois théorique et pratique. Viennent ensuite le *Sahara algérien*, la *Grande-Kabylie*, le *Grand-Désert*.

Le général Marey-Monge a publié une excellente relation du premier siége de Laghouat. — Les rapports des généraux sur les diverses expéditions sont, pour la plupart, des documents de la plus haute importance sous les rapports stratégique, topographique, géographique.

La météorologie, la minéralogie, la géologie, l'orographie, la zoologie, l'hydrographie, l'ichthyologie, la Flore, l'ornithologie, l'entomologie, l'hippique de l'Algérie ont été étudiées. Je n'ai pas à m'occuper ici des diverses appréciations de la science et de la littérature des touristes. Ces écrits-là ne comptent pas. L'Algérie a inspiré et produit des livres sérieux, les seuls qui resteront. Il lui faut des ouvrages d'expérimentation, des hommes utiles, et non des fleurs de rhétorique et de frivoles impressions de voyages. Une foule d'ouvrages, de brochures ont paru sur l'Afrique, indépendamment des mémoires officiels imprimés aux frais de l'État. M. Berbrugger a puissamment concouru à faire connaître le passé et le présent de l'Algérie par ses travaux historiques, et M. Bourget, les besoins économiques, agricoles, industriels de la colonie, par sa rédaction de l'*Akhbar*. — Que les écrivains d'Afrique soient, comme les généraux d'Afrique, tous frères, tous solidaires, tous sympathiques et tous dévoués.

Il se publie en France un recueil (*Annales de la colonisation*), plein d'appréciations justes et de recherches profondes. A Marseille, la *Revue Méridionale* (1) et le *Sémaphore* renferment de bonnes études sur la colonie.

(1) Cette publication a été suspendue en mars 1851.

Alger est le centre du mouvement d'idées qui embrasse l'histoire, l'archéologie, la statistique, la cosmographie, l'hydrographie, l'économie politique, l'agriculture, la colonisation, et auquel s'associent énergiquement et l'armée et le clergé. L'*Akhbar* est l'élément littéraire le plus vivant, la force impulsive littéraire la mieux réglée de l'Algérie. Les sociétés artistiques, la société agricole, dont Alger est le siége, fournissent leur part à ces travaux, et la prochaine résurrection de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts algérienne, allanguie et éteinte, devient de plus en plus probable. Dans les provinces, on distingue l'élan intellectuel d'Oran, et l'*Écho* de cette ville, publié par l'honorable M. Perrier, en est une des plus remarquables manifestations.

L'instruction secondaire, dans le lycée impérial d'Alger, est on ne peut plus satisfaisante.

Peut-être le Gouvernement français éprouvera-t-il bientôt le besoin de faire fleurir à Alger quelques études spéciales, et d'y fonder des enseignements publics de la plus grande utilité : une chaire d'hygiène, une chaire d'agriculture coloniale, une chaire de législation musulmane comparée, etc.

Médecine. — C'était un point bien nécessaire que d'attirer et de fixer en Afrique des médecins honorables et instruits. Les premiers hommes de l'art en Algérie se sont recrutés parmi les chirurgiens des armées, comme les premiers prêtres parmi les aumôniers de régiments. Ils étaient d'autant moins choisis, que l'éducation médicale des officiers de santé militaire n'avait pas alors subi les améliorations qu'elle a réalisées dans ces derniers temps, et n'était pas entrée dans l'ère de progrès qui la distingue aujourd'hui. Ils ont toutefois, par leur courage, leur zèle, leur activité, bien mérité, pour le plus grand nombre, de l'humanité, et ont acquis l'expérience dans la pratique. — Telles ont été les premières semences de cette pépinière médicale, maintenant si vigoureuse dans la colonie. La médecine et la chirurgie militaires, encore dominantes en Algérie, y ont régné longtemps d'une manière exclusive; mais elles commencent, depuis plusieurs an-

nées, à partager la confiance du public avec les médecins et chirurgiens civils, dans les grands centres de population. Beaucoup de médecins militaires en retraite, d'ailleurs, viennent grossir les rangs de ces derniers.

Le corps des sous-aides, aides et majors, offre la situation la plus heureuse : leur service dans les hôpitaux militaires est éclairé, vigilant, régulier et consciencieux. Cependant, peut-être ce corps distingué pourrait-il écarter quelques partis pris bien absolus contre l'usage des émissions sanguines, qu'il croit, en principe, contr'indiquées par le climat de l'Afrique.

Un corps médical civil sérieux, connaissant bien le pays, les affections auxquelles il prédispose, les moyens utiles pour les combattre promptement et sûrement, existe en Algérie, formé, en majeure partie, d'éléments tirés de la médecine militaire, mais aussi de bon nombre de sujets venus, dans un but direct, de diverses parties de l'Europe. Les études et l'enseignement médicaux sont, en général, à la hauteur européenne, et les hospices civils ou militaires confiés à des mains éprouvées et habiles. Le corps des élèves internes et externes, qui reçoivent, à Alger, un enseignement primaire équivalent à celui des écoles préparatoires de la France continentale, a déjà donné et donnera d'excellents praticiens. — Il faut bien se le rappeler : le médecin d'Afrique doit rester médecin en Afrique, car il y a étudié les prédispositions, les idiosyncrasies, le mode propre d'action des agents pharmaceutiques, la matière médicale.

L'établissement d'une faculté de médecine à Alger, centre moral et politique des possessions françaises en Afrique, serait peut-être une mesure extrêmement utile. Elle y continuerait et y féconderait de plus en plus cette pépinière de médecins spécialement propres à l'exercice de leur art dans l'Algérie, dont les germes primitifs furent semés dans les ambulances et les bivouacs. — Je reviendrai à cette idée dans le paragraphe relatif à la ville d'Alger, au livre IIIe de cet ouvrage.

Conclusion. — Je termine ces considérations générales avec la

pleine espérance qu'elles ne seront pas complétement stériles. — Jamais, je le répète, je n'ai eu l'intention de régenter l'Autorité supérieure, qui n'a que faire de mes avis et n'a pas besoin qu'un simple particulier stimule sa haute sagesse, sa puissante expérience et son initiative suprême. Sachant qu'elle appelle le concours de toutes les idées, le libre tribut de toutes les appréciations et de toutes les lumières, j'ai osé, parfois, formuler des vœux, hasarder timidement l'expression de mon sentiment particulier sur quelques questions, sans prétendre à le rendre influent et à le faire prévaloir.

Souvent dans les écrits les plus vulgaires il se trouve fortuitement quelques aperçus utiles et neufs. — Je m'estimerai bien heureux si le Gouvernement découvre dans ce travail une seule observation juste, une seule vérité, une seule opinion, une seule proposition acceptables. Sa sollicitude pour les intérêts moraux et matériels de notre belle colonie s'étend à toutes les parties du service public et les vivifie.

L'Algérie est entrée dans la phase de sa régénération; pour l'aider à l'accomplir, ce ne sont pas des faiseurs de périodes, des phraseurs et des théoriciens, ce ne sont pas des bourgeois oisifs, des sybarites et des consommateurs bénévoles qu'elle doit demander à l'Europe civilisée : ce sont les colons sérieux, persévérants, pratiques, qu'elle appelle de ses vœux les plus ardents.

On parle d'un projet de réorganisation complète de l'Algérie, qui ne tarderait pas à être connu, et ouvrirait majestueusement l'ère nouvelle de ses destinées.

LIVRE II

D'AVIGNON AU POINT D'EMBARQUEMENT.

Avignon. — Le voyageur venant du nord, arrivé dans l'antique cité des Papes, s'initie promptement à toutes les magnificences du ciel méridional. De suaves senteurs végétales s'exhalent autour de lui dans la campagne semée de plantes aromatiques et de parfums qu'on ne trouve pas dans le nord. Il a d'autres horizons sous les yeux, d'autres arbres, d'autres fleurs, une autre nature. Ce qui le frappe surtout, c'est la couleur et la lumière; et plus il avancera sur le sol mouvementé du midi, plus il se sentira vivre dans un monde différent de celui qu'il quitte. — S'il a quelques jours devant lui avant le départ des paquebots faisant le service de l'Algérie, il pourra se livrer à une agréable excursion sur les chemins de fer du Gard et de l'Hérault. Il logera, à Avignon, à l'hôtel d'Europe, place Crillon, près de la porte de l'Oulle.

Cette auguste cité, pour laquelle tous les hommes d'intelligence et de cœur professent un véritable culte, mérite une étude approfondie. — On y visitera successivement l'enceinte militaire, d'un type admirable, le rocher de la Glacière, jonché de *squares* élégants et de bocages; Notre-Dame-des-Doms, qui le couronne; le Palais Apostolique, qui l'assombrit de la projection de ses ombres majestueuses, et à la porte duquel on remarque encore les bornes figurant les pierres angulaires de l'église, comme à Rome; l'ancien hôtel de la monnaie, qui lui fait face; la statue pédestre

de Jean Althen. De la cime du rocher on promènera ses regards sur un splendide et mâle paysage.

La ville d'Avignon, patrie de Claude-Joseph Vernet, aïeul d'Horace, située au centre géographique de tous les grands monuments nationaux de l'antiquité romaine, entre Carpentras, Vaison, Orange, Cavaillon, le Pont-du-Gard, Nismes, Arles, Saint-Remy, Aix, St-Chamas, dans le voisinage des chefs-d'œuvre français de l'architectonique romano-byzantine (Saint-Trophime-d'Arles, Saint-Gilles), offrant elle-même dans son sein et sa campagne une échelle complète d'édifices du moyen âge et de la Renaissance, la ville d'Avignon me semble prédestinée à recevoir une école régionale des beaux-arts du midi de la France. A toutes ses portes et au fond de tous ses horizons on trouve les plus belles manifestations de l'art historique, les plus nobles ou les plus touchants souvenirs : tout ce qui attendrit le cœur et émeut l'âme.

L'hôte instruit d'Avignon ira saluer les clochers éduens, du xve siècle, de Saint-Simphorien (les Carmes), de Saint-Didier, des Augustins, de Saint-Martial, de Notre-Dame-la-Principale (Pénitents-Blancs), de la Maison-de-Ville, de Saint-Pierre. Aux Pénitents-Blancs il verra de précieux tableaux de Mignard et de Parrocel. A l'église de Saint-Pierre, image parfaite du temple italien par son appareil de colonnades dorées et de peintures, et à Saint-Didier, il constatera la présence de la chaire-tribune au xve siècle. Au Palais Apostolique, les deux chapelles pontificales, les fresques, rappellent les dispositions du Vatican. Notre-Dame-des-Doms intéresse par son pronaos, de style grec, peint par Simon de Sienne, la majesté de ses cérémonies, ses arcades blasonnées, ses tombeaux, ses épitaphes de Crillon et de Louis de Fogasse d'Entrechaux (1), etc. Il faut visiter le pont et la chapelle Saint-Benezet, l'église brillante de Saint-Agricol, où l'on entrera par la rampe sur la rue de ce nom (AD . DIVVM . AGRICOLVM . ACCESSVS . FACILIOR, dit l'inscription qui la signale); la

(1) Voir ma monographie de cette basilique (*Revue Méridionale*, numéro 4, 15 juillet 1855).

chapelle des Pénitents-Gris, sur la Sorgue-Bleue, et surtout celle des Pénitents-Noirs, à l'extrémité de la rue Banasterie. Cette chapelle renferme des peintures très-estimées et le plus beau christ en ivoire, qui, peut-être, soit sorti de la main des hommes, exécuté par un artiste du XVIIe siècle, nommé Jean Guillermin, en 1659. — Voici comment cette confrérie en est devenue propriétaire. Les Pénitents de la Miséricorde, chargés du soin des prisons, accompagnaient les patients au supplice. Parmi les prérogatives dont ils jouissaient primait celle d'obtenir, chaque année, la grâce d'un condamné à mort. Un neveu de Jean Guillermin se trouvait dans ce cas. Il allait périr, sa sentence était prononcée; le sculpteur offrit son christ pour racheter la vie de son jeune parent. — L'échange fut accepté.

La magnifique façade de l'Hôtel-Dieu, entre le quartier de la Carréterie et celui des Teinturiers; le clocher des Cordeliers, la chapelle de la confrérie des Hommes et l'église des Dames-du-Saint-Sacrement, couronnée d'une coupole, l'une et l'autre situées dans la rue Philonarde; l'église des Jésuites, à la riche façade (aujourd'hui au lycée); la belle halle de la place Pie, et la demeure historique près de cette place; la rotonde de l'Oratoire, le Grand-Séminaire, l'église de Saint-Louis, autre charmante rotonde où l'on admire des peintures de l'Attiret (à l'Aumône Générale); les restes des Célestins, où s'élève actuellement le pénitentiaire donné à Avignon à la place de la succursale des Invalides, dont Saint-Louis et ses dépendances faisaient partie; tout cela fixera tour à tour l'attention du voyageur distingué. — Il ira aussi gravir avec joie le fameux escalier de Sainte-Anne, qui donne accès, du côté du levant, à la Roche Tarpéïenne d'Avignon. C'est un site des plus accidentés et des plus pittoresques.

Il ne faudra pas négliger l'hôtel de ville, dont une reconstruction récente a respecté le vieux beffroi *gothique*, très-analogue à celui du *Palazzo Vecchio* de Florence; le théâtre, bâti avec une somptuosité et un goût infinis par M. Léon Feuchère, architecte du département du Gard; les demeures historiques,

si nombreuses ici; l'asile de Saint-Jean, la maison Aubanel, la maison de la rue Dorée, le vieux monument, en partie détruit, de Saint-Ruf, à peu de distance de la porte Saint-Michel; l'hôtel de Crillon, dans cette étroite rue de la Masse qui ressemble, par ses dispositions monumentales, à la *Via Nuova* de Gênes; la porte du moyen âge, rue Collége du Roure, nº 3; les expositions d'objets d'art de la rue Calade.

Avignon n'a pas moins de trois hospices: l'Hôtel-Dieu, l'Aumône Générale, l'Hôpital Isnard, extra muros, tous administrés et desservis de la manière la plus exemplaire. Si la piété, l'esprit de charité et de bienfaisance ont dans cette ville une verve, des élans sublimes, elle n'est pas moins riche sous le rapport des fondations littéraires et scientifiques. On visitera, rue Calade, le musée Calvet et le musée Requien; dans le premier, la galerie de portraits des Vauclusiens dignes de mémoire : les Crillon, les Esprit Fléchier, les Maury, les Claude-Joseph Vernet, etc., les inscriptions grecques, la bibliothèque; dans le second, un établissement né du souffle généreux et patriotique de Requien. — Cet homme, d'un si grand cœur, demeura longtemps dans une toute petite maison, rue de l'Ombre, nº 16, laquelle rue s'embranche sur celle des Lices. Quatre Avignonais ont constitué l'état scientifique actuel d'Avignon; ce sont: le docteur Esprit-Claude-François Calvet, Hyacinthe Morel, âme de l'Athénée de Vaucluse, Antoine-Marie-François Artaud et Esprit Requien, tous bienfaiteurs de leur patrie.

Avignon avait autrefois une industrie florissante, réduite aujourd'hui à des manufactures de mouchoirs imprimés, semées sur la Sorgue-Bleue, canal tiré de Vaucluse, dont les eaux sont utilisées pour les lavages et comme force motrice. Ces fabriques sont toutes centralisées dans la rue des Teinturiers. Cette cité, largement éclairée au gaz, a une horloge communale à cadran éclairé la nuit, ce qui manque à Marseille. Cette grande place de l'Horloge, formant un parallélogramme du nord au midi, offre une certaine magnificence. — On trouve à Avignon beaucoup de ces girouettes surmontées d'une croix, si communes en Italie.

Du reste, les souvenirs romains des papes et des vice-légats, et les traditions italiennes s'exhalent de tous les quartiers de cette immense ville, confuse dans son ichnographie, mais pourtant percée de belles et vastes artères. A ce point de vue, on parle d'une régénération qui ferait circuler à pleins flots dans son sein le mistral, déjà si impétueux à Avignon, et détruirait le vieux type de la cité pontificale : une rue *centrale* traverserait toute la ville, de la place du Palais Apostolique à la gare définitive du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée, en franchissant la place actuelle de l'Horloge, qui s'agrandirait et recevrait, du côté du levant, un appareil de constructions plus en harmonie avec la monumentalité brillante de son flanc occidental. Cette rue se développerait sur une largeur de quinze mètres.

Avignon est la métropole d'une province ecclésiastique comprenant les diocèses de Nismes, Montpellier, Viviers et Valence, et le siége de la préfecture du département de Vaucluse. — On remarquera dans cette ville la subdivision des rues et quartiers en îles portant chacune son numéro d'ordre.

Les cafés les plus renommés d'Avignon sont : le café Henri IV, place du Change, fréquenté par l'élite des consommateurs; les cafés Bugand, de l'Univers, Genella, des Mille Colonnes.

Comme à Rome, les églises avignonaises se ferment de midi à trois heures.

Ne pas manquer de franchir le pont du Rhône et de saluer, à Villeneuve-lès-Avignon, le château, l'hôpital, les restes de l'ancienne chartreuse, la tour solitaire située au midi du bourg, l'église paroissiale, véritable musée chrétien de belles toiles, ayant l'autel majeur le plus somptueux du midi de la France. — A la porte de cette église, comme à la porte occidentale de celle de Sainte-Marthe de Tarascon, on remarque une lourde portière romaine de cuir piqué.

Parcours. — La section d'Avignon à Marseille du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée est admirable comme exécution et comme exploitation. Le service y est fait avec prudence et sollicitude; les voitures des trois classes y sont commodes, conve-

nables, fermées à glaces; les signaux et les manœuvres s'y opèrent, comme sur la ligne de Paris à Lyon, avec précision et la plus louable exactitude. Les trains de cette section offrent cette circonstance particulière : c'est qu'ils renferment ordinairement une ou deux voitures exceptionnelles et hors classe, ne s'ouvrant que pour les hautes notabilités politiques ou administratives de l'exploitation et des travaux.

Ce chemin, qui a traversé plusieurs crises et éprouvé plusieurs vicissitudes, fut partiellement inauguré le 18 octobre 1847, et mis, par sections, en activité dans cette dernière année et en 1848. Il a été livré à la circulation sur toute l'étendue de son parcours de Marseille à Avignon (120 kilomètres), le 5 mars 1849.

On franchit d'abord la Durance sur un beau viaduc de 600 mètres.

1re *station,* Rognonas.

2me *station,* Cadillan. — De ce point, on aperçoit, à gauche de la voie, le joli clocher éduen, du xve siècle, de Graveson.

3me *station,* Tarascon. — C'est ici que l'on change de voitures et de ligne si l'on veut parcourir les embranchements du Gard et de l'Hérault (1). Tarascon est le siége du tribunal civil de l'arrondissement d'Arles. Visiter le château à la robe d'or, le pont suspendu, l'admirable viaduc du chemin de fer sur le Rhône, l'église de Sainte-Marthe, l'un des plus magnifiques monuments historiques de la Provence, véritable galerie de tableaux et de tapisseries précieuses. Les peintures sont de Vanloo, Mignard, Vien, Parrocel; elles représentent, en majeure partie, l'histoire de Sainte-Marthe. L'hôpital de Tarascon semble se pencher sur le chemin de fer, dont le mouvement vient égayer ses malades. On aperçoit, de la ligne, un boulevard complanté d'ormes, qui semble inviter le voyageur à la promenade. Cette ville est le siége d'une garnison qui concourt à la vivifier.

4me *station,* Ségonnaux.

(1) Pour ne pas rompre la continuité du parcours direct d'Avignon à Marseille, nous avons reporté un peu plus loin l'itinéraire des chemins du Gard et de l'Hérault, qui s'embranchent, à Tarascon, sur la ligne de Lyon à la Méditerranée.

5me *station*, Arles. — La ville d'Arles est située au cœur de la plus verte campagne et des plus riches cultures. Nous avons sous les yeux les ombrages, les irrigations, les jardins, les prairies, l'agriculture savante de la Normandie, sous le ciel serein et au milieu des produits naturels, des arbres, des fleurs de la riante Toscane.

C'est de la gare d'Arles que dépendent les magnifiques ateliers de construction et de réparation des machines pour le service du chemin de fer.

Allons saluer dans cette royale cité, veuve de toutes ses couronnes et de tous ses sceptres, mais toujours si riche par ses monuments, ses traditions, ses souvenirs, sa mémorable histoire, allons saluer l'amphithéâtre, le théâtre romain, ce qu'il reste des Aliscamps, Saint-Césaire, Saint-Honorat, Saint-Trophime, avec son cloître, sa délicieuse façade, ses peintures murales, la maison de ville, des cimes de laquelle s'élance un admirable beffroi; le monolithe en granit, le musée, les églises anciennes ou modernes, si nombreuses dans cette antique métropole du royaume de Bourgogne; les vieilles rues, les vieilles choses. — Allons rechercher dans le sang, dans les mœurs, dans l'architectonique, dans les costumes, l'accent, les émanations et les traces de la colonie grecque.

On logera, à Arles, à l'hôtellerie du *Forum* (Place des Hommes, ancien Forum). Le visiteur intelligent tâchera de se diriger vers les ruines de Montmajour, à 3 kilomètres environ, au delà du chemin de fer.

L'usage du café occupe ici autant de place dans les mœurs populaires, et n'est pas plus dispendieux qu'en Italie. Une foule de lieux, d'une apparence modeste, sont ouverts à ce genre de consommation, si logique et si bienfaisante dans le pays.

Arles est, avec Nismes et Vienne (Isère), la ville qui ressemble le plus à Rome.

6me *station*, Raphèle. — Horizon d'une grande suavité, au milieu duquel se dresse, à gauche de la ligne, une église neuve, d'un goût parfait.

7me *station,* Saint-Martin.

8me *station,* Entressen. — Aspects et mirage de la Crau, sous un ciel embrasé. Cette vaste plaine sablonneuse a le silence et l'étrange majesté du désert. — C'est le Sahara français. — Quand le mistral souffle en Provence, il est, dans la Crau, effrayant d'impétuosité et de violence. Deux fois, dans l'hiver de 1853, je l'ai vu abattre les poteaux du télégraphe électrique, que l'on vient, dans ce parcours, de reporter sur le flanc occidental de la voie.

9me *station,* Constantine. — Je crois que ce lieu n'a rien d'illustre que son nom.

10me *station,* Saint-Chamas. — Effets très-pittoresques, à droite de la voie, monuments et restes romains extrêmement curieux, surtout le pont Flavien, d'une décoration toute triomphale, jeté sur la Touloubre, dont le lit est creusé, en cet endroit, dans un massif de rochers. — De Saint-Chamas à Berre le chemin de fer franchit les Alpines, contre-forts des Alpes.

11me *station,* Berre. — A droite de la ligne, une jolie flèche élancée signale la petite ville dont l'exploitation des salines et la pêche forment la principale industrie. L'étang de Berre s'étend comme un immense miroir. C'est une scène animée par les villages posés sur les rives de cette nappe d'eau, sans cesse sillonnée par de légères tartanes, et ayant tous leur petit port.

12me *station,* Rognac. — Après cette gare, charmant tableau de genre, à gauche du voyageur, consistant dans une petite vallée vêtue d'arbres verts, avec un pittoresque rocher au fond, couronné d'une chapelle.

On s'arrête à Rognac si l'on veut se rendre à Aix, la ville de René, la cité parlementaire et la vénérable métropole de la radieuse Provence.

13me *station,* Vitrolles. — Position vivement paysagée.

14me *station,* Pas-des-Lanciers. — Cette gare dépassée, on entre dans le souterrain de la Nerthe, ouvrage digne des Romains. Il est de 520 mètres plus long que celui de Blaisy-Bas (Côte-d'Or), qui n'excède point 4,100 mètres.

Le passage de la Nerthe se développe sur une longueur de

4,620 mètres. Sa hauteur est de 8 mètres, sa largeur de 8 mètres également. Il renferme 24 puits d'aérage. Sa pente et sa rampe sont de 0,001 par mètre. Son point culminant est la tête nord. Il est distant de Marseille de 12 kilomètres 220 mètres, et d'Avignon de 102 kilomètres 959 mètres. Son faîte s'élève de 2,439 mètres au-dessus du niveau moyen de la mer.

15me *Station,* l'Estaque. — C'est la première gare en aval de la Nerthe. Lorsqu'au sortir du passage, le train recouvre tout à coup la clarté du jour, on éprouve les impressions émouvantes d'une vision, on entre dans une autre zone, dans un autre monde. Tout étincelle, tout s'illumine autour de nous. Le périmètre de Marseille a commencé, et nous avons tout à fait la lumière, la couleur, les arbres de l'Italie. — Quelle meilleure préparation aux splendeurs de la nature et du ciel en Afrique? La campagne, depuis l'Estaque jusqu'au terme de la course, est un paradis terrestre embaumé de suaves odeurs propres au midi, panaché, festonné d'ombrages, émaillé de jardins, de maisons de campagne, de cabanons, d'élégantes bastides nimbées, s'épanouissant au soleil de Provence, nouveaux *Tibur* des Marseillais. Rien d'auréolé comme ce paysage, qui frappe d'autant plus le voyageur qu'il vient de traverser la Crau et le souterrain de la Nerthe. On y trouve les villages enchantés de Séon-Saint-Henry, Séon-Saint-André (lieux d'origine et d'étymologie grecques); les Aygalades, si renommées par leur quiétude et leur beauté; Saint-Joseph, Le Canet, Saint-Barthélemy. Toute cette banlieue, admirable de magnificence, constellée de *villas,* extrêmement peuplée, est desservie par de petits trains locaux dont la course se borne au parcours entre Marseille et l'Estaque. Le cœur du voyageur bondit de joie, son âme s'élève, ses idées s'agrandissent et s'exaltent, car il voit reluire le grand lac méditerranéen, il aperçoit la grève, le Château d'If, le fort sacré de Notre-Dame-de-la-Garde, l'agglomération marseillaise, les navires, les embarcations.

Après Saint-Louis, le *rail-way* méridional arrive sur les terrains de Saint-Charles, au nord de Marseille, à 47 mètres 80 cen-

timètres au-dessus du niveau de la mer. La communication entre la gare de Saint-Charles et les quais de la ville s'opèrera au moyen d'un embranchement se dirigeant sur le port de la Joliette.

Marseille. — Marseille, patrie de Puget, ce Phidias français, Marseille est la reine du midi. Sa population est, après celle de Paris et de Lyon, la plus importante de l'empire français. Son port, depuis la glorieuse conquête de l'Algérie surtout, a détrôné tous ses rivaux. — Il finira par ne plus y avoir dans le monde que deux ports de commerce : celui de New-Yorck et celui de Marseille. — De sa splendeur phocéenne passée il lui reste un magnifique présent devant lequel s'ouvre un avenir plus magnifique encore.

Cette cité, grâce aux gigantesques travaux de son canal et du prodigieux aqueduc de Roquefavour, est une des plus riches de France en eaux jaillissantes et potables. Éclairée au gaz avec une parcimonie qui semblerait étrange si l'on ne tenait pas compte de l'éclat exceptionnel de son firmament et de ses nuits, Marseille a trois ports (le vieux port, celui de la Joliette et celui d'Arenc), dont l'un le plus sûr de l'Europe ; de superbes promenades, dont le cours Saint-Louis, le cours Bonaparte, les boulevards, les allées de Meilhan, le Prado, un jardin public agréablement paysagé sur le contre-fort du mont de Notre-Dame-de-la-Garde ; un jardin des Plantes, un musée, un cabinet d'histoire naturelle, un observatoire célèbre. Elle est le quartier général de la IXe division militaire. Comprise dans la province ecclésiastique, le ressort de la Cour impériale d'Aix et la circonscription de l'Académie universitaire des Bouches-du-Rhône, dont Aix est encore le chef-lieu, elle est le siége d'un évêché, dont son seul arrondissement communal forme la circonscription, de la préfecture du département des Bouches-du-Rhône, d'un tribunal de première instance, d'une école préparatoire de médecine et de pharmacie, d'un lycée impérial, d'une académie impériale des sciences, belles-lettres et arts, d'une société impériale de médecine, d'une société de statistique, d'une société

académique de médecine, d'une chambre de commerce, d'une société artistique et d'une société d'horticulture faisant des expositions, d'une banque de crédit foncier, d'une bourse, d'une foule de cercles, d'un athénée. Elle possède une bibliothèque publique très-importante, à laquelle sont annexées celle de l'Académie et la galerie iconographique de cette illustre compagnie.

Il y a à Marseille une agence du ministère des affaires étrangères, et toutes les nationalités, grandes ou petites, du monde y sont représentées par des agents consulaires, la plupart avec le titre de consul général. — Il se publie dans cette ville, sans compter les recueils scientifiques, quatre journaux politiques: le *Courrier de Marseille,* le *Sémaphore,* la *Gazette du Midi*, le *Nouvelliste,* et un grand recueil littéraire, paraissant deux fois par mois, sous le titre de *Revue Méridionale*, dont la publication interrompue (comme on l'a vu page 38) reprendra, espérons-le, bientôt son cours. Par suite de la position maritime, commerciale, et, pour ainsi dire, internationale de Marseille, de la verve de ses enfants, de la conscience et du talent de ses écrivains, sa presse périodique obtient un vaste retentissement.

Marseille, en rapport direct avec l'Italie, la Corse, le Levant, l'Espagne, l'Afrique, etc., est le principal centre de commerce maritime et la cité la plus florissante de l'Europe. Nulle part le numéraire ne circule aussi rapidement qu'ici. — Tout homme doué d'intelligence, d'activité et d'instincts laborieux, dans tous les genres, trouvera promptement à utiliser ses moyens dans ce milieu et y fera fortune. Les points d'arrêt de la navigation concourent, dans une large mesure, à assurer les brillantes destinées et les affaires de cette cité, à laquelle l'essor de l'exploitation libre des paquebots transatlantiques imprimera un mouvement plus marqué encore.

Il n'y a certainement pas de ville en France où le sentiment musical soit aussi généralement développé qu'à Marseille. Quant à l'instinct du beau moral et idéal dans les arts, fils du dessin, il y est moins appréciable.

Le voyageur d'Afrique logera ici, selon ses facultés et ses goûts,

ou à l'Hôtel des Empereurs (Cannebière), qui partage, avec la maison du cours Saint-Louis, à pilastres corinthiens, située entre la rue de Noailles et celle d'Aubagne, en regard de la Cannebière, l'honneur d'être la plus belle demeure de Marseille, ou au grand Hôtel de Beauveau (rue de ce nom), ou à l'Hôtel Cannebière, au-dessus du Café de l'Univers; ou bien il ira rechercher les hôtelleries plus modestes de la rue Thubaneau. Les cafés les plus notables sont: le Café de l'Univers, hors ligne (Cannebière), véritable monument, je ne dirai pas au point de vue de l'art, mais par rapport aux énormes dépenses d'argent qu'il représente, et qui, par son goût équivoque, rappelle le fameux café de la rue Talleyrand, à Rheims; le Café Bodoul (rue Saint-Ferréol), le plus distingué de Marseille comme tenue et comme compagnie; le Café Turc (Cannebière); le Café de France; le Café Napoléon (idem); le Café des Mille Colonnes; le Café du Commerce (rue Beauveau). L'étranger de passage à Marseille fera bien de se procurer l'histoire de cette ville, par M. Boudin, écrite avec rapidité et talent. Ce livre lui apprendra, sur le passé et le présent de cette cité justement célèbre, tout ce qu'il lui importe de savoir pour la comprendre et l'aimer.

Marseille étant une sorte de colonie et comme un résumé du monde, vous y rencontrerez toutes les nationalités et tous les costumes; vous y entendrez parler toutes les langues. Chaque peuple a ses lieux de prédilection. Les groupes italiens stationnent au sud de la région du quai faisant face au couchant, vers le Grand-Hôtel d'Italie. Les Maltais ont leur aire distincte et les Hollandais la leur. Les Espagnols se tiennent à côté des Italiens; les Grecs un peu plus loin, dans la rue Suffren, près de ce coiffeur dont nous reproduisons l'enseigne hellénique:

ΕΛΩ
ΖΥΡΙΖΟΝΤΑΙ
ΚΑΙ
ΚΟΠΤΟΥΝ
ΤΑ
ΜΑΛΙΑ

Les principales rues marchandes de Marseille sont : la rue Saint-Ferréol, la plus brillante de toutes, la Cannebière, la rue Paradis, la rue de Noailles, la rue de Rome en partie, la rue Beauveau. Le luxe des galeries couvertes, ou bazars, ne s'est pas encore produit ici, et il y aurait, je crois, avantage à en établir une entre la rue Saint-Ferréol et celle de Rome, entre la rue Paradis et la rue de Bréteuil.

L'immense effet de Marseille, c'est de l'arc de triomphe de la porte d'Aix, ou du point de jonction du cours Saint-Louis avec la Cannebière, qu'il faut le saisir.

Le Cours, complanté d'arbres, orné de deux fontaines monumentales, dont les eaux retombent sur des vasques, inscrit entre la rue de Rome, au fond de laquelle se dresse un blanc obélisque, et la porte d'Aix, se développe avec une rare majesté sous le plus beau ciel de France. — Malheureusement il n'est pas fréquenté par l'élite de la population marseillaise. Dans sa région septentrionale s'élève la statue de Belzunce sur l'emplacement de l'autel provisoire sur lequel le pieux prélat célébra une messe d'action de grâces après la peste. Ce monument, œuvre de M. Ramus (1852), a été inauguré, le 28 mars 1853, avec une pompe digne du héros de la charité et du dévoûment.

Marseille n'a pas seulement de magnifiques rues marchandes : on y trouve des quartiers neufs et des rues plus calmes que celles livrées au commerce de détail, d'une grande somptuosité, comme la rue Sylvabelle, la rue de Bréteuil, la rue Nicolas, la rue Saint-Jacques ; celles qui se bâtissent au nord-est de la cité, autour de la gare du chemin de fer. Elles offrent, en général, une splendeur inouïe. Parmi les brillants quartiers neufs citons la région de Longchamp, au fond de laquelle est l'immense appareil d'épuration du canal, dont les eaux, tirées de la Durance par le prodigieux aqueduc de Roquefavour, se distribuent en fontaines publiques dans la ville. Mentionnons encore la plaine de Saint-Michel, ce vaste plateau au centre duquel s'élève une fontaine rustique paysagée, le cours Bonaparte, les boulevards.

Visitez tout cela, ainsi que la vieille ville, qui a son phare

dans le clocher des Accoules et son artère principale dans la Grand'Rue, et dont l'antique place de Lenche forme le capitole. — On a beaucoup trop abusé d'un lieu commun, à savoir que Marseille n'a pas de monuments. Je signalerai, moi : le musée, l'hôtel de ville, l'arc de triomphe, le grand obélisque, diverses fontaines publiques, le château d'eau, l'église de la Magdeleine, la vieille basilique et la crypte de Saint-Victor, l'église des Prêcheurs, l'église de Saint-Martin, plusieurs temples modernes d'un goût tout italien, comme l'église de Saint-Lazare, celle de Saint-Joseph avec sa montre d'orgues s'épanouissant en rayons d'or; celle de la Trinité (rue de la Palud), celle de Saint-Charles-Borhomée, la chapelle de la mission de France, la jolie rotonde du Calvaire, l'église du deuxième monastère de la Visitation, de reproduction historique, etc. Si les Augustins n'ont pas grande signification extérieure, leur ordonnance intérieure ne manque pas de noblesse. Même chose pour Saint-Laurent. Le chœur de la *Majoure* est décoré avec somptuosité et avec goût. L'église de Saint-Martin est une véritable image de la mosquée orientale par la multiplicité de ses entre-colonnements et les lointains de ses nefs. — Je n'aime pas, dans la plupart de ces sanctuaires, les coupoles et les apsides chargées de caissons à rosaces. Si près de l'Italie, pourquoi ne pas imiter la fresque italienne? Les profils sculptés écrasent, ferment la coupole, image du ciel; les peintures murales l'ouvrent et lui donnent de la transparence et de l'air. — C'est là ce que l'on ne comprend pas en France.

Il y a à Marseille, sans compter la *Majoure*, qui va être reconstruite, un très-grand nombre d'églises qu'on a l'habitude de draper, dans les jours de fête, comme cela se pratique en Italie. On remarquera la présence d'une horloge et de chats dans les temples marseillais, leurs clochers couronnés presque tous d'une cage de fer, et leurs cloches fixées dans les embrasures des baies. Surtout, l'on n'oubliera pas le saint oratoire de Notre-Dame-de-la-Garde, placé à la cime d'un rocher d'où l'on signale les navires. Une statue colossale de la Vierge, en bronze doré, va se dresser bientôt sur le faîte de son clocher qu'anime déjà la voix

solennelle d'un bourdon, et la première pierre d'un sanctuaire nouveau, destiné à remplacer l'ancien, a été solennellement posée sur le promontoire sacré, le 11 septembre 1853. — On le voit, les sublimes exemples donnés à Lyon sur la colline des pèlerins ont porté leurs fruits jusqu'à Marseille.

Je vous recommande aussi la gare du chemin de fer, que décore le bel édifice consacré aux services de l'administration et de l'exploitation, la plate-forme qui lui sert de base, le cimetière qui l'avoisine, le jardin botanique, dans le quartier suburbain de la Magdeleine. — Des omnibus circulent dans toutes les directions marseillaises, du Château des Fleurs (Prado) à l'extrémité du faubourg d'Aix, et de la Cannebière à la Magdeleine; ils transporteront à bas prix le visiteur aux points qu'il voudra parcourir.

Marseille aura bientôt deux nouveaux édifices : une cathédrale digne d'elle, et une bourse en rapport avec ses besoins commerciaux. La bourse provisoire, construite sur la Place Royale, en disparaissant rendra plus spacieuse l'aire de cette place, ornée d'une vaste fontaine monumentale, et dégagera les abords de la rue Paradis, où les négociants marseillais s'assemblent, par groupes serrés, pour y causer d'affaires. Ce marché en plein vent, ou mieux ce forum commercial, aura son portique. — Je retrouve avec joie, dans la voirie marseillaise, un nom bourguignon, celui de Thiard.

Les amateurs d'archéologie auront ici de quoi se satisfaire : à la Joliette, à la place de Lenche, devant les deux maisons historiques de la Renaissance libre, sur la place Vivaux; la fontaine de la rue Belzunce, la maison de Puget, à l'angle des rues de Rome et de la Palud; la maison du XVIe siècle, Grand'Rue, n° 72; la demeure florentine, n°s 13 et 15, rue de la Prison; les restes anciens, rue du Pont. — Toute la ville est littéralement jonchée de bustes (comme celui d'Homère), d'obélisques, de colonnes, presque tous en marbre blanc. — La moindre curiosité de Marseille n'est pas celle de l'enseigne d'un perruquier de la rue Dauphine, n° 29. On y lit : *Labattut, artiste capillaire.* Cet artiste doit être bien petit, si on le prend au pied de la lettre.

A Marseille il y a dans la maison un type particulier qui n'exclut point le plus grand luxe. Son plan, imité de celui de la comfortable demeure anglaise, se compose invariablement d'une façade à trois croisées ; les pentures de cuivre, luisantes comme les ferrures hollandaises, les marbres, les bois riches entrent dans sa décoration extérieure; elle est d'une admirable propreté et de la plus heureuse disposition; les fenêtres du rez-de-chaussée sont armées de stores et de grillages; les ventaux de la porte sont de magnifique bois verni, sur robe naturelle.

L'accent du pays frappera l'étranger, et c'est là qu'il entendra résonner de la manière la plus majestueuse le *oué* (oui) provençal. Cet idiome a quelques désinences empruntées à l'arabe, mais beaucoup plus de racines grecques. Le peuple de la chaude Provence paraît peut-être un peu brusque, sa forme extérieure un peu rude; mais il a un cœur d'or, une loyauté, une sincérité parfaites ; il est extrêmement serviable et doué d'une imagination riche; il a, par-dessus tout, une merveilleuse intelligence et une merveilleuse activité. Au reste, le Marseillais pur sang devient rare à Marseille, et la vieille physionomie indigène tend de plus en plus à s'effacer avec le patois provençal, déjà sensiblement francisé, ce qui est regrettable, à mon sens. La Provence et particulièrement la ville de Marseille ont conservé un amour marqué pour les fêtes de la famille, consacrées par la religion. On sait assez que c'est à l'époque de Noël qu'il se manifeste surtout. Il y a à Marseille une foire très-achalandée, celle des *Santons* ou *Saintons* (*sancti homini*), où il ne se vend que de petits saints pour les crèches. Elle a lieu pendant l'avent, et est bien connue des enfants.

Marseille a deux théâtres : le Grand-Théâtre, particulièrement consacré aux œuvres lyriques et chorégraphiques, et le Gymnase. — La musique, je le répète, est cultivée dans cette cité avec enthousiasme et succès.

Il manque à cette grande ville maritime une horloge publique éclairée la nuit. En attendant que ce vide soit complétement comblé à la nouvelle bourse en voie de construction, celle de

l'église de Saint-Martin ne pourrait-elle pas recevoir le progrès de l'éclairage nocturne?

Ce n'est qu'en 1853 que le service des balayeurs publics a été organisé à Marseille, à l'occasion d'un hiver exceptionnellement pluvieux. Jusque-là le mistral s'était chargé seul du soin de nettoyer les rues et les places marseillaises.

Pour peu que l'on ait quelques jours à dépenser ici, on en aura facilement le plus agréable emploi : dans les promenades en mer, au Château d'If, etc., sur les quais du port, dans une visite à la Réserve. Les seuls inconvénients de Marseille, ce sont le vent de nord-ouest (magistral ou mistral) et les flots de poussière qu'il soulève. — Rien, dans ce beau pays, n'est prévu contre le froid, parce qu'il y est rare; on ne sait pas mieux l'y combattre qu'on ne sait s'armer contre la chaleur dans les zones plus tempérées de la France, où elle est accidentelle. — Tout cela se conçoit. — Les hommes s'attachent à la règle plus qu'à l'exception, et se mettent en mesure pour les faits constants plutôt que pour les éventualités.

Les services maritimes des messageries impériales tiennent un rang élevé parmi les grandes exploitations de transports par mer, dont Marseille est le siége. Ils y sont contrôlés par un commissaire de l'administration, sur la réquisition duquel il est accordé, dans certaines conditions, aux fonctionnaires publics une réduction de 30 pour 100 sur les prix du passage.

Toulon. — Tant que le chemin de fer projeté de Marseille à Toulon ne sera pas construit et livré à la circulation, de nombreux véhicules parcourront l'espace qui sépare ces deux villes. — En allant à Toulon on traverse les délicieuses et fraîches campagnes d'Aubagne; on entre ensuite dans une contrée austère, dont les gorges d'Ollioules sont la grande et sauvage beauté; puis on descend, à travers de riants jardins où croît l'oranger, dans l'étincelant bassin de Toulon.

Toulon est encore plus riche que Marseille en eaux jaillissantes. Cette cité, siége d'une préfecture maritime, est absorbée par la

marine militaire. Si tout le monde naît vigneron dans nos villages du Mâconnais, à Toulon tout le monde, à peu près, naît marin.

On peut loger ici à la Croix d'Or, à la Croix de Malte, à l'Hôtel de l'Europe ou même à celui du Nord (place au Foin). Cette ville, arrosée par de murmurants ruisseaux, offrant sur ses places des fontaines paysagées, pleines de doux ombrages et de pittoresque, est, en général, percée de rues assez étroites. Celle qui conduit de la porte de France à la porte d'Italie, toutefois, ne manque ni d'ampleur, ni de majesté.

Visitez, à Toulon, des prodiges : l'arsenal de la marine, pour l'entrée duquel des billets sont accordés à la Majorité; la rade, l'hôpital de la marine impériale, d'une magnificence sans exemple; l'hôtel de la préfecture maritime, le quai, l'hôtel de ville, décoré par Puget; l'hôpital Saint-Mandrier, la statue représentant le génie de la navigation, s'élevant en face du port; l'arsenal du Mourillon, le chantier de la Seyne, l'église de Sainte-Marie, ancienne cathédrale, dont le palais épiscopal avait été transféré dans les bâtiments actuels du collége; l'église moderne de Saint-Louis, au somptueux autel de marbre blanc; le Cours, complanté d'arbres; les jardins épanouis derrière la cité, au pied des vastes contre-forts naturels qui la protègent contre les vents du nord. — Les églises toulonnaises sont, comme en Italie, en Belgique et dans toute la Provence, fermées au milieu du jour.

Toulon est, sous le rapport militaire, une des plus importantes cités maritimes du monde. Chef-lieu d'arrondissement, au point de vue de l'administration politique, elle se préoccupe peu de cet avantage. En effet, les sous-préfets à Toulon, bien qu'exerçant des fonctions parfaitement distinctes de l'administration de la marine militaire, ont une position parfaitement secondaire à côté des préfets maritimes. L'autorité de ces fonctionnaires éminents domine ici comme celle des généraux commandants supérieurs en Algérie.

Le goût des arts et des sciences est assez répandu à Toulon, patrie d'un peintre distingué, M. Cordouan, et d'un poëte

renommé (Poncy), l'un et l'autre vivants. Cette ville possède des archives riches et une importante bibliothèque, en ce moment entassée et attendant sa prochaine translation dans un local spécial.

Les beaux cafés de Toulon sont situés sur la place d'Armes et le quai.

Le climat de cette cité est encore plus doux que celui de Marseille, et le ciel y offre une magnifique limpidité. Sa rade est la plus ample, la plus sûre, la plus admirable de la France. A Toulon, seulement, vous vous familiariserez avec le vaisseau de ligne, les termes, les symboles des grades de la marine militaire, si éminemment sérieuse dans son uniforme comme dans son instruction et ses mœurs. — Là vous apprendrez vite que le quart se compose de quatre heures de tribord et de babord; que les grades s'échelonnent ainsi dans la marine impériale: aspirant de deuxième classe, aspirant de première classe (sous-lieutenant par assimilation); enseigne de vaisseau (lieutenant); lieutenant de vaisseau (capitaine); capitaine de frégate (lieutenant-colonel); capitaine de vaisseau (colonel); contre-amiral (général de brigade); vice-amiral (général de division); amiral (maréchal de France). Là encore vous saurez quelles différences il faut établir entre l'*aviso*, le *brick*, la *corvette*, la *goëlette*, la *frégate*, etc.; vous étudierez le vaisseau amiral, la flotte et la flotille, l'escadre, le stationnaire, le bâtiment à hélice, le bâtiment mixte, le bâtiment-hôpital. — Vous ne faites point un pas sans rencontrer des officiers de tous grades de la marine impériale; ils pullulent sous vos yeux avec les commissaires et les chirurgiens de la marine. — C'est un monde à part. A Toulon existent les plus beaux postes de la médecine et de la chirurgie militaires après celui d'inspecteur général, dont le titulaire siége à Paris: ce sont ceux de médecins et chirurgiens en chef de la marine. Le corps médical maritime reçoit à l'hôpital de la marine, à Toulon, une instruction spéciale et un titre parfaitement indépendant de nos facultés. Les études y sont éminemment sérieuses et utiles.

De Toulon part les 5, 15 et 29 de chaque mois, pour Civita-Vecchia, l'*aviso* à vapeur faisant le service de courrier, nécessité par la division d'occupation de Rome. — Quelle admirable chose que ce port de Toulon dominé par la tour de l'horloge et servant de vestibule à la rade peuplée de bâtiments de guerre!

Citons l'existence, dans cette ville, d'un parfumeur de la rue des Chaudronniers, portant un beau nom; il s'appelle Cicéron. — Ceci me rappelle le nom plus magnifique encore d'un imprimeur distingué de Valence (Drôme), M. Marc-Aurèle. — Mais il est temps de revenir aux embranchements du Gard et de l'Hérault.

Embranchements du Gard et de l'Hérault. — La ligne est aujourd'hui à deux voies sur tout le parcours de Tarascon à Montpellier. Ces trains offrent cette particularité : c'est qu'au-dessus des voitures de première classe ils contiennent des *comfortables*.

Entre Tarascon et Nismes on ne trouve qu'une station intéressante, c'est celle de Beaucaire, si célèbre par sa foire. Cette ville, qui ouvre de ce côté le riche département du Gard, est un assemblage de rues fort étroites. Ses quais sur le Rhône et le Canal du Midi se développent avec un certain éclat.

Le château, la promenade où se tient la foire de Sainte-Magdeleine (le Pré), l'église de Saint-Paul, de type historique, et l'église de Notre-Dame-des-Pommiers, œuvre du dernier siècle, remarquable par son ampleur, le bon goût de son style et surtout les magnifiques tableaux qui concourent à sa décoration; la chapelle des Pénitents, qui lui est annexée; l'hôpital civil, l'hôtel de ville, méritent d'être vus.

Nismes a, comme colonie romaine, une histoire illustre. Cette industrieuse et grande cité, posée dans un paysage calme et recueilli, empreinte d'une certaine mélancolie qui plaît au cœur et lui fait pressentir la Judée, a des monuments de tous les âges. La période latine y est somptueusement représentée par l'amphithéâtre, la Tour-Magne, la Fontaine, l'Arc triomphal, la Maison Carrée, par une foule de débris; l'art moderne, par la statue,

chef-d'œuvre de Pradier, la majestueuse avenue conduisant de l'Esplanade, au milieu de laquelle se dresse cette statue, à la gare du chemin de fer, des maisons d'une magnificence inouïe, bâties sur les dessins de M. Léon Feuchère, comme l'Hôtel du Luxembourg, surmonté du belvédère italien ; l'art historique moderne, par la basilique de Saint-Paul, bâtie par M. Questel, et où se produisent d'admirables fresques.

Il y a à Nismes un effet étourdissant, digne des plus grandes capitales de l'univers, lorsque l'on se dirige du chemin de fer à l'Esplanade. En face de soi, la statue de Pradier; à gauche, l'Amphithéâtre ; à droite, l'Hôtel du Luxembourg ; au fond, le Palais de justice. — Il serait vivement à désirer que le cours ou avenue du chemin de fer se continuât dans l'intérieur de la ville, en passant entre le Palais de justice et un monument pareil qui serait placé à l'angle opposé, comme le Garde-Meuble et le Ministère de la marine aux deux flancs de la Rue Royale, à Paris.

Allez à la Fontaine, au musée, parcourez ces jardins enchantés, ces riants boulevards qui encadrent Nismes, comme ceux de Paris embrassent la capitale. Visitez la maison où logea François Ier, place de la Salamandre ; la maison historique, rue Saint-Castor, nº 9; l'église cathédrale de Notre-Dame et de Saint-Castor. Elle renferme les tombes de Cortois de Balore, mort en 1812, du cardinal Pierre de Bernis, décédé à Rome en 1774, et d'Esprit Fléchier, mort en 1710. La montre d'orgues de ce temple est d'une grande richesse.

Nismes, siége de l'Académie impériale du Gard, l'une des plus laborieuses de France, est la ville la plus littéraire, la plus savante, la plus artistique et la plus éprise de poésie de tout le midi.

Nos voyageurs y logeront à l'Hôtel Manivet ou au Luxembourg.

Un embranchement du chemin de fer conduit, en dehors de la ligne principale, à Alais, ville industrieuse, renfermant une église autrefois cathédrale, curieuse par sa largeur et l'étrangeté de sa forme extérieure ; un vaste hospice, un quai et quelques rues assez bien percées derrière un affreux assemblage de ruelles infectes.

L'Hôtel du Commerce, exploité à Alais par M. Guiraud, sera notre excellent gîte. — On pourra suivre la ligne jusqu'à la Grande-Combe et au plan incliné où elle finit, si l'on est initié aux secrets de la vie industrielle. — Le paysage, dans cette contrée montagneuse dépendant des Cévennes, est d'une austérité toute druidique, et forme le plus frappant contraste avec les harmonieux horizons de la plaine de Nismes.

De Nismes à Montpellier, campagne ravissante, surtout après que l'on a dépassé Saint-Césaire, fertilité et chaleur sans sécheresse, aimés vignobles, magnifiques oliviers. — On voit, à gauche de la ligne, le clocher monumental de Lunel. C'est à Lunel que s'arrêtent ceux qui veulent visiter Aigues-Mortes. Cette ville délaissée a une ceinture de murailles historiques, d'une beauté unique, et dont la grosse tour circulaire de Constance rompt seule l'harmonie. Nul arbre, nul fossé n'accompagnent extérieurement le parallélogramme parfait de cette enceinte d'un indéfinissable caractère. Elle se dresse là morne, solitaire, sur une campagne paludéenne, silencieuse, éteinte. La ville est percée de rues aboutissant toutes aux portes, dont plusieurs sont murées. — C'est exactement le plan de Damiette. La statue de Pradier (Saint-Louis) est la perle moderne de cette petite cité. Il faut y saluer d'un regard ami la maison où eut lieu l'entrevue de François Ier et de Charles V. Elle appartient aujourd'hui à un pauvre diable de maître de pension. — C'est autour d'Aigues-Mortes, sur cette plage couverte d'étangs, que l'on chasse avec le plus de succès la macreuse.

Montpellier est l'Athènes du midi de la France par l'exquise politesse de ses mœurs, sa tenue, sa pose, ses habitudes savantes. — Comme à Nismes, on accède du chemin de fer à la ville par une avenue qui se bâtit dans l'ordre d'idées le plus somptueux.

On peut loger, à Montpellier, à l'Hôtel Nevet, à l'Hôtel du Midi, au restaurant Rouquette si l'on aime les hôtelleries secondaires de bon aloi. — Les rues de Montpellier sont, comme celles de Dijon, de Lyon, un véritable Plutarque.

Une église d'art *gothique* moderne, les boulevards, le jardin botanique, l'un des plus riches qui existent, l'Esplanade, le Peyrou, la statue équestre qui le décore, l'arc de triomphe qui lui fait face, le Palais de justice, la Faculté de médecine (ancien évêché), avec ses brillantes adjonctions nouvelles; l'église cathédrale de Saint-Pierre, l'hôpital Saint-Éloi, l'École de pharmacie (ancienne école de médecine), l'ancien Saint-Côme (autrefois l'école de chirurgie), situé dans la Grande-Rue, la Place des États, l'Hôtel du Gouvernement (Hôtel de Bousseyrolles), le théâtre, l'hôpital général, à la Blanquerie, l'observatoire, et surtout le Musée Fabre, l'un des plus opulents du monde, monument d'une mémorable munificence, et la bibliothèque publique, seront vus avec le plus grand intérêt, ainsi que la citadelle et le palais de Montcalm. — Indépendamment de l'église, bâtie naguère tout d'une pièce à Montpellier, sous l'inspiration des idées du moyen âge, il en existe une autre dans cette ville, que des restaurations historiques bien entendues recommandent à l'attention. Ce mouvement de monumentalité est dû surtout à M. Vionnois, juge au tribunal civil, et a été préparé par les études archéologiques de M. Jules Renouvier.

La promenade qui se développe au bas du Peyrou, au sud-est, est, comme le *Cagnard* de Valence (de la Porte-Saunière à celle de Saint-Félix), très-fréquentée en hiver. Abritée contre les vents du nord-ouest, elle semble concentrer tous les rayons du soleil, et devient une sorte de vaste chauffoir populaire.

Il y a à Montpellier plusieurs cercles montés sur un grand pied, celui de *la Loge* particulièrement; une société médicale, une société archéologique, etc. — On connaît assez la célébrité méritée de la faculté de médecine de cette illustre cité. Je vous invite à parcourir ses salles ornées des portraits des professeurs les plus fameux. — La médecine ici est un véritable patriciat.

Entre Montpellier et Cette on remarque le caractère imposant et les vignobles de Frontignan.

Cette est une ville d'hier, comme le Havre. Son plan, sa forme, ses aspects offrent beaucoup d'analogie avec ceux de Boulogne-

sur-Mer, au climat, à la couleur, au ciel près. Les hauteurs qui la dominent sont peuplées de petits jardins et de cabanons, où l'honnête citadin vient se divertir avec sa famille et ses amis, comme on en voit sur la cime du Mont-St-Pierre, à Nuits, et sur celle de Mont-Dronde, à Beaune (Côte-d'Or). Une citadelle est debout sur ces collines ou plutôt sur ces grèves. Du perron de l'église neuve de Cette on a une vue fort belle. La principale curiosité de cette ville consiste dans son musée privé, si généreusement ouvert au public par son propriétaire, M. Doumet, maire de Cette, conseiller général et député de l'Hérault. — C'est à Cette que l'on s'embarque pour Toulouse et Agen, sur le Canal du Midi. — Retournons au point d'embarquement.

De Marseille en Algérie. — Trois routes maritimes conduisent de Marseille en Algérie : l'une aboutissant au port de Stora (Philippeville), l'autre à celui d'Alger, la troisième au mouillage de Mers-el-Kébir (Oran). — C'est la première que nous suivrons. Les services maritimes libres et privilégiés de l'Algérie offrent les plus précieuses garanties de sécurité et de célérité, et la compagnie Bazin, qui a laissé sur cette mer de si honorables souvenirs, semble se surpasser elle-même, depuis qu'abandonnée à son propre essor, elle se soutient par sa seule énergie, privée des embarquements officiels et du transport des dépêches. Lorsque le privilége de l'honorable compagnie Bazin a expiré, l'exploitation de cette compagnie s'exerçait avec six paquebots, dont trois excellents et trois suffisamment bons : le *Sphinx*, le *Pharamond*, le *Philippe-Auguste*, le *Charlemagne*, le *Mérovée* et le *Phénicien*.

Le beau lac Méditerranéen, le *mare internum* des anciens, est presque toujours admirable dans son calme ; mais ses tempêtes sont violentes, car sa lame est courte, dense et dure, et les vents sont très-variables sur sa surface azurée. Quelquefois, sous le vent de Marseille, une brise très-fraîche soulève la vague, tandis que le grand-large est uni comme une glace de Venise. — En Mer Méditerranée, l'orage fond sur vous à l'improviste, et

la tranquillité se rétablit par enchantement. En raison même de cette variabilité, il est donc rare que la bourrasque et les sautes de vent y durent longtemps.

Nulles routes ne sont plus connues et plus sûres que celles qui mènent de Marseille aux rivages de l'Algérie. Elles n'ont point de brisans, point de récifs, point de courants : on n'a pas à y craindre de faire côte ; on ne saurait y redouter les abordages, ces périls les plus sérieux de la mer.

Il est bien rare que le Golfe de Lyon soit d'une tranquillité absolue. Cette vaste échancrure, qui a pour limites continentales le cap Creus, entre Rosas (Espagne) et Port-Vendre, et le cap Sicié près de Toulon, semble plus particulièrement exposée à l'action des vents sortis des gorges des Pyrénées et des Alpes, et qui souvent soufflent en sens contraire. — Et puis, resserrée entre ces digues colossales, la mer s'y trouble plus facilement qu'ailleurs sous l'empire des moindres causes d'agitation, comme tous les liquides renfermés dans des vases étroits.

Le vent le plus contraire pour le bâtiment qui prend la mer, en se dirigeant de Marseille vers l'Algérie, est le *sirocco* (vent du midi). Le mistral (mistrao) venant du nord-ouest, quand il est modéré, est le meilleur que l'on puisse désirer pour la traversée de Marseille à Stora. L'étroit goulet du port une fois franchi, la navigation est rapide. Avec un *vapeur* d'une puissance ordinaire, on filera de 9 à 10 nœuds, car on aura vent arrière ou de poupe. Le nord, également modéré, est favorable pour Alger, et le nord-est pour Mers-el-Kébir. Mais le nord-est, qui, à Lyon et en Bourgogne, produit presque constamment la sérénité dans le ciel, est, à Marseille et sur la Méditerranée, une cause assez infaillible de pluie et de tourmente pour la navigation. Quant au mistral, qui, dans ces parages, fait invariablement monter le baromètre, il en détermine l'abaissement en amont de Tain (Drôme). Je ne sais si le nord-ouest de Marseille ne serait autre chose que le nord-est viennois, lyonnais et bourguignon (la bise), brisé et réfracté par les montagnes, la vallée du Rhône, et si le vent d'est provençal correspondrait à notre vent d'ouest,

qui trouverait les mêmes causes de déviation dans son cours. — Ce qu'il y a de certain : c'est que l'effet existe, et que l'on ne saurait conclure des vents régnant en amont de Valence à ceux qui soufflent en aval de cette ville. Je pense que lorsque le mistral mugit en Provence, et y donne un temps sec et un ciel pur, nous avons à Lyon le vent d'ouest et une pluie intermittente, et que la concordance entre Marseille et Paris n'existe, sous le rapport des vents, que pour ceux qui viennent des deux points cardinaux du nord ou du sud pleins. — Mais, pour rentrer dans notre sujet, j'emprunte aux vrais *loups de mer* une sorte d'axiome : c'est qu'en mer, pour un bâtiment à vapeur, la meilleure condition de marche, c'est la placidité et le calme plat.

Si la vague déferle dans la rade, et si les eaux de Marseille, vues de la Tourrette, moutonnent vivement, ce ne sera point une raison pour que le paquebot qui doit vous transporter n'appareille pas. — Pour sortir du port marseillais il ne faut pas trop s'effrayer du mistral, qui, communément, mollit le soir. Il vente rarement grand frais pendant la nuit, et on en sera quitte pour de la houle. Mieux vaut souvent subir cette houle, que de partir avec le calme, car, je le répète, c'est au moment même où l'on croit tenir le beau temps fixe, que l'atmosphère méditerranéenne prépare quelquefois subitement ses grains, ses coups de vent, et les lance sur l'horizon, surtout dans les mois de novembre, de décembre, janvier, février et mars. — Et puis les vents ne sont jamais les mêmes en deçà et au delà des Iles Baléares; ils se modifient sans cesse dans les canaux, sous l'empire des accidents de terrains des côtes, près ou en vue desquelles on navigue. Si l'on a de la mer de ce côté-ci des îles, on trouvera la tranquillité du côté opposé, et *vice versâ*. — Souvent une mer devenant inopinément grosse au large, sans cause apparente, annonce un vent qui vient ou un vent qui s'en va.

Défions-nous de certaines sentences, comme de celle d'où il résulte que, pour se mettre à la mer, *il faut être fou ou pauvre*, et livrons-nous avec confiance au majestueux élément. La mer est, après tout, le plus auguste tombeau; mourir dans son

sein, c'est mourir dans l'infini, c'est passer, sans transition, de l'immense abîme à l'immense mystère. — Quel est le sépulcre des Pharaons qui vaut celui-ci? — N'ayons donc pas peur de la mer. Le danger, sur un navire, a son pathétique et sa consécration: dans les grands périls on est plus près de Dieu. Quand le vent hurle, quand la lame s'embarque et vient se briser sur le pont du paquebot, quand elle heurte avec la violence des antiques béliers la coque et les sabords, quand les cordages sifflent de toutes parts et que le navire fait entendre ses horribles craquements, quand la table à roulis se prépare et que les hommes de la vigie et de la barre ne peuvent se tenir debout sans le secours des cordes, la navigation, sans doute, a ses terreurs, mais elle a aussi ses solennités. Dans l'état actuel de la science et des appareils nautiques, sur les routes de l'Algérie, le dénoûment d'une traversée pénible est bien rarement funeste. Les bâtiments affectés à ce voyage sont généralement solides et tiennent bien la mer: des marins consommés veillent sur nous.

Sur la Méditerranée, le *roulis* (mouvement de babord à tribord ou de tribord à babord) m'a toujours paru plus incommode et plus inquiétant que le tangage (mouvement de la proue à la poupe). Il entrave singulièrement la marche et paralyse presque les fonctions de la machine, dont une roue est toujours impuissante. Toutefois, un tangage violent est une cause plus fréquente de sinistres ou d'avaries pour le bâtiment, qui est exposé à perdre ses bastingages dans l'un et l'autre cas.

Tâchons d'obtenir une bonne cabine à tribord (droite par rapport à l'arrière), entre le grand mât et le mât d'artimon (1), c'est-à-dire le plus près possible de la zone centrale. — Rien ne ressemble aux catacombes de Sainte-Agnès de Rome comme les salons d'un *vapeur* maritime, avec ses couchettes superposées par assises régulières dans des cavités de dimensions égales.

(1) Le mât de *misaine* est celui de la proue ou avant; le mât d'*artimon* est celui de la poupe ou arrière; le mât du milieu est connu sous le nom de *grand mât*. Les paquebots du commerce sont généralement à deux mâts seulement.

Et maintenant demandons au Dieu des marins de nous donner, pour la traversée, ou le calme plat ou le vent de poupe, c'est-à-dire vent arrière. Le vent *debout*, soufflant dans le sens opposé à la direction du bâtiment, est la cause du *tangage*, et le vent de travers, ou vent de bouline, amène le *roulis*. — Le mal de mer n'a rien de dangereux: il se dissipe à l'arrivée. On l'éprouve moins vivement dans la position horizontale, et dans la pronation il est moins pénible que dans la supination. Du reste, il s'attaque à toutes les constitutions; les plus frêles en sont quelquefois exemptes; les plus vigoureuses sont vaincues par lui; il n'existe point de règle à cet égard. Un des hommes les plus athlétiques que j'aie connus est assurément le brave commandant Descharmes : j'ai vu ce tempérament herculéen terrassé par la mer (retour de Tunis). Dès la mise en marche du bâtiment il se coucha et ne reparut qu'au port. — Ainsi de beaucoup de passagers. On les avait vus très-gais et très-frais sur le pont au moment de l'appareillage; leurs rangs s'éclaircissent vite: ils gagnent leur hamac et on ne les retrouve plus qu'au mouillage.

Le passager aura à bord plusieurs genres de distraction: la vue des boussoles ou compas de route, de relèvement, de variation; celle d'une immense plaine liquide ayant l'éclat et la couleur du saphir, harmonieusement ridée et moirée comme un vaste tapis de satin; les magnificences du sillage, des clairs de lune, des reflets éblouissants; les nuits doublement étoilées dans la mer et dans le firmament; les manœuvres de la barre, les évolutions du loch (échelle de proportion), du sablier, des goëlands et des marsouins, hôtes de la mer; le cigare, la longue-vue marine, les causeries du gouvernail avec l'impassible timonier ou celles de la dunette et de la passerelle avec les officiers du bâtiment; les nombreux aliments offerts à l'esprit d'observation. — Il entendra le fameux *stop*, et trouvera toujours, dans ses relations avec l'officier de quart, beaucoup de choses à apprendre sur la mer. Il pourra, ainsi, se familiariser avec les formules nautiques les plus usuelles, telles que: *comme-ça — route — tout — la barre sur babord sud-est-quart-sud, etc.* Sur la route de Marseille

à Stora (Philippeville) il ne verra point ces phares solitaires, ces feux silencieux tournants, ou à éclipses, ou fixes, qui jalonnent les ports et parlent, la nuit, dans leur voix muette, pour le voyageur en mer, je ne sais quel mélancolique et mystérieux langage. Ce sont comme les yeux du monde réel brillant sur le monde poétique, étoilé, idéal, mais bien éventuel où nous sommes. Eux seuls, symboles de la vie, veillent quand les populations sont plongées dans le sommeil.

L'expression de routes, en marine, ne peut pas être prise dans un sens absolu. La mer n'a pas de *rails*. Tous les navires, en franchissant le goulet d'un port, passent exactement dans le même endroit; mais, en rade, et surtout au large, le parcours varie à l'infini, selon le temps. Mais on peut dire, en termes généraux, que la route de Marseille à Stora est dans la direction relative de sud-quart-sud-ouest. Par de gros temps on est quelquefois forcé de relâcher à Cagliari, en Sardaigne, dans ce parcours. La route de Marseille à Alger est à peu près dans la direction de sud-sud-ouest; on passe entre les Iles Baléares, laissant Minorque à gauche, Majorque, avec sa cité enchantée de Palma, ses odorants bois d'orangers, de cinnamomes et de cédrats; Ivice, Cabrera et Formentera, à droite. — On ne peut apercevoir Mahon (Minorque), excellent abri en cas de tempête, mais on distingue très-nettement Ciudadella, le télégraphe aérien se dressant au nord de cette ville, sur une crête nue, une foule de tas de pierres, disposés en cônes, ressemblant à des huttes de Canadiens sauvages ou à des groupes de *dolmens* gaulois, rangés comme des vedettes, également au nord de la ville. Ces îles sont placées sous les ordres d'un *Capitan General de las islas Baleares*. La route pour Mers-el-Kébir (Oran) est dans la principale direction relative de sud-ouest-quart-ouest. On navigue en coupant le Golfe de Lyon, ou en en décrivant la grande courbe, assez près de terre, selon le vent, et l'on glisse entre Ivice et les côtes orientales de l'Espagne, dont aucuns feux n'éclairent les ports, celui de Barcelone excepté. Plusieurs points de repère s'offrent à l'œil du marin. On voit la citadelle de

Barcelone, le Golfe de Valence, la Baie de Zavia, le Cap Saint-Martin, etc. Marseille occupe, par rapport aux trois ports des courriers de l'Algérie, la pointe d'un triangle dont ces ports forment la base. Les trois routes maritimes de l'Afrique française rayonnent donc en éventail et figurent la patte d'oie.

Nous allons suivre pour notre traversée, et nous rendre de Marseille à Tunis, le parcours habituel des paquebots des messageries impériales, courriers d'Afrique, et de ceux du commerce, qui relâchent successivement à Stora et Bône, et touchent à la Calle, si le temps ne s'oppose pas à l'atterrage.

Mais les îles qui sortent des eaux de Marseille, l'îlot-phare de Planier, sont dépassés, et nous sommes au large. — Faisant abstraction des trois points d'arrêt de la navigation à Stora, Bône et la Calle, nous arriverons en droite ligne à Tunis, terme de notre course, à l'extrémité de la côte orientale de Barbarie, pour communiquer avec ces divers centres de population, lorsque nous parcourrons, du levant au couchant, tout le littoral de l'Afrique du nord. — Deux mots maintenant, avant d'entrer dans la capitale de la Tunisie, du service des courriers sur les côtes de l'Algérie.

Les bâtiments de l'État, affectés à cette navigation, desservent tout le littoral, de Bône à Mers-el-Kébir. Leur point de départ est Alger, capitale des possessions françaises en Afrique. Le service se divise en deux parcours : celui de l'est et celui de l'ouest. Plusieurs avisos à vapeur ont été ou sont encore mis à cette destination. Le *Berthollet,* roi de cette flotte postale, qui a reçu une autre destination ; le vieux *Phare,* le vieil *Euphrate,* le *Titan,* le *Cerbère,* le *Tanger,* excellent marcheur, le *Grégeois.* Ces navires sont généralement des cent-soixante. Le *Berthollet,* toutefois, faisait, et le *Tanger* fait exception ; leur puissance est considérable (1). Le Gouvernement, en livrant à ses bâtiments de guerre le service des courriers de l'est et de l'ouest, à l'exclusion des paquebots de l'industrie privée, a montré sa

(1) La plupart de ces bâtiments sont à présent affectés au service de la guerre d'Orient.

sagesse. Sur une terre fraîchement conquise il importe que le transport des troupes et des dépêches soit assuré contre toutes les éventualités.

Un bâtiment de guerre, aviso, brick, corvette, frégate ou vaisseau, est un camp nautique, un bivouac flottant, où la discipline et le devoir règnent d'une manière souveraine. — C'est aussi l'image de la société, avec toutes ses catégories et ses hiérarchies. Ici chaque position est définie : le commandant a son carré, ses serviteurs ; les officiers sous ses ordres ont le leur et leur domestique à part. Les fonctionnaires publics, selon leur rang, les officiers, selon leur grade, partagent ou la table et le salon du commandant, ou la table de l'état-major. Les directions des postes ne peuvent délivrer que des billets de passage de 2e et de 3e classe, aux prix du tarif. Ceux qui prennent ces billets forment ce que l'on appelle les *passagers civils*. Les aménagements mis à leur disposition sont généralement fort incommodes. Pour leur alimentation ils s'arrangent, moyennant salaire, avec le pourvoyeur du bord. Tous les passages de première classe sont essentiellement gratuits, ainsi que ceux de seconde, pour les fonctionnaires, table comprise. Le *passager civil* n'appartient à aucune classe. Les passages de 3e classe sont en grande partie réservés aux militaires et accordés gratuitement à tous ceux qui y ont droit par leur position. Le commandant, les officiers sous ses ordres, l'équipage, ont leurs cuisiniers distincts. Toutes les conditions requises pour être porté sur les états d'embarquement officiel sont parfaitement réglées.

Le passager civil se plaint quelquefois sur ces bâtiments, mais il ne réfléchit pas que sa position y doit être subordonnée aux exigences d'un service essentiellement gouvernemental et militaire. Admis pour son argent, il est vrai, il n'a droit qu'au transport, et on le lui donne dans les conditions compatibles avec ce service. C'est l'affaire des paquebots de commerce que d'exploiter, comme industrie, les moyens de transport, et de procurer aux voyageurs toutes les commodités et tous les agréments possibles. Le Gouvernement, à l'endroit des courriers

d'Afrique, ne spécule point, il agit; et c'est par une véritable concession aux intérêts privés qu'il leur permet de se produire sur des bords fondamentalement consacrés à l'administration civile et militaire de la colonie.

Sur les navires de l'État, surtout, on comprendra et on admirera le caractère sérieux, l'esprit de la marine impériale, l'instruction solide théorique et pratique de ses officiers, la tenue exemplaire et la discipline des marins de toute condition : matelots, sergent d'armes et chefs. Ici, bien mieux que sur les bâtiments du commerce, on pourra étudier les manœuvres, exécutées avec tant de régularité et de précision, du mouillage pour jeter l'ancre ou prendre le corps-mort, les sollicitudes de la vigie, les différents rythmes des coups de sifflet qui règlent les opérations des mousses, et entendre les divers cris du commandement transmis, de la passerelle au gouvernail, par l'intermédiaire d'une ou plusieurs voix retentissantes.

Le Gouvernement, en fermant ses courriers au transport des marchandises, n'a pas voulu seulement repousser un service indigne de la marine militaire, mais il s'est proposé pour but d'encourager et de soutenir le cabotage sur les côtes de l'Algérie, échancrées de baies et d'anses.

Les bâtiments de guerre de l'Algérie sont commandés par des capitaines de frégate ou des lieutenants de vaisseau, selon leur puissance et leur rang; leur état-major se compose : du commandant, de son lieutenant, d'enseignes de vaisseau et d'aspirants de marine, d'un commissaire et d'un chirurgien. — Voici la règle hiérarchique : une frégate, par exemple comme celle qui a fait jusqu'à ces derniers temps le service de courrier entre Alger et Toulon, partant une fois par mois, de la première ville, les 8, et de la seconde, les 2, est commandée par un capitaine de vaisseau (colonel), ayant pour second un capitaine de frégate (lieutenant-colonel); une corvette est commandée par un capitaine de frégate, ayant pour lieutenant un lieutenant de vaisseau; un aviso est commandé par un lieutenant de vaisseau, ayant pour second un enseigne de vaisseau. Le nom n'est pas

toujours la mesure du grade pour le commandement, qui est aussi subordonné à la force effective du bâtiment.

Quelques-uns des navires desservant les ports de l'Algérie sont voués à une prochaine réforme; ils ont sensiblement vieilli et seraient exposés à être jetés à la côte sur ce littoral, ouvert partout aux vents d'est, peu défendus contre ceux du nord, sans l'expérience consommée et les sages précautions des officiers qui les commandent.

LIVRE III

TUNIS.

I.

Jusqu'à présent on n'a pas beaucoup écrit sur Tunis. — Les chauffeurs d'émotions littéraires, à l'exception d'un seul, se sont peu occupés de cette ville, heureusement pour elle.

On ne saurait croire combien les *impressions de voyages* et le *roman-feuilleton* ont appauvri le goût français et fait descendre notre littérature nationale des hauteurs où, depuis le siècle glorieux de Louis XIV, elle était placée dans l'opinion des peuples étrangers. — Examens sans profondeur, sans conscience et sans dignité, absence complète de vues sérieuses et de but moral, plaisanteries d'auberge, lieux communs ampoulés, suffisance et rouerie, partis pris sur toutes choses, ignorance absolue de la langue, des mœurs, des besoins, et ton doctoral, impudent pour juger de tout : voilà les fruits, voilà les conditions, voilà les moyens bien connus.

Que des plumes graves ou frivoles se soient emparées de Tunis avant moi, peu importe à mon sujet. — Eût-on fait sur la métropole de la Régence le livre le plus substantiel, je ne renoncerais pas à l'idée d'écrire sur elle. — Les appréciations varient à l'infini, comme les flots de la mer, et il y a toujours quelque chose de neuf à dire quand tout le monde a parlé.

La capitale de la Régence de Tunis nous intéresse, car elle touche à nos possessions d'Afrique, et est alliée de la France; d'ail-

leurs, le rôle civilisateur de notre pays s'y exerce, dans une assez large proportion, par des établissements chrétiens, par la fondation de Saint-Louis et la mission militaire en Tunisie.

II.

Près des éloquentes ruines de Carthage et d'Utique, sur le sol de l'*Afrique propre* des Romains, entre la Libie et la Numidie, s'élève la capitale de la Régence de Tunis, sur une pente douce, sous un ciel étonnant de profondeur et de lumière, au fond d'une baie harmonieuse dans ses contours. Elle fait si peu de bruit sur son miroitant rivage et dans son radieux horizon, qu'on la croirait presque endormie sous les étreintes de l'ardent soleil qui l'illumine, quand on franchit, soit par terre, soit par eau, l'espace qui la sépare de la *Goulette*. — Ce silence tient à l'absence de voitures dans l'intérieur de la cité, plus qu'à l'inaction et au calme de ses habitants.

On mouille dans la vaste baie de Tunis, assez loin de la rive. Ce port-rade est, comme celui de Bône (Algérie), exposé au vent, et l'atterrage y est difficile. Ce golfe est borné par le cap de Porto-Farina, du côté de l'Algérie, et par le cap Bon, à l'est, en face duquel, à peu près, surgit l'île de Pantellaria.

Quand on quitte son bord pour se rendre à Tunis on a devant soi une partie de la rade; puis le canot ou le chaland s'engage dans la *Goulette*, canal de jonction entre la mer et le lac qui vient mourir sous les murs mêmes de la cité. Ce lac est exactement dans les conditions de l'étang de Berre (Bouches-du-Rhône), sur lequel nous avons plané du regard. Le passage de la *Goulette*, à son point de communication avec la baie, est quelquefois pénible. A l'extrémité du canal se dresse un assez joli petit centre de population qui a emprunté à son fleuve artificiel le nom de *Goulette*, Près de ce lieu sont de belles *villas*, bâties en regard de la baie, et qui servent particulièrement à l'usage des bains de mer.

S. A. le Bey de Tunis possède à la *Goulette* un château peu

apparent, dont il aime le séjour, une artillerie et une petite marine. Sa flotte occupe une place presque inaperçue dans le bassin. — On construit pour ce prince, dans le même bourg, un palais nouveau, demi-circulaire, qui s'annonce infiniment plus régulier et plus somptueux que l'ancien. La *Goulette*, avec sa citadelle bâtie par Barberousse, et encore armée de quelques pittoresques canons espagnols, est comme l'avant-poste de Tunis.

Le voyageur, avant d'y arriver, a pu apercevoir, presque en face du mouillage, la délicieuse colline au faîte de laquelle surgit le monument de Saint-Louis, dont nous parlerons plus tard. Si l'on n'a pas vent de bout ou de travers, par rapport aux embarcations, on peut ne point quitter son canot, passer de la *Goulette* à l'immense étang qu'elle unit à la mer, et arriver ainsi jusqu'aux portes de Tunis. Plus communément on préfère la voie de terre, à travers une plaine sablonneuse et morne. — La nature, sur cette plage silencieuse, est rabougrie et pauvre : à peine quelques oliviers sauvages, d'une chétive apparence, en rompent-ils la constante nudité. Toutefois, cette campagne éteinte et muette, à peine animée, à de longs intervalles, par le passage de quelques chameaux et de quelques chars qui se traînent péniblement dans l'arène, cette sorte de petit désert, offre, comme l'*Agro romano*, dans ses arrière-plans et ses lointains, une élégante bordure de collines continuant celle dont le coteau de Saint-Louis forme le promontoire.

Quels contrastes entre la stérilité qui vous entoure et les suaves oasis que vous entrevoyez et qui encadrent l'horizon d'une frange d'or et d'émeraudes! — L'Orient seul a le secret de ces oppositions, de ces compensations, et sait verser sur un territoire la double magnificence de la lumière et de la couleur, les exhalaisons embaumées, la finesse et la variété des teintes, faire resplendir sur lui le ciel élastique et limpide, qui caractérise ces parages.

En approchant de la capitale, le passager voit le paysage se parer de cultures, les aspects se modifier.

III.

Lorsqu'on entre dans le faubourg de Carthage, à Tunis, on croit franchir l'enceinte d'une nécropole, car l'on n'aperçoit que des ruines d'hommes et de choses. Bientôt les regards s'arrêtent sur un cimetière musulman.

Un canal, aux eaux languissantes et sales, circule dans ce faubourg qu'il infecterait sans l'action épurante et rapidement renouvelée de l'air tunisien. — On ne saurait, même dans la Provence, en plein mistral, se faire une juste idée des vents de Tunis; ils arrêtent les chevaux, soulèvent des pierres énormes, terrassent les caravanes, vous enveloppent dans d'épaisses nuées de sable et en d'incroyables tourbillons.

Nous touchons à la porte de la ville, monument tout moderne, d'un mâle type mauresque, et qui correspond au *Quartier Franc* de Tunis. — Le *Quartier Franc*, c'est-à-dire européen, est un des éléments obligés de toutes les cités maritimes dans les Échelles du Levant (Afrique et Asie), qui se décomposent invariablement en quartier de la marine, quartier franc et quartier indigène. — Dans cette région tunisienne du Quartier Franc, qui se développe sur une étendue très-restreinte, sont réunis: les consulats, les deux cercles français et italien, les Européens, les principales maisons de commerce, l'église catholique, la seule hôtellerie qui existe ici, celle exploitée par M. Tournier sous le nom d'*Hôtel de France*. Le fond de cette population européenne est italien; aussi, dans ce quartier, ne voit-on que des enseignes italiennes et n'entend-on à peu près parler que l'harmonieux idiome de la péninsule italique.

A la petite place qui s'ouvre au revers de la porte, exactement comme la place Crillon, au revers de la Porte de l'Oulle, à Avignon, aboutissent tous les courants du Quartier Franc. — C'est aussi là que s'arrêtent les véhicules, car l'accès des rues n'est pas possible pour les voitures, vu leurs sinuosités et leur fabuleuse

étroitesse. A cette région tunisienne se bornera aussi notre description ; le reste, le gros de la cité, échappent à l'analyse : ce n'est plus qu'un assemblage confus de ruelles tortueuses, sans pavés, sans agréments, au milieu desquelles, le jour, on est en lutte perpétuelle contre les bêtes de somme et leurs conducteurs, contre la poussière, si le temps est sec, ou la boue, s'il a plu, et où il serait imprudent de s'attarder, sans lanterne ou sans escorte, deux heures après le coucher du soleil, car elles n'ont point d'éclairage public. — Toutefois, nous nous engagerons un peu dans cette inintelligible ichnographie, dans cette ville bâtie sans ordre et sans goût, pour y signaler de grandes beautés ; nous gravirons ses pentes rarement hardies pour saluer de pittoresques mosquées, des bazars riches d'originalité et de couleur, des palais étranges de forme, mais d'un caractère extrêmement curieux. — La couleur, c'est à Tunis où elle commence à devenir orientale par rapport au Nord, où on ne la comprend pas, et où l'on touche, pour ainsi dire, le ciel du bout du doigt.

Chaque nationalité a sa vie propre, ses traditions, ses instincts, ses besoins, ses idées sur l'art, son mode de civilisation et d'intelligence. — Je les respecte. — Je pourrai, dans le cours de cet aperçu sur une capitale importante, peu connue, voisine, par nos possessions d'Afrique, et amie de la France, constater des faits ; je m'abstiendrai de toute critique.

Tunis présente l'image de la vie dans la mort et du mouvement des hommes dans les ruines. Il y a mille fois plus de débris dans cette ville, au sein de laquelle ruisselle une population agglomérée de près de cent cinquante mille âmes, que dans la Carthage des Phéniciens et des Romains. — Si les Tunisiens continuent à ne point relever leurs maisons qui tombent, et dont les ruines jonchent les rues, il faudra bien, dans un avenir peu éloigné, ou qu'ils cessent d'être citoyens de leur propre cité, ou qu'ils y déploient des tentes, comme les Arabes nomades de la campagne, car, dans cent ans, il ne restera guère plus de Tunis que de l'ancienne Carthage et de l'ancienne Utique.

Au point de vue européen, et jugée avec les idées françaises, fort exclusives de leur nature, la reine de la Tunisie n'est pas l'oasis dans le désert; elle serait plutôt le désert dans l'oasis. — Expliquons-nous : le désert par rapport à la beauté générale, non par rapport au commerce et au mouvement. Mais, par combien de compensations imprévues elle fait oublier ses rues dangereuses, ses ruines, ses obscures impasses!

C'est toute une émanation de l'Orient par ses mœurs, par ses monuments, par ses instincts, toute une ville turque. — Tunis est pour la Régence qu'elle domine, pour tout ce qui avoisine la Tunisie, pour Malte et le littoral de l'Algérie, le trait d'union entre le Levant et l'Occident, la métropole par excellence, la Constantinople d'Afrique, la sœur du Caire, l'expression composée de toutes les nationalités musulmanes, de toutes les traditions qui s'y rattachent. — Francfort-sur-le-Mein ne résume pas mieux la vieille Germanie, Autun la vieille Bourgogne, et Bâle la vieille Suisse, que ce centre commun à toutes les races congénères de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, ne les réunit et ne les confond. Tous les courants d'art, de goût, de commerce du Levant aboutissent à Tunis, et de là se répandent sur la Barbarie.

C'est une vaste cité, moins peut-être par son ampleur que par la population entassée dans son enceinte. — Alger, avant la conquête, dans les plus beaux temps de sa prospérité musulmane, Alger n'a jamais eu cette densité, ni centralisé un aussi grand nombre d'habitants.

C'est une chose vraiment pénible que de circuler à travers le labyrinthe de rues étranglées dont se compose la ville de Tunis; on y est sans cesse coudoyé par les hommes et menacé par les bêtes portant les fardeaux; on ne sait souvent où se réfugier pour éviter ces dernières, dont le dos chargé occupe littéralement tout l'espace. La population paraît d'autant plus compacte, que ces voies sont plus étroites et plus ramifiées. — Çà et là quelques artères, partout la confusion et les ruines, le blanc de chaux répandu avec profusion sur les murailles. Tous les peuples du

Midi aiment le badigeon au lait de chaux; il se retrouve à Arles, à Gênes, à Naples, dans tout l'Orient, dans toute l'Afrique. Chaque année il est renouvelé avec le plus grand soin. Il est fort utile, assurément, pour éloigner des maisons la chaleur et les insectes, mais il fatigue sensiblement la vue. Un des grands inconvénients de Tunis, c'est de n'avoir, dans l'intérieur de la cité, d'autre eau potable que celle des citernes, souvent exposées à tarir. — Il serait, je crois, facile d'y amener de l'eau de source par des aqueducs.

Chaque quartier tunisien centralise des professions spéciales, toutes réunies sur le même point. Les tabatières, les boîtes de Trieste, les pipes, les objets de coutellerie, sont exposés par myriades. L'industrie tunisienne produit des couteaux-poignards, des yatagans, des tapis, des burnous grossiers, des couvertures de laine, à larges raies rouges, bleues et blanches, etc. Il se fait ici un grand commerce avec le Levant, Malte, la Sardaigne, la Sicile, Gênes, Venise.

Dans ce pays de fumeurs, où la pipe est un besoin, il existe un monopole gouvernemental sur le tabac, et on ne le débite qu'à l'entrepôt. — Le sabir, le turc et l'arabe sont les idiomes qui se parlent dans les régions indigènes.

Le minaret a une verve toute exceptionnelle à Tunis; il est svelte, pittoresque, polychrome, enrichi de marqueteries et de damiers, hardi et fier. — Mais c'est surtout du lac, ou de la plaine conduisant de la *Goulette* à la cité, à la distance de deux ou trois kilomètres, qu'il convient de contempler toutes ces saillies monumentales, tous les marabouts, toutes les blanches coupoles s'élançant de l'amphithéâtre tunisien. — C'est une admirable silhouette.

D'immenses bazars, où l'on vend les produits indigènes et ceux de l'Orient, de splendides mosquées, plusieurs palais négligés, mais d'une grande richesse et d'un art infini, dédommagent le visiteur des informes dispositions de la voirie tunisienne. — J'aime le grand bazar avec ses colonnes à bandeaux alternativement verts et rouges. — A ce propos, disons que la principale

monnaie courante tunisienne est la piastre, qui se subdivise à l'infini, et dont le cours variable flotte entre la valeur de soixante et celle de quatre-vingts centimes.

Dans plusieurs rues et bazars, de gros figuiers, à l'énergique ramure, étendent paisiblement leur feuillage et leurs branches enlacés aux murailles, s'échappant par toutes les lézardes, couvrant toutes les ruines avec une liberté digne de la campagne la plus neuve.

Il y a cela de particulier ici: c'est que le vaste mouvement commercial du pays ne s'exerce que pendant une faible partie de la journée, bien que les Tunisiens soient essentiellement et presque tous marchands. Passé ce moment, tous les lieux de vente à peu près, bouges ou boutiques, sont fermés, tout le monde dort, est assoupi sur les nattes, sur les tapis, à l'ombre, dans les impasses, sous les porte-à-faux des maisons et les voûtes, selon la condition sociale des individus.

La ville est semée de demeures particulières magnifiques à l'intérieur, mais pauvres de style et de goût au dehors, comme toutes les habitations mauresques. Toutefois, la maison n'a pas, en général, à Tunis, l'éclat et le luxe du palais indigène de Constantine et d'Alger. Elle n'offre point une forme aussi franchement accusée de cube et de dé à jouer. Ses renflements extérieurs, ses encorbellements ne sont point soutenus par des perches grossièrement ajustées, comme dans l'Afrique mauritanienne.

Toutes les demeures tunisiennes ayant une terrasse au lieu de comble, c'est sur ces hauteurs domestiques que se réfugient, vers le coucher du soleil, l'activité et la vie. Toutes les terrasses, peuplées d'hôtes, offrent une curieuse animation; c'est l'existence et la cité aériennes qui ont remplacé la vie et la ville terre-à-terre. Cette vie de terrasses est pleine de charme, d'abandon, de poésie et de gaîté. Souvent ces plates-formes servent de promenades entre voisins, et d'incessants échanges, d'incessantes communications de personnes et de paroles s'établissent, volent de terrasses en terrasses.

On trouve à Tunis d'immenses étagères de bois couvert d'or

et des plus vives couleurs, une foule de meubles où les formes locales se montrent dans toute leur originalité.

Ah! combien, moralement parlant, on est loin de la France, et même de l'Algérie, à Tunis! Ici l'influence française n'a pas, comme à Alger, falsifié les types et déteint sur les mœurs; il y a une physionomie indigène, une couleur propre, un sceau particulier, les profils, les voluptés, l'art, les laideurs, le charme oculaire, la mollesse et l'activité, l'insouciance, l'imprévu et les contrastes d'un autre monde. — Malgré le peu de soins que l'on prend de la propreté à Tunis, toute la ville est pleine de suaves exhalaisons, d'atomes balsamiques, d'essences volatilisées dans l'air, et de ces senteurs *sui generis* qu'on n'aspire qu'en Orient. — Je le répète pour la dernière fois : on est à Tunis en plein Orient, ou, tout au moins, on l'effleure de si près qu'on lui tend la main, qu'on est associé à toutes ses harmonies. — Cette ville donne certainement aux Européens l'initiation et la préparation la plus complète aux choses orientales.

L'atmosphère tunisienne est d'une prodigieuse salubrité, et les immondices accumulées dans les rues n'en troublent pas, dans une mesure appréciable, les heureuses conditions hygiéniques. Aussi, la santé publique est-elle, comme l'embonpoint des femmes, dans l'état le plus florissant.

Je ne connais rien de mieux compris, sous l'empire d'un climat chaud, que la maison mauresque, avec ses galeries, ses portiques, ses ventilateurs si finement évidés (1), ses appartements oblongs, ouverts sur une cour intérieure, rafraîchie par une fontaine qu'ombragent quelquefois de verts bananiers (2). — Quand on a déployé le *velarium* antique à ses cimes, elle est harmonieuse, tempérée et douce au delà de toute expression. La chaleur y

(1) Je pense que ces petits ventilateurs si délicatement évidés en dentelle ont inspiré aux artistes du XVe siècle la manifestation extérieure du *repositorium* qui se remarque à l'apside de plusieurs églises bourguignonnes : c'est la même forme, la même idée et presque le même art. — Les compagnons du devoir (charpentiers) les ont souvent imités dans leurs chefs-d'œuvre — Les petites *retraites* en nids d'aronde et en saillie des hôtels français des XVe, XVIe et XVIIe siècles sont empruntées, très-vraisemblablement, à la maison mauresque.

(2) C'est ce qui manque à Tunis : les fontaines et les eaux jaillissantes.

perd son énergie sauvage et la lumière son intensité et ses reflets brûlants. — On dirait que le climat de Tunis développe la sensualité. Les Européennes du Quartier Franc (Sardes, Génoises, Livournaises, Siciliennes) n'y paraissent pas très-occupées de leur ménage, car elles passent la journée à la petite fenêtre grillée de la kouba; le soir, elles règnent sur l'horizon des terrasses, reines de cette vie à demi céleste que l'on ne comprend bien que quand on y a participé sous un tel ciel.

Les Européens, en général, jouissent à Tunis, comme au Caire, comme à Tanger, d'une grande liberté.

IV.

Figurez- vous qu'à Tunis l'administration de la police n'existe pas même en germe. Celle des postes n'y est pas plus connue que les réverbères et les pavés. Si on a une lettre à expédier, on la dépose dans une boîte *ad hoc*, au consulat de sa nation; si on en reçoit une, elle vous est remise par un drogman de ce consulat. L'infanterie de S. A. le Bey de Tunis est, par sa tenue, sa discipline, son uniforme, en harmonie parfaite avec cet état de choses. Je dois supposer que l'escadre du prince, si sa flotte de la Goulette prenait la mer, ne ferait pas non plus une bien majestueuse figure. — Mais de prochaines réformes sont attendues, et, à coup sûr, le fantassin de Tunis y dépouillera, dans sa mise extérieure, sa trop évidente similitude avec le chiffonnier de Paris.

C'est précisément cette situation qui, selon moi, fait le mérite, l'originalité, le charme de Tunis. Sont-ce les serres chaudes, les pastiches, le macadam, le gaz de Paris et de Londres qu'on va chercher en Tunisie, en Barbarie et en Égypte?.... — Sont-ce les gardes municipaux, la gendarmerie de France, les *Horse-Guards* de S. M. B. la reine Victoria, les *carabinieri* du roi Vittorio-Emanuele IIe, les trottoirs, l'asphalte, les alignements, les cabinets de lecture des villes d'Europe? — Assurément non.

Il n'existe à Tunis ni imprimerie, ni théâtre, ni journal, ni horloge, ni bibliothèque publiques. — Une des raisons les plus puissantes qui s'opposent au progrès dans cette capitale, c'est la santé chancelante d'Akhmed-Bey. Ce prince a des intentions excellentes, la double intelligence du cœur et de l'esprit, les vues et les élans les plus généreux. Il est on ne peut mieux disposé à emprunter aux idées françaises et à la civilisation européenne ce qu'elles peuvent offrir de compatible avec le mode d'existence de son pays; mais il est trop sage pour improviser rien et pour ne pas comprendre qu'une lente infiltration d'idées doit précéder toute révolution morale chez un peuple essentiellement peu novateur, et depuis si longtemps immobilisé dans ses habitudes et ses traditions. — Et puis, il ne peut imprimer qu'un faible mouvement, au milieu de ses souffrances.

Une mission militaire française, à la tête de laquelle est placé l'honorable colonel H. de Margadel, et dont fait partie le brave colonel Lion, existe en ce moment à Tunis, sous la protection immédiate d'Akhmed-Bey. Elle est appelée à instruire, discipliner et régulariser les troupes tunisiennes. — Avec le temps, elle portera ses fruits. — Une foule d'améliorations, de réformes et d'établissements auraient déjà été introduits dans le gouvernement de la Régence si S. A. le Bey avait recouvré la santé. — Que ce prince se guérisse, comme on a tout lieu de l'espérer, et on peut attendre beaucoup de ses efforts, de ses aspirations vers le bien, de ses chaleureuses sympathies pour la France. Il est d'ailleurs parfaitement bien secondé par son ministère, et s'entoure des hommes les plus capables, parmi lesquels je citerai Son Excellence M. Raffo, ministre des affaires étrangères, et M. Élias, son interprète, jeune homme de la plus haute intelligence, de l'éducation la plus distinguée, de la plus noble loyauté. — Je fus assez heureux pour avoir, à bord, la compagnie de l'honorable M. Élias, dont j'avais préalablement fait la connaissance à Bône. Il revenait de Paris et avait vu de près toutes les merveilles de la civilisation française. — Avec quelle joie, quels sympathiques accents il revit *la Goulette*, les bateliers italiens,

la ville de Tunis, dans le lointain! — J'ai compris cet enthousiasme et ces élans dans une âme neuve et forte, qui retrouve son milieu et son air.

L'influence de M. le Chargé d'Affaires, consul général de France à Tunis, est considérable et sera la source d'une foule de progrès. L'influence française est, en majeure partie, l'œuvre de M. L. Béclard, qui représente ici l'Empire Français, homme d'une tenue exemplaire, d'un tact sûr, d'une grande et sérieuse instruction, d'autant plus grave dans ses mœurs et solide dans ses affections, qu'il se livre moins, ayant des auxiliaires choisis, et jouissant dans toute sa plénitude de la confiance d'Akhmed-Bey. — Ce prince a fort à faire pour adoucir la misère de son peuple, singulièrement aggravée par les onéreux tributs levés sur lui par le célèbre B..... — En ce moment le monétaire de la Régence subit une refonte dirigée par un Français, M. Thomas d'Alvarez.

Le souverain, à Tunis, est seul juge de toutes les difficultés et de tous les procès. — Voici une petite anecdote qui donnera une idée suffisante du tour particulier d'esprit d'Akhmed-Bey. Je l'offre ici, sans garantie, telle qu'elle m'a été racontée par un homme de distinction.

Un jour une pauvre marchande de fruits vint se plaindre à S. A. de ce qu'on lui volait toutes ses figues sur l'arbre. Il la pria d'introduire un grain d'orge dans celles qui lui restaient à cueillir, ce qu'elle fit exactement. Le Bey, après s'être assuré que son ordre avait été religieusement exécuté, fit acheter par ses gens toutes les figues exposées dans les marchés de Tunis. — Les grains d'orge décelèrent facilement les auteurs du délit, et ils furent châtiés. Quoi de plus ingénieux que cette enquête et de plus simple que cette procédure!

Du reste, on exagère beaucoup la part que les indigènes peuvent prendre aux rapines, aux vols, aux assassinats nocturnes dont Tunis est trop souvent le théâtre. — Il paraît certain que ces crimes sont plus généralement commis par les Européens que par les Maures.

Nous ne saurions trop louer Akhmed-Bey de sa tolérance reli-

gieuse. Il laisse paisiblement s'implanter et fleurir une foule d'établissements catholiques ; il les protège même de son autorité et de ses largesses. Il existe à Tunis une église catholique fort bien tenue, dépendant d'une petite communauté de PP. Capucins, et desservie par elle, et à laquelle le prince a généreusement fait don des bâtiments qu'elle occupe. — Il y a ici un vicaire apostolique représentant le Saint-Siége ; c'est le vénérable Monseigneur l'évêque *in partibus* de Rosalia, un de ces types de charité, de dévouement et de science si nombreux dans le clergé des missions étrangères, c'est Mgr Fidèle Sutter (de Ferrare) qui remplit ces hautes fonctions du vicariat apostolique. — Grâce à des prodiges d'abnégation, de sacrifices et de zèle, l'élément éminemment civilisateur est introduit dans la métropole de la Tunisie ; l'idée catholique s'y montre au grand jour : Mgr de Rosalia en est le plus fervent propagateur.

Un des modestes héros de l'apostolat, tels que l'église d'Afrique en compte par douzaines, le savant et pieux abbé Bourgade, prêtre français, a créé et soutient, avec le concours des catholiques et ses propres ressources, un grand nombre d'institutions chrétiennes, des écoles élémentaires pour les deux sexes (1), celle des filles régie par des sœurs, des salles d'asile, un petit hôpital, placés sous la même direction. — Tout cela est admirable. — On a tiré du sang des pierres. — Nous retrouverons M. l'abbé Bourgade à Saint-Louis, dont il est l'aumônier et l'âme.

Quand on a bien parcouru les rues de Tunis et visité les monuments, les bazars qu'elles renferment, il faut s'éloigner de la ville pour aller à la *Manouba*, qui, malheureusement, est fort dégradée, à la *M'mdia* (Mohamedia) et au *Bardo*, merveille de magnificence orientale.

L'amour de la *fantasia*, propre aux populations italiennes, africaines, espagnoles, orientales, est très-prononcé à Tunis. On

(1) Le collége de Saint-Louis (tel est le nom donné à ces écoles) a trois divisions. D'après le programme de la distribution des prix en 1853 (1er octobre) on y enseigne les langues française et italienne, la géographie, l'histoire, l'arabe, le latin, l'arithmétique, la calligraphie. Les élèves sont Tunisiens, Sardes, Toscans, en général.

appelle *fantasia* l'apparence extérieure, la parade, l'éclat de la tenue et le luxe du vêtement.

Si la plupart des institutions communes aux nationalités européennes manquent à Tunis, on y trouve toutefois la moins compatible avec les civilisations avancées, celle de la douane, dont l'espèce de bureau se trouve ici, sur le canal de *la Goulette*, entre le bourg de ce nom et le bord de la mer.

Je ne puis guère passer sous le silence une des curiosités vivantes de Tunis : c'est *Carrubi*. — Carrubi est un Juif de Livourne, depuis longtemps établi dans la capitale de la Régence. Son métier, c'est l'entremise et le factage dans tous les genres. Il parle plusieurs langues, sait ouvrir beaucoup de portes, procure à l'étranger, dont il est presque la providence, barques, voitures pour les excursions hors de la ville, émotions, etc. Il est le guide, l'intermédiaire obligé de tous les voyageurs, et la première sentinelle avancée qu'ils rencontrent en quittant leur bord. On ne peut littéralement se passer de lui. Du reste, il a toute la finesse, toute la verve italiennes, unies à la flexibilité juive. — Il faut lui rendre cette justice : c'est que ce n'est point un de ces effrontés exploitateurs, si communs en Suisse et en Italie. Il vit de sa profession, mais il ne rançonne pas le visiteur, et on peut mettre sa confiance en lui. — A chacun son industrie. — Carrubi est, dans son genre, un honnête maraud.

On le trouve partout, mais plus particulièrement à l'*Hôtel de France*, dont il est le courtier et le meuble, l'officieux en titre, bien qu'il n'y ait pas son ménage. — L'Hôtel de France, dont j'ai déjà parlé, est, disons-le en passant, une charmante maison mauresque.

V.

Mais, à dix ou douze kilomètres de la capitale, sur un horizon embaumé, dans le coin le plus recueilli du golfe, sur le plus riant promontoire, s'élève, au milieu d'une verdoyante enceinte,

le monument consacré à la mémoire du roi saint Louis. — Le rideau de collines dont ce coteau est le contre-fort offre les courbes les plus élégantes, les plus harmonieuses, les plus douces à l'œil. Elles ne sont point tapissées d'une riche végétation, mais quelques groupes d'arbres, quelques petits coins ombragés, quelques silencieux bocages concourent, avec la vive coloration du sol, à varier l'ordonnance paysagée des lieux.

Ces collines présentent généralement la forme du dos de chameau et d'autruche, qui caractérise presque toutes les montagnes, même les plus âpres de l'Afrique septentrionale. Le soulèvement, sur le littoral africain surtout, a été bien faible en comparaison de celui des côtes de Provence, et les plus abruptes masses de l'Atlas et du Sahel sont loin d'avoir les déchirures des Pyrénées et des Alpes, de l'Apennin même. — Sous ce rapport, l'Afrique serait moins barbare que l'Europe.

Pour aller à Saint-Louis on traverse de nouveau une partie de la plaine sablonneuse et torréfiée qui conduit à *la Goulette;* mais, arrivé à moitié chemin de la pieuse enceinte, assez près de ce solitaire café, à la fontaine duquel on fait désaltérer ses chevaux, l'on se dirige à gauche.

Tout le mamelon dont Saint-Louis diadème le faîte est jonché de ruines. — C'est l'ancienne terre punique.... Là fut la Carthage latine qui succéda à la Carthage phénicienne. On ne peut fouler ce sol historique sans émotion et sans respect, sans se rappeler la fameuse Didon et l'immortelle sentence : *delenda est Carthago,* lancée si souvent du haut de la chaise curule par le plus inexorable des Romains. — Des fûts entiers, des tronçons, des chapiteaux de colonnes, des débris de murs militaires, des restes de citernes monumentales, d'aqueducs, peuplent cette zone retentissante. — C'est à travers cet imposant cortége de souvenirs et de ruines que l'on arrive à une ombreuse enceinte au centre de laquelle est l'oratoire bâti sur la place même où l'on croit que saint Louis rendit le dernier soupir.

J'ai touché du cœur et du doigt, à quelques mois de distance, deux précieux jalons de la vie de saint Louis. Naguère j'étais à

Aigues-Mortes, au pied de la statue de Pradier, destinée à éterniser le souvenir national du royal héros partant pour les croisades; hier je me recueillais sur la côte africaine où il a expiré au milieu de ses braves paladins.

Ce fut une touchante et noble pensée du roi Louis-Philippe que d'ériger une chapelle à la cime du mont qui vit le monarque saint rendre sa belle âme au Dieu qui la lui avait confiée. — Il ne fut, du reste, en cette circonstance, que l'exécuteur des intentions du roi Charles X, qui, par la capitulation d'Alger, s'était — si je ne me trompe — retenu, vis-à-vis des puissances musulmanes, le droit de construire un sanctuaire chrétien pour son auguste aïeul.

Si le monument n'existait pas à présent, l'intelligente et généreuse tolérance du Bey suffirait pour rendre sa construction possible, indépendamment des traités, car Akhmed-Bey, je le répète, couvre d'une égale protection les Catholiques, les Grecs, les Arméniens, les Juifs, etc.

En franchissant la ceinture de blanches murailles qui enveloppe le jardin de Saint-Louis, cette délicieuse oasis de la côte tunisienne, on ne peut, si l'on sent un cœur français battre dans sa poitrine, on ne peut comprimer son effusion, ses élans, ses patriotiques exclamations. — On respire l'air national, on est en pleine France dans ce lieu exceptionnel, au milieu du monde musulman. — L'islamisme dans la religion, dans l'art, dans l'histoire, dans les mœurs, dans les traditions, dans la langue, vient expirer sur ce seuil. C'est un boulevard moral, une citadelle catholique et française, inviolable et inviolée. L'enceinte de Saint-Louis est un lieu d'asile pour les mahométans.

Rien de plus riant, de plus élégamment paysagé que ce jardin s'épanouissant autour du sanctuaire: on y trouve les ombrages, les fleurs, le goût, les échos affaiblis, les oiseaux de la France. — Quant au monument, il a la forme tumulaire, et est couronné d'une coupole. La croix d'or qui brille à son faîte semble reine de ce coin si reposé et si calme du territoire tunisien; elle produit un touchant effet sur la terre du croissant, et, sans

le braver, elle y semble l'inauguration solennelle, le véritable triomphe pacifique du christianisme et du principe français. — Voici l'inscription placée à la facade de l'oratoire, au-dessus de la porte, en regard de la mer :

LOVIS . PHILIPPE . PREMIER . ROI . DES
FRANÇOIS . A . ERIGE . CE . MONVMENT
EN . L'AN . M . DCCCXLI
SVR . LA . PLACE . OV . EXPIRA . LE . ROI
SAINT . LOVIS . SON . AIEVL

Sur la base de la statue de saint Louis, à Aigues-Mortes, on lit à la face méridionale ces mots :

ANNO . R . S . M . DCCCXLIX
DICATVM . EX . STIPE

Aigues-Mortes, Tunis, ce sont les deux grands pôles de la vie de saint Louis. — Seulement, Aigues-Mortes par sa solitude, ses étangs, son morne paysage, son bois de pins, son air délaissé, ses magnifiques murailles au ton d'or, imitées de celles de Damiette, encore armées d'anneaux de fer, s'élevant sur une campagne nue, sans fossés, sans préparation, sans transition, ressemble bien plus à Ravenne qu'à l'emplacement de Carthage.

L'oratoire de Saint-Louis est d'un style ferme, sobre, convenable. Il aurait besoin de quelques réparations. — Notre caravane de pieux visiteurs était dirigée par M. l'abbé Bourgade, chanoine honoraire d'Alger, chapelain de Saint-Louis, qui daigna nous faire les honneurs du lieu avec tout son cœur. M. Bourgade, directeur du collége de Saint-Louis, à Tunis, est auteur d'un excellent ouvrage sur Carthage et d'un dictionnaire phénicien ; c'est un homme éminent par la charité, l'intelligence, l'érudition; c'est, avec Mgr de Rosalia, l'infatigable inspirateur de presque toutes les œuvres catholiques de la Tunisie. La décoration de la Légion-d'Honneur brille sur sa poitrine, juste récompense de tant de mérites. — L'établissement de Saint-Louis est placé sous la protection du consulat général de France.

Le 17 mai 1853, vers dix heures du matin, quelques Français, parmi lesquels M. Charles Gillotte, avocat-défenseur à Bône (Algérie), littérateur distingué, qui, par ses écrits et ses spirituels dessins, a concouru à illustrer et faire comprendre l'Afrique, M. Paul Bonnefoy, fils de l'honorable M. Bonnefoy, chevalier de l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur, capitaine dans la marine du commerce, une partie de l'équipage du *Sphinx*, qui ne devait appareiller que le surlendemain (1), et moi, nous étions réunis au pied de l'autel de Saint-Louis. M. Paul Bonnefoy offrit de servir la messe à un prêtre piémontais qui nous accompagnait, M. l'abbé Campazzi, et le saint sacrifice commença. — Nous entendîmes cette messe avec une onction et une joie ineffables. — Jamais sacrifice, jamais prière ne durent être plus agréables au Dieu des armées, au Dieu des pèlerins. — Quels lieux, quels aspects!..... Une chapelle française, un reposoir dans une vaste corbeille de fleurs, le chant des oiseaux, des marins à genoux, un ciel magnifique de transparence et de sérénité, la paix d'une harmonieuse matinée, la brise et les murmures d'une mer calme venant amoureusement baiser les premières pentes de la colline, tout le golfe de Tunis étincelant comme un immense saphir, l'appareil des ruines de Carthage, la consécration du roi-saint, la majesté des souvenirs et des lieux, la vue animée de Sidi-Bouçaïd, où les nobles Tunisiens possèdent des *villas*, celle de *la Goulette*, et, dans le fond du tableau, les minarets de Tunis; une fête toute catholique et toute nationale sur la terre musulmane!..... — Çà et là, dans la campagne, des tentes, des gourbis, des caravanes, le travail de la moisson (le 17 mai), ce faîte d'un promontoire, dressé là par la nature comme un immense autel pour saint Louis!..... — Je n'ai jamais, pour mon compte, éprouvé d'émotion pareille à celle-ci.

Une foule de beaux restes de Carthage ont été recueillis sous d'élégants portiques ou en plein vent, dans le jardin si poéti-

(1) Le *Sphinx* était un des meilleurs paquebots de la compagnie Bazin et Perrier, qui a fait, jusqu'à l'expiration de son privilége, son service pour l'État et les particuliers avec une si louable exactitude et, sous tous les rapports, si bien mérité la confiance de tous.

quement dessiné de Saint-Louis, où, sous l'influence d'une chaleur vraiment tropicale, on a toujours de la fraîcheur et de l'air.

Parmi ces monuments il faut distinguer la statue de THISDRVS et la mosaïque de SELECTA, découvertes en 1845. — Il serait vivement à désirer que le Gouvernement français fondât à Saint-Louis une communauté religieuse et un musée romano-punique. Ce serait digne de la France d'achever son œuvre catholique et d'inaugurer l'archéologie sur cette terre. — Je reviendrai, ailleurs, à cette double idée.

Que la pieuse enceinte de Saint-Louis doit être belle par un de ces clairs de lune d'un fabuleux éclat, que l'on ne trouve que dans les Échelles du Levant et du Midi, et qui sont presque aussi lumineux, mais plus recueillis, plus reposés et plus sereins que les jours! Combien la placidité, la quiétude infinies du lieu doivent s'augmenter encore!

VI.

A Tunis, comme dans toute l'Afrique, on remarquera l'absence de crépuscule. Le jour et la nuit se séparent brusquement, coupés au couteau, et l'on passe sans transition de l'un à l'autre. Cette circonstance tient à l'absence d'humidité dans l'air, car il n'y a point de réverbération des rayons lumineux. — Mais aussi, sur ces horizons constellés jamais les soleils blancs que les Italiens reprochent si amèrement au ciel de Paris.

Je n'aime pas à parler du mal, et j'aime encore moins à l'enfler. — On n'enlève guère les immondices et les ruines dans les rues de Tunis, et l'on compte un peu trop sur l'action des vents pour les balayer : cela est vrai; mais dire qu'on y laisse pourrir même les cadavres des gens assassinés pendant la nuit, cela est, je crois, une monstrueuse exagération. — Bon Dieu! faisons donc la part du climat, et rappelons-nous que rien ne s'exécute bien rapidement dans les pays chauds. Aux Anglais, aux Russes, aux Hollandais, leurs habitudes, aux hommes du Nord leurs

mœurs, à ceux de l'Orient et du Midi leur type. — Sous la protection du Bey et de la mission militaire française en Tunisie, le voyageur sérieux pourra pénétrer dans l'intérieur de la Régence et visiter Kissera (Kyzaria), Kairoan, à la mosquée de cinq cents colonnes.

Somme toute, il y a beaucoup à faire à Tunis si l'on veut, à toute force, métamorphoser cette capitale en cité européenne, transformation dont, à beaucoup d'égards, je ne comprends pas la nécessité. — Le progrès, l'idée européenne s'y développeront d'eux-mêmes, lentement, sagement, sûrement, dans l'ordre des possibilités, des mœurs, du climat, des instincts, des traditions, de la nationalité et de la religion tunisiennes. — Un progrès rapide et complet chez les mahométans serait l'agonie de l'islamisme, leur passage à la pensée chrétienne. — Mieux vaut pour Tunis rester franchement ville orientale, sur une terre neuve, que de devenir avec efforts mauvaise copie d'une cité d'Europe.

Les deux grandes plaies locales seulement qu'il importe de combattre et de guérir, ce sont la malpropreté et le vol. — Ce sera l'œuvre d'Akhmed-Bey, si ce prince recouvre la plénitude de santé dont un souverain a besoin pour agir.

Les mœurs rurales de la Tunisie diffèrent de celles de l'Algérie. Dans la Régence de Tunis il y a une agriculture généralement sédentaire, comme dans la Kabylie, des villages, moins de tentes et de tribus nomades que dans l'intérieur de l'Afrique française.

J'avais adjoint à mon voyage M. Charles Gillotte, que j'ai déjà nommé plus haut, et qui a bien voulu relever plusieurs monuments de Tunis, de Carthage et de Saint-Louis.

DE TUNIS A BONE.

Hâtons-nous d'arriver à bord: on s'apprête à balancer la machine, nous n'avons pas de temps à perdre.

La route, quand le promontoire de Saint-Louis est doublé, tout en variant à l'infini, à raison des nombreuses échancrures du littoral africain, a sa principale direction à l'ouest.

La côte n'offre aucunes particularités remarquables. — La traversée, d'ailleurs, s'effectue en grande partie la nuit. Après l'anse et la pointe de Porto-Farina, le cap Blanc et Bizerte, on aperçoit le cap Serrat, Tabarca, la Calle, le Bastion de France.

Les frontières de l'Algérie commencent à peu de distance de la Calle, premier petit port de l'Afrique française sur ces rivages. — C'est un centre peu important de population, mais une immense ressource pour notre commerce. Son mouillage pour les bâtiments n'est pas très-sûr, et les rapports de la Calle avec ses voisins sont assez précaires, car il arrive trop souvent, pour peu que la mer soit agitée, que les navires à vapeur n'accostent pas par un calcul bien entendu de prudence. Le cabotage s'exerce en grand sur ce parcours, et la communication la plus constante entre Bône et la Calle s'exécute par balancelles et tartanes. La pêche du corail est un des principaux éléments de prospérité pour la France et pour la Calle.

BONE.

Depuis la Calle on respire plus librement; on est en vue d'une terre française, on est chez soi. — Le sentiment de satisfaction qu'éprouve le passager revenant de la Tunisie est bien plus vif encore quand il met pied à terre, et qu'il arrive à Bône, dans le quartier de la Marine, revoyant les uniformes et les douaniers français.

Sans compter Beaune-la-Rolande, simple chef-lieu de canton du département du Loiret, il existe trois cités du même nom, offrant à peu près le même poids spécifique, la même valeur

comme population, avec des éléments de vie, des ressources, un site, un ciel bien différents, mais toutes les trois abritées par des collines harmonieuses et riches. Je veux parler de Beaune, capitale de la Bourgogne viticole; Bonn, dans la Prusse Rhénane, en amont de Cologne, ville célèbre par son université, dominant le Rhin de toute la majesté de ses monuments et de ses souvenirs; Bône, assise sur le littoral méditerranéen, presque aux dernières limites orientales des possessions françaises en Afrique. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que chacun de ces trois centres forme, hiérarchiquement parlant, la seconde cité de sa circonscription politique respective; que chacun a un glorieux passé, et pleure : celui-ci un parlement de Bourgogne, celui-là un électeur de Cologne, ce troisième un illustre siége épiscopal. La population de ces trois villes est d'environ douze mille âmes. Il y a encore, sur le territoire de la France continentale, quelques lieux d'un nom pareil : Beaune, village (Haute-Vienne); Beaune, village (Haute-Loire), Beaune, écart de la commune de Saint-Genest-Champanelle (Puy-de-Dôme); Bonne, hameau d'Étréchy (Seine-et-Oise); deux Baulne (Aisne), et un Baulne (Seine-et-Oise). — Mais occupons-nous exclusivement de la Bône africaine.

Cette aimable cité jouit, en Algérie, d'une renommée de beauté qu'elle justifie incomplétement par elle-même, mais au-dessus de laquelle l'élèvent de beaucoup et la magnificence de ses paysages et la splendeur de ses horizons. — Elle n'a point l'imprévu, le caractère, l'étrange pittoresque d'Oran, son admirable mosquée au svelte minaret octogone, couronné d'une coupole implantée sur une plate-forme; elle n'a point ses trois promontoires, ou mieux ses trois capitoles jonchés de marabouts et de saillies monumentales, du type le plus varié; mais elle dort mollement dans le lit le plus vert et le plus ombragé de l'Afrique, dans la plus vaste oasis que la Providence ait étendue autour d'une population; elle semble détachée de la péninsule italique, dont elle reflète, en partie, les mœurs pleines d'effusion, et les ineffables harmonies. Il n'y a pas en Algérie

de brises halitueuses comme celles de Bône, d'échos poétiques comme les siens, de campagne animée comme celle qui l'enveloppe : c'est vraiment la Tourraine, la terre promise de l'Afrique française ; c'est une nature civilisée, souriante, épanouie, unissant la sérénité et le calme à la plus vive coloration, ayant une verve presque toute bourguignonne, et ressemblant par quelques points à certaines vallées des environs de Nuits et de Beaune (Côte-d'Or). — Ici surtout l'œil enchanté de l'observateur reconnaîtra sur les coteaux et les montagnes ces contours arrondis et doux à l'œil, cette forme de dos de chameau, que nous avons signalée en Tunisie, comme étant communs à presque tous les monts de la côte septentrionale de l'Afrique. — Le bassin de Bône est le sanctuaire naturel de l'Algérie.

Oran et Bône sont, après leurs vedettes de Nemours et de la Calle, les deux grands postes occidental et oriental de l'Algérie, l'un à l'ombre du Maroc, l'autre aux frontières de la Régence de Tunis.

Bône, fondée, sous le nom d'*Ubbo*, par les Phéniciens de Carthage, vous le savez, est l'Hyppone des Romains et l'*Anaba* des Arabes. Son rôle historique le plus important se rattache à l'ère chrétienne; elle fut une des colonnes de l'église primitive et reçut son principal lustre de l'épiscopat de saint Augustin. — L'élément maltais prédomine dans sa population européenne actuelle, comme l'élément espagnol dans celle d'Oran. Bône est occupée par les Français depuis 1832.

Rendons justice à cette race demi-italienne et demi-arabe de l'île de Malte, véritable transition et lien moral de l'Orient et de l'Occident. Nul peuple plus sobre, plus dur à la peine, plus économe et plus intelligent. Il a le secret de toutes les langues méridionales et de tous les labeurs; il sait s'infiltrer sans bruit et se rendre nécessaire sans s'imposer; il est un frère pour les Européens, un ami et presque un compatriote pour les Arabes, bien que, fidèle à ses vieilles traditions religieuses, il n'ait pas la moindre propension pour l'islamisme. — Du reste, il respecte toutes les croyances et toutes les nationalités, résume tous les

instincts, et, sans outrager la politique anglaise qui l'a absorbé comme patrie, il se trouve bien de la protection que lui assure l'influence française en Afrique. C'est une sorte de Maure industrieux, qui ne dort pas le jour et se couche la nuit à l'européenne; c'est l'Européen le mieux préparé par son éducation, son idiome international, son ciel, à coloniser l'Algérie sans trop blesser les indigènes. — Revenons à la ville de Bône.

La mer qui vient mugir à ses pieds lui a refusé un port; mais les bâtiments mouillent dans sa rade, à un mille de terre, quand ils ne sont pas acculés par la tempête au Fort-Génois ou refoulés à la Calle. Aux limites mêmes de cette rade est un rocher bizarrement coupé par les vents et la rafale, et qui représente assez exactement la figure d'un lion colossal.

Bône n'offre point l'aspect de situation provisoire qui caractérise Philippeville: son assiette et son plan semblent définitivement arrêtés. La ville se développe sur un sol mouvementé, inscrite dans une ceinture de murailles mauresques, et a sa principale inclinaison, du nord-ouest au sud-est, du côté de la plaine. Son centre moral et géographique consiste dans une place délicieuse, de forme carrée, à laquelle on n'aboutit, dans l'axe de la Porte de la Marine, qu'après avoir franchi un dos-d'âne assez raide, dont les rues Suffren et Fréart envahissent le faîte et les versants. Cette place régulière, vaste, entourée de portiques, complantée d'arbres, ornée, à son milieu, d'une charmante fontaine paysagée, vêtue de verdoyants arbrisseaux, inspirée par le souvenir de celles de Toulon, cette place est, ici, pour les oisifs, les promeneurs et le déploiement de la *fantasia*, ce que sont les places du Gouvernement à Alger, d'Armes à Blidah, et Napoléon à Oran. Toujours tapissée d'Arabes accroupis, étendus ou assis sur ses bancs, de fonctionnaires civils ou militaires qui la traversent, elle renferme le mouvement et la variété dans l'unité. La brise de mer vient apporter quelque fraîcheur à la *Place d'Armes* de Bône et murmurer jusque sous ses portiques. — A son flanc oriental se rallie le corps de garde central de la place. — Les places, dans nos villes de l'Algérie,

sont l'image des anciens *forum* romains ; c'est là que l'on se donne rendez-vous, que l'on se fait voir, que l'on se promène, que l'on se réunit pour causer d'affaires ou pour chercher un peu de distraction ; les amis sont toujours sûrs de s'y rencontrer, à certaines heures du jour, quand la chaleur a baissé.

C'est de la *Place d'Armes* que part la rue Damrémont, le *strand* de Bône, la seule rue bien plane et assez droite qu'on y trouve, et dans laquelle un espace triangulaire a reçu un *square* très-frais et très-suave à l'œil. Les rues de Bône sont macadamisées comme presque toutes celles de nos cités d'Afrique. — Le vieux fond mauresque du pays, ce mobilier vivant de presque toutes les cités franco-africaines, a ici particulièrement son siége sur les pentes qui se détachent de la montagne de la Kasbah. Toutefois, on y voit peu de demeures indigènes d'un grand caractère. Le tribunal civil siége dans une maison mauresque.

Il y a à Bône un colonel commandant supérieur, très-convenablement logé dans une habitation neuve, située près de la Porte de la Marine, une sous-préfecture, un tribunal civil, un lieutenant de vaisseau, directeur du port, une chambre de commerce, une caisse d'épargnes, instituée par décret du 12 avril 1854, plusieurs agents consulaires étrangers, etc.

Les principaux monuments bâtis dans cette ville par les Français sont, comme dans toutes nos autres cités algériennes, les casernes et l'hôpital. Ce centre de population est très-bien partagé en eaux jaillissantes et potables, d'une merveilleuse limpidité ; elles viennent, de la montagne de l'Édough, se distribuer dans la ville, amenées par des travaux hydrauliques et un aqueduc. — Des vastes bâtiments de l'hospice jaillit une tour contenant une horloge publique, dont il conviendrait de rendre le cadran lisible la nuit.

Le visiteur des cités de l'Algérie logera, à Bône, à l'Hôtel de France, Place d'Armes, où il trouvera le *comfort* des villes européennes, et, de plus, une vue doublement magnifique, soit des fenêtres s'ouvrant sur la *Place d'Armes*, soit de la terrasse

regardant la campagne. — Les principaux cafés bônois sont : le Café Ours, le Café Lavault, le Café Lyonnais.

Jusqu'au printemps de 1853 la population catholique de Bône était à peu près privée d'église. On avait provisoirement approprié au service du culte une ancienne petite mosquée en ruines, infecte, humide, basse, faisant pitié comme bâtiment, comme entrée, comme mobilier. — Ce triste lieu resserrait le cœur et semblait paralyser l'élan de la prière; disons plus : il était indécent. D'ailleurs, à peine suffisait-il pour contenir le sixième des fidèles.

Le Gouvernement, qui ne néglige aucun des moyens propres à assurer la prospérité morale et matérielle, le bien-être de la colonie, a fait construire, à grands frais, un temple plus en harmonie, par ses dimensions, avec les besoins spirituels de la ville.

Il y a beaucoup à blâmer dans la nouvelle église de Bône : et le choix de son emplacement loin du centre, hors de la ville, et le caractère hybride de son architectonisation déplorablement maniérée. On a eu la prétention d'imiter l'école romano-byzantine, la seule logique en Afrique; mais quelle profilation ampoulée, quelles formes bizarres, quels contre-sens, quels anachronismes, quelles fautes contre les règles les plus élémentaires de toute construction rationnelle, quel épouvantable gâchis, quel galimatias! C'est d'un assemblage de petites choses et de puérilités que résulte cette monumentalité bâtarde. — Le clocher-façade est du plus déplorable effet, et Dieu sait combien coûtera à l'État cette monstruosité!..... — Tout calculé, il vaudrait mieux, mille fois mieux encore, que le génie militaire eût continué à être le seul constructeur des édifices publics en Algérie. Il peut manquer de verve, d'inspiration et d'élégance dans ses œuvres, mais elles sont mâles, fermes, justes dans leurs proportions, réglées et précises. — Et puis, quand les ingénieurs militaires ont édifié le clocher de Saint-Louis d'Oran ils ont prouvé qu'ils n'étaient pas aussi impropres qu'on le dit aux formules harmonieuses et aux motifs agréables de l'art. Si ce dernier clocher a été

déshonoré, c'est précisément par d'autres mains que celles du génie militaire, dans les amortissements ridicules dont elles l'ont coiffé.

L'église neuve de Bône, se développant sur une échelle assez vaste, et placée sous l'invocation de saint Augustin, a été inaugurée et livrée au culte le dimanche 29 mai 1853.

Parmi les monuments français de cette ville il est juste de comprendre la sous-préfecture, qui résume l'hôtel préfectoral d'Alger et la mairie.

La ville de Bône ne possède point de bibliothèque publique, point de musée, point de collége communal. Un théâtre lui manque aussi, mais il est question de lui en donner un dans un avenir peu éloigné. Elle a une imprimerie et un journal rédigé dans un bon esprit, *La Seybouse*. — Ses institutions de charité et d'instruction élémentaire offrent encore quelques lacunes qui seront indubitablement comblées. Sans demander pour Bône une bibliothèque publique, dans toute l'étendue du mot, ne serait-il pas possible de lui donner un dépôt de bons livres français, arabes, italiens surtout, puisque le fond de sa population parle la langue de l'Arioste et de Dante Alighieri?

Comme Tonnerre (Yonne), en 1849, par l'épidémie cholérique, Bône a été cruellement frappée en 1852 par la fièvre intermittente paludéenne. Cette affection y avait décimé les familles et laissé des traces profondes dans le deuil public. Une longue stagnation commerciale, une situation précaire, une sorte de stupeur dans la population, et des craintes sérieuses pour l'avenir, en furent les tristes fruits. Malheureusement, ces craintes semblèrent de nouveau se justifier par les faits en 1853, et la maladie paraîtrait presque endémique dans le pays, surtout aux mois de septembre, d'octobre, de novembre et de décembre, si le passé ne permettait pas d'espérer que la situation n'a été qu'accidentelle. — Point de tendance au caractère pernicieux, ataxique, d'ailleurs, comme à Velletri, dans la fièvre d'automne de Bône.

Il y a particulièrement à Bône, de même et plus encore peut-

être qu'à Oran, la sociabilité la plus expansive dans les mœurs. Personne n'y pose; tout le monde cherche à s'y rendre la vie heureuse par l'idée pratique, par l'effusion la plus cordiale et la plus aimable, par l'aménité et l'affabilité, par les égards réciproques, le laisser aller et le naturel. Point de ces préjugés qui semblent parquer les hommes, de ces vanités qui les blessent, de ces rancunes qui les arment; point de ces prétentions devenues si communes ailleurs. — A ce point de vue, la vie coloniale d'Afrique est bien préférable à celle que l'on mène dans la France européenne; c'est l'avis de tous ceux qui ont habité les deux pays; c'est aussi la cause principale qui fait que l'on s'attache si vivement à l'Algérie. — Quelle différence d'esprit public et d'habitudes sociales entre une vieille société et une nouvelle!

La gracieuse cité de Bône voit avec anxiété presque tous les courants de relations et d'affaires se diriger du côté de Philippeville, sa jeune voisine et sa rivale. Elle craint qu'on ne l'oublie et qu'on la laisse mourir sur sa couche embaumée de fleurs et de verdure. Elle n'est desservie que d'une manière incomplète. Ses deux courriers mensuels de France n'emportaient, en 1853, ses voyageurs et ses dépêches qu'après leur avoir fait subir une sorte de quarantaine à Stora. Elle voit sans jalousie, mais avec inquiétude, tout le transit en destination de Constantine s'effectuer exclusivement par Philippeville, et elle n'entend pas, sans songer à son futur délaissement, sans se croire menacée dans son existence, parler de projet de chemin de fer entre Stora et la métropole de la province, quand elle n'a pas même une route directe pour s'y rendre. Espérons que la route impériale de Bône à Constantine par Ghelma, déjà viable entre elle et ce dernier point, s'exécutera promptement, et que la petite route de Bône au Fort-Génois sera bientôt achevée. En tout cas, qu'elle espère, qu'elle se console, qu'elle ait confiance dans la vigilance du Gouvernement français, qui s'intéresse chaudement à elle. — Il lui restera, dans tout état de choses, son agriculture, qui sera toujours la plus florissante, la plus prospère de l'Algérie.

la sérénité constante de son ciel et la ravissante beauté de son bassin.

Le commerce de Bône est presque entièrement fondé sur l'agriculture. L'industrie pourra s'y développer avec fruit; on pourra utiliser dans ses environs les moteurs qui s'y trouvent dans une plus grande mesure que celle actuelle. Il se fabrique, depuis quelque temps, dans cette ville, de charmants objets de fourrure avec la robe de l'oiseau appelé *grèbe*. Cette fourrure, d'une souplesse, d'un moelleux, d'un soyeux, d'une finesse extraordinaires; commence à s'introduire, sous une foule de formes, dans le luxe européen.

Il existe dans les carrières qui avoisinent Bône une pierre éminemment monumentale, d'un ton gris, d'un grain ferme et dense, très-analogue au *bigio* florentin.

J'ai parlé, dans les *Considérations générales*, au livre 1er, du projet prêté au Gouvernement de relever, un jour, le siége épiscopal d'Hyppone. Bône, fille de cette illustre cité antique, a des droits bien légitimes à recevoir les successeurs de saint Augustin; mais avant de lui rendre justice à ce point de vue, il faut d'abord achever l'œuvre de la domination et de la civilisation françaises sur ces côtes. — Serait-il prudent de placer le chef d'une église, les écoles, les institutions ecclésiastiques qui fleurissent autour de lui, sur un point si accessible du littoral? — Je ne le pense pas. — C'est à Constantine que devrait être établi, jusqu'à nouvel ordre, le siége du diocèse, car, sur une terre conquise, il importe de ne pas trop isoler la force morale de la force armée.

La fièvre périodique réfractaire fut la grande plaie et le grand péril de Bône, et l'épée de Damoclès momentanément suspendue sur sa tête. — Hélas! la magnificence des paysages a quelquefois, comme la magnificence des félicités, ses tristes expiations!

Les constitutions atmosphériques peuvent être plus ou moins favorables au développement du mal, selon les vents régnants, les prédispositions des hommes, et laisser à la population dix années de trêve, ou la frapper pendant dix années consécutives.

Tant que la cause ne serait pas radicalement détruite, l'effet pourrait indéfiniment se produire. Or, cette cause elle était flagrante, elle résidait essentiellement dans la plaine marécageuse qui borde la cité, et l'air vicié qui s'en exhalait, quand, par suite de l'évaporation, la vase, chargée de détritus animaux et végétaux et de matières en décomposition, était à nu dans les mois d'août, de septembre, d'octobre, de novembre et de décembre. — Cette cause du fléau a été attaquée avec une vigueur extraordinaire. — Que l'on cesse donc d'arborer sur la ville de Bône un drapeau noir qui ne pourrait manquer d'en éloigner la population et les capitaux. La fièvre de 1853 est une anomalie, et cette agréable cité va retrouver ses beaux jours de 1840 à 1849. — Il ne dépendra pas du zèle de l'honorable M. Calandini, sous-préfet de Bône, si dévoué aux intérêts du pays qu'il administre, que cette cité ne renaisse promptement et sûrement aux conditions de l'air hippocratique.

Oui, le Gouvernement, l'administration locale se sont préoccupés, avec la plus haute et la plus louable sollicitude, de la situation, et ont cherché à la combattre par les efforts les plus énergiques et les plus rapides. Une commission d'hommes sérieux a été envoyée d'Alger sur place pour étudier et choisir les moyens. Elle s'est arrêtée à l'idée d'une machine représentant la force effective de soixante chevaux, destinée à pomper l'humidité et les flasques aqueuses de cette plage, au fur et à mesure qu'elle se forment. — C'est la machine à épuisement employée à Harlem. L'usage de cette pompe aspirante est très-pratiquée dans certaines régions du royaume néerlandais, mais dans certaines limites, sur une échelle bornée et dans des conditions géographiques un peu différentes de celles de Bône. — La plaine bônoise, entourée de montagnes qui y versent leurs vidanges, est un immense égout, que la nature semble avoir disposé pour un vaste réservoir, pour un étang qui couvrirait d'un volume d'eau considérable son gisement marécageux. La canalisation largement pratiquée, un développement général de plantations d'arbres, ou bien l'inondation de toute la surface voisine de la ville, me

paraissent des moyens auxiliaires efficaces pour guérir le mal ou en neutraliser les effets. La mise en eau serait d'autant plus facile et mieux indiquée ici, que la zone paludéenne est au-dessous du niveau et à deux pas de la mer, à laquelle on l'unirait par une coupure. En tout cas, l'emploi simultané d'un vaste système de drainage pour l'asséchement, de tranchées, du reboisement, pourrait s'exercer parallèlement avec celui de la machine à épuisement qui fonctionnera. Ce n'est qu'au prix d'efforts multiples que l'on achèvera de détruire le germe de la fièvre intermittente. Le Gouvernement ne recule et ne reculera devant aucuns sacrifices, et il y a lieu d'espérer qu'il assurera les heureux résultats déjà obtenus, objet constant de ses désirs et de sa pensée.

Bône redevient, par la seule énergie de son principe agricole et la fertilité fabuleuse de son territoire, une des reines les plus brillantes de la colonie. — Espérons qu'avec le concours des intelligences réunies de la science et de l'humanité, la puissance, la précision et surtout le choix des remèdes, espérons qu'avec le temps voulu pour l'exécution des grandes mesures, on finira par détruire radicalement les miasmes dont l'atmosphère de Bône a été accidentellement remplie. — On ne peut imaginer un sol plus productif, une végétation plus vigoureuse que cette campagne s'épandant autour de la ville et sur les bords mêmes de la plaine déroulée à ses pieds. On n'a, du reste, besoin que de promener ses regards sur le territoire bônois pour reconnaître et constater la source des émanations insalubres qui l'ont affligé. La cité, découverte du côté du marécage qui touche presque à ses murs, est abritée de telle sorte par les montagnes, que la ventilation régénératrice du nord ne saurait balayer son horizon et épurer l'air qu'elle respire.

De louables efforts s'opèrent pour naturaliser la fabrication du savon dans ce beau pays.

L'oranger réussirait à merveille, je crois, autour de la plaine de Bône. — Jusqu'ici on n'a fait, que je sache, aucun essai suivi dans ce genre, en pleine campagne agricole. On s'est borné à greffer la plupart des magnifiques oliviers sauvages qui animent

le paysage, et croissent sur cette terre privilégiée avec une énergie tout orientale. On pourrait peut-être aussi y obtenir les cédrats, les bergamotes, les limons de Koléah et de Blidah.

L'industrie métallurgique se produit avec les meilleures conditions de succès dans les environs de Bône.

Mais voulez-vous savoir quelque chose d'Hyppone?

La ville antique s'épanouissait, à une distance d'environ trois kilomètres de la cité actuelle, dans l'horizon le plus constellé, dans le site le plus séduisant et le plus frais, et embrassait une colline isolée de ses voisines, du jet le plus harmonieux, doucement mouvementée, aujourd'hui parsemée d'oliviers et d'arbres magnifiques. On y arrive par un chemin ombragé, pittoresque, desservant les plus riches cultures, à travers des haies touffues de grenadiers et de myrtes. — A mi-côte du mont est un monument marquant le souvenir de saint Augustin, élevé sur un terrain disposé en plate-forme, généreusement concédé par un citoyen de Bône pour cette pieuse et touchante consécration du lieu qu'occupa la cathédrale d'Hyppone, si les conjectures n'ont point trompé le consécrateur sur le choix de l'emplacement réputé historique. Ce monument se compose d'un autel de marbre, au centre duquel s'élève la statue en bronze du saint évêque. Le reposoir, entouré d'une grille circulaire, est à ciel ouvert. — J'aimerais mieux un sanctuaire fermé, car l'autel est souvent lapidé par d'inintelligentes mains, et exposé à toutes les injures du temps et des hommes. — Les enfants de Bône en Algérie ont cela de commun avec ceux de Beaune en Bourgogne : c'est qu'ils aiment beaucoup à jeter des pierres aux statues et aux passants.

L'inauguration de cet autel commémoratif date du 28 octobre 1842. Elle eut lieu en présence de NN. SS. Dupuch, alors évêque d'Alger, Donnet, archevêque de Bordeaux, Sibour, évêque de Digne (aujourd'hui archevêque de Paris), de Prilly, évêque de Chalons-sur-Marne, de Mazenod, évêque de Marseille, Chatrousse, évêque de Valence (Drôme), Dufêtre, évêque de Nevers. — Tout ce qui entoure le mamelon sacré est d'une beauté idéale.

Un peu au-dessous du jalon de l'histoire ecclésiastique, que nous venons de saluer, sont de vastes ruines antiques qui paraissent être celles d'étuves monumentales, selon l'opinion fondée de Mgr Pavy, ou, tout au moins, d'un édifice destiné à conserver l'eau et à la distribuer. Des restes évidents d'hypocaustes et de conduits me font concorder pleinement avec le savant évêque dans son appréciation. — D'autres débris jonchent encore le pied du mont de Saint-Augustin, ou s'épanchent sur ses versants, notamment sur la pente méridionale. Dans un jardin, dont la riche végétation est exploitée par un Maltais, situé à l'est de la délicieuse montagne, sont d'autres traces antiques. J'ai visité ce jardin, le 10 mai 1853, accompagné de MM. de Belcourt, Lajeunesse, Charles Gillotte, Fabri père et fils; nous y avons reconnu une vaste mosaïque presque à niveau de terre, des tombeaux, des colonnes et chapiteaux de marbre blanc, ce qui prouve que la ville d'Hyppone s'étendait jusque-là par ses monuments, ses polyandres ou ses *villas*. — Des médailles à l'état fruste, et que je n'ai pu déterminer, ont également été trouvées en ce lieu. Mgr Pavy a conçu pour cette terre sanctifiée le plus noble projet : il va fonder à Hyppone un monastère de religieuses *Augustines*, dont les colonies se ramifieraient plus tard sur toute la France algérique.

Les journaux français ont fait bruit, il y a quinze mois, d'une découverte de statues, de la plus belle époque antique, sur le territoire de l'arrondissement de Bône. J'ai voulu remonter aux sources et recueillir des renseignements exacts. Ma première pensée avait été de visiter M. Charles Trichot, employé à la pépinière départementale, qui déclare avoir fait la trouvaille, et de tirer quelques lumières de relations bénévoles établies avec lui. M. Trichot s'est refusé à toute entrevue. Je ne saurais donc me rendre compte du degré de confiance que doit inspirer son appréciation, car je ne l'ai point éprouvée. Peut-être M. Trichot a-t-il craint que je ne surprisse son secret, ce qui n'était assurément ni dans mon caractère, ni dans mes intentions tout officieuses et toutes fraternelles vis-à-vis de lui. Il s'est borné à affirmer à mes intermé-

diaires : « qu'en compagnie d'un Tunisien, à la fin de 1852, sur les extrêmes limites de l'arrondissement de Bône et de la Tunisie, il aurait découvert dans un souterrain *trente-une* statues de marbre blanc, dont une seule ayant le nez mutilé, toutes les autres parfaitement intactes. » Ce qu'elles représentent, il ne l'a pas dit, il a seulement loué la beauté classique de leurs formes et la finesse extrême de la sculpture. — N'ayant pas vu ces monuments, je ne puis en parler.

Dans l'origine de sa découverte, M. Charles Trichot avait offert à l'État de lui céder son secret moyennant une somme assez ronde. Le Gouvernement n'accueillit point cette proposition. Aujourd'hui, il a changé de système et paraît invariablement fixé dans un plan nouveau. Il demande qu'un compromis soit stipulé entre l'État et lui, et qu'on lui paye les statues sur une valeur arbitrée à dire d'experts. Le traité signé, il ouvrirait les portes du temple. — Ce n'est ni maladroit, ni injuste ; mais ce qui me semble vandale, c'est la menace qu'on lui prête (très-probablement à tort) de briser les statues si ses vœux sont repoussés. — Cette menace, si elle a été formulée, ne saurait être sérieuse, car M. Trichot ne manque, dit-on, ni d'intelligence, ni d'adresse. Dans quelle mesure est-il compétent pour juger les choses de goût et d'art, et a-t-il le sentiment du beau moral et idéal ? Je l'ignore. — J'ai constaté la situation.

En général, les constructions privées de la ville de Bône, faites par les Français, comme dans toutes les autres cités de l'Algérie, portent un fâcheux cachet de situation provisoire. Elles manquent de solidité, de convenances climatériques, de grâce ; ce sont des demeures de carton, que le vent ébranle, qui ne peuvent avoir ni avenir, ni durée. A quelques exceptions près, elles sont bâties sur un plan uniforme, qui engendre la monotonie.

Des flancs de la mosquée s'élance un minaret circulaire, un peu grêle, mais léger de forme, dont un tourillon aigu, du plus élégant motif, fait l'amortissement. — C'est, dit-on, un monument de la domination espagnole dans le pays.

Bône est la patrie des cigognes ; elles forment sur sa tête une

sorte de population aérienne, y posent leurs nids sur tous les toits, sur tous les points saillants de l'horizon. — Ceci nous mène droit à une autre vie aérienne, très-appréciée à Bône, très-agréable et très-poétique, et dont j'ai déjà parlé à propos de Tunis : c'est celle des terrasses. Aussitôt que le soleil commence, par de chauds baisers, à préparer son lit vers les régions empourprées du couchant, toute la population bônoise se répand sur les terrasses au-dessus des maisons, et s'y livre au plaisir de la contemplation et de la société. — Il s'établit alors une circulation vraiment curieuse, de plates-formes à plates-formes, entre voisins et amis.

Cette cité, arrosée par la Seybouse, que l'on pourrait peut-être, à l'aide de travaux sérieux, rendre navigable, et par la Bou-Djemaah, baignée par la mer, n'a qu'un redoutable ennemi à vaincre : c'est son insalubrité. — Elle est, du reste, assise, je le répète, dans le paradis terrestre, dans la Macédoine de l'Afrique. Les végétaux qui l'entourent offrent une prodigieuse vigueur ; tout est charme oculaire, variété, promenades, magnificence ou suavité dans son périmètre. D'une part, elle est dominée par la montagne au faîte de laquelle s'élève la Kasbah, et qui forme une sorte de promontoire sur la rade, d'où l'on signale les navires en arrivage. Cette montagne est vêtue jusqu'à la cime de pelouse d'un vert tranquille et chaud tout à la fois, comme la verdure brésilienne de Rio-Janeiro, couleur magique qu'on ne trouve que sous ces latitudes. Plus loin, elle a devant elle le rideau des *Santons*, non moins verdoyant dans ses délicieuses courbes qu'émaillent de blancs marabouts. Les *Santons* ont dû recevoir les dépouilles des martyrs ou être habités par des cénobites de la première église d'Afrique. Le mot vient évidemment de *sancti homini*, comme à Marseille pour la foire de l'avent. — Voici le bassin enchanté dont les montagnes plus austères de l'Édough, couronnées de futaies, les contre-forts arrondis qui s'étagent à leurs pieds, les jolis coteaux si doux à l'œil, profilés en forme de mamelles, se groupant près de la sainte colline d'Hyppone, autel et trône naturel du christianisme, semblent circons-

crire la poétique zone. Toutes les saillies dans cet ensemble s'arrangent dans les conditions les plus favorables à la musique des regards et à la peinture. — Et sur cette couche rayonnante, vers ces flaques d'eau dormant sous le sable ou croupissant dans l'herbe paludéenne quelle mosaïque de jardins, quel luxe insolite de culture ! — Autour du bassin, derrière la ravissante promenade du Carroubier, de petites vallées de Tempé, où l'imprévu se mêle à la beauté du site, où des vignobles bourguignons tapissent des pentes inondées de lumières, où les plus agréables maisons de campagne diamantent les tapis de verdure. — Je ne connais rien de plus heureusement paysagé que le grand vase de feuillages et de fleurs, la vaste corbeille au milieu de laquelle on a posé le jardin d'essai.

Les environs d'Alger, tout aimables et aimés qu'ils sont, de Saint-Eugène à Hussein-Dey et Kouba, n'ont point le caractère champêtre, la magnificence calme, la variété infinie, la couleur orientale de Bône ; ils ne forment qu'une ligne continue, que la décoration d'un littoral, qu'une simple frange et une bordure; ils sont élégants, sans doute, mais ils manquent d'originalité, de fermeté et de profondeur. — Je ne puis comparer la couche de Bône et les montagnes de l'Édough, qui en sont l'imposant boulevard, qu'à la riante campagne de Lucques (Toscane), au mont Saint-Julien et aux autres monts qui la circonscrivent. C'est la même splendeur, le même cadre, le même tableau, au marécage près.

Bône, la ville de l'Algérie la plus rapprochée du Levant, pleine de colons italiens, doit sans doute à cette double condition d'avoir plus de magie dans ses horizons et un sentiment plus exalté du beau que toute autre cité franco-africaine.

Puisse l'avenir dédommager pleinement la ville de Bône de ses larmes actuelles, et la combler de bonheur et de santé ! — Personne, plus que moi, ne s'intéresse et ne s'intéressera toujours à ses destinées.

J'ai vu avec bien du plaisir, à Bône, un ancien soldat de l'Empire, qui attend pour sa vieillesse et ses blessures une petite

pension qui l'aide à vivre, et dont les vœux seront probablement bientôt entendus.

DE BONE A STORA.

Quand nous prendrons la mer dans la baie de Bône, demandons à Dieu de nous épargner le vent d'ouest, car la route est précisément dans la direction du couchant, et le vent debout n'est pas aimable sur les côtes.

De Marseille à Tunis nous avons effectué notre traversée à bord des paquebots du commerce, dont les exploitations libres ou privilégiées sont si utiles à la colonisation de l'Algérie. Bien qu'à partir de Bône, où il commence, on trouve encore, concurremment avec le service des bâtiments de l'État, jusqu'à Stora seulement, les bateaux de l'industrie privée, n'hésitons pas à monter de suite dans le navire faisant courrier de l'est. Nous nous rappellerons seulement que, sur ces bâtiments de la marine impériale, l'échelle privilégiée de *tribord* est uniquement destinée aux officiers et personnes de marque, et nous accosterons à l'échelle de *babord,* à moins d'une permission spéciale du commandant, qui nous autorise à entrer par l'entrée interdite au vulgaire. — Le commerce a souvent manifesté le vœu que le service des courriers de l'Algérie fût livré à l'industrie privée. Il faut bien que le Gouvernement, dans sa prudence, ait vu de graves inconvénients à cette concession — comme j'ai eu occasion de le dire au deuxième livre de cet ouvrage — puisqu'il l'a jusqu'ici refusée. Les bâtiments de guerre, d'ailleurs, commandés par des officiers distingués de la marine impériale, offrent d'immenses conditions de sécurité. Le Gouvernement — je le rappelle — y dispose de toutes les places, très-peu nombreuses, de première classe. Malgré leur

appareil militaire de canons et de cabines garnies de pistolets, comme de petits arsenaux, malgré la sévérité de la discipline et des consignes, ces navires, à mon sens, sont toujours ceux où l'on a le moins de risques à courir. Tout y est plus méthodique, plus régulier, plus sérieux que sur les paquebots du commerce.

La côte entre Bône et le cap de Fer, borne orientale du golfe de Stora, est moins accidentée qu'ailleurs. — Le premier port que l'on aperçoit est celui du Fort-Génois. Ce mouillage est un refuge dans la tempête, et les passagers peuvent presque toujours y faire échelle.

On double le cap de Fer, et l'on entre à pleine vapeur dans le vaste golfe de Stora. Les effets de la côte sont solennels : le paysage est harmonieux et coloré. — Apprêtons-nous à attérir au pied de ces forêts de chêne-liége, qui couvrent les montagnes, et à respirer les brises qui s'échappent de toutes ces charmantes petites vallées s'ouvrant à l'horizon. — Déjà les bateliers génois s'élancent à toutes rames vers notre bord, et le canot du directeur du port de Stora accoste l'échelle de *tribord*.

PHILIPPEVILLE.

Stora est un très-petit village habité presque exclusivement par des Génois et des Maltais, pêcheurs et bateliers, ayant une paroisse sous le nom de Saint-Nicolas, et situé dans des conditions très-pittoresques. — C'est le port de Philippeville. — Ses maisons neuves, élégantes et colorées se dressent avec grâce et miroitent sur le rivage. Les montagnes accidentées qui l'abritent sont vêtues de chênes-liége. On trouve à se loger à Stora pour une halte très-momentanée, et les dialectes italiens sont

presque les seuls qui s'y fassent entendre. La route de ce lieu à Philippeville est, comme celle de Blidah à Médéah, une des plus mouvementées de l'Algérie. Sept kilomètres environ séparent Stora du chef-lieu de l'arrondissement. Si la mer est calme, on peut très-bien se faire conduire en canot jusqu'à Philippeville même, car la Méditerranée vient mourir au pied de cette cité, mais sans y former un mouillage pour les bâtiments. — Stora trouve dans l'entrepôt et le transit tous ses moyens de vie.

L'aspect de Philippeville est plein de charmes. Les principaux édifices de la cité rayonnent, sur son capitole, brillants de jeunesse et de soleil. Ici, comme dans les autres villes des provinces algériennes, on est vraiment surpris de voir tout ce que la France a fait en si peu de temps.

Philippeville est née du souffle français, sur une terre tatouée de débris romains. Elle continue à offrir une apparence de provisoire, qui n'exerce toutefois aucune influence appréciable sur sa prospérité. Elle a de grands alignements et un plan régulier; l'air et la lumière circulent en pleine liberté à travers ses rues amples et droites, ses places largement esquissées. D'élégants portiques s'ouvrent sur sa principale artère, comme dans les rues Bab-Azoun et Bab-el-Oued d'Alger. Malgré ces dispositions matérielles, et peut-être même à cause de l'uniformité de son ichnographie, cette jeune cité porte un cachet de monotonie que modifiera sans doute l'achèvement de ses rues, presque toutes défigurées par des solutions de continuité. — Ici point de variété, point de ces mélanges de races qui mouvementent les villes algériennes, point de quartier indigène, mais seulement quelques Arabes de la campagne ou de passage. L'élément arabe ne s'y trouve donc qu'accidentellement, et cela se comprend : il ne peut pas y avoir de noyau indigène dans une ville neuve, bâtie sur un point où il n'existait aucun centre de population mauresque.

Cette cité, hardiment ventilée et généralement très-poudreuse, a sur Bône l'avantage de la salubrité la plus incontestable et des

meilleures circonstances hygiéniques. — Le transit considérable de Constantine est pour elle une puissante cause d'activité et de richesse. L'hospice et les casernes de Philippeville sont, comme tous les édifices publics bâtis en Algérie par le génie militaire, empreints d'un mâle caractère, remarquables par leur solidité et leur mise en rapport avec leur destination. L'hôpital militaire vaudrait presque celui d'Oran par la beauté de son plan, s'il était aussi riche en eaux. Malheureusement, de ce côté, il est bien pauvre. L'église neuve, consacrée au Saint-Cœur-de-Marie, complète la monumentalité de Philippeville. — La mosaïque, les débris antiques, les citernes romaines situées sur la montagne au couchant, au milieu des cactus, les plus importantes que je connaisse en Italie et en Afrique, restaurées avec une louable intelligence, excitent surtout l'intérêt du monumentaliste. L'appareil de ces citernes, étonnantes par leur ampleur, est de briques merveilleusement ajustées. — On a découvert à Philippeville, en 1853, une statue antique représentant un guerrier, d'une expression médiocre et d'un faible mérite.

Le voyageur d'Afrique choisira entre l'Hôtel des Princes et celui de France, au quartier de la Marine. S'il veut être loin du bruit, et presqu'à la campagne, il ira loger à l'Hôtel Saint-Martin, très-pacifique et très-aéré. Les principaux cafés du pays sont ceux de Foy et de Paris.

Si nos lecteurs n'avaient pas lu déjà, dans les ouvrages des écrivains d'Afrique qui m'ont précédé, la description du repas indigène, je ferais passer sous leurs yeux le menu d'un dîner mauresque que voulut bien nous donner le cadi de Philippeville, à MM. Lardière, alors procureur de la République, Victor Janez et moi, au mois d'octobre 1852.

L'agriculture est intelligente et active dans les environs de Philippeville, où se trouve, entr'autres, la grande concession de M. Barrot. Cette cité possède une imprimerie et un journal. La province de Constantine offre cela de particulier sous le rapport littéraire, c'est qu'il se publie une feuille périodique dans ses trois principaux centres de population.

Philippeville est chef-lieu d'arrondissement, et a reçu, par décret du 12 avril 1854, l'établissement d'une caisse d'épargnes.

CONSTANTINE.

La route impériale tendant de Philippeville à Constantine est une des plus fréquentées de l'Algérie. Dans certaines portions de son parcours, les aloès et les cactus croissent avec énergie sur ses bords. Elle traverse des vallées et des plaines peuplées de colonies agricoles, des montagnes torréfiées et sauvages. Il n'est pas rare d'y trouver des caravanes en marche ou campées près des ravins. Quelquefois un lion vient fièrement y regarder le voyageur à pied ou en voiture. Çà et là on aperçoit quelques gourbis dans la campagne.

Cette route, très-poudreuse et vraiment incinérée comme toutes celles de l'Algérie, est exploitée par le courrier prenant ses voyageurs directement à Stora, et des entreprises de messageries régulières ayant Philippeville pour point de départ. — Nos braves soldats l'ont tracée à la hâte, pour ainsi dire avec la lame de leurs sabres, luttant avec tout leur courage contre la chaleur, la forme des lieux; ils ont fait rapidement, sous les balles des Bédouins, un travail préparatoire, qui, jusqu'ici, a suffi aux communications entre le littoral et la capitale de la province. Des rectifications, des améliorations, des nivellements mettront cette route en harmonie avec tous les besoins; des pentes de 13 à 14 centimètres par mètre pourront être abaissées. — Quant à la sécurité, elle est parfaite sur cette grande voie de circulation.

Elle passe à Saint-Antoine, à Saint-Charles, à Gastonville, dont l'église est sous le vocable de Sainte-Victoire; à El Arrouch, dont la paroisse a saint Alipe pour patron, dont les rues neuves sont construites avec tant d'élégance, sur des alignements régu-

liers, et gravit les rampes aboutissant à un relai célèbre par l'horizon austère qui l'environne, par la vivacité et la pureté de l'air qu'on y respire. — Je veux parler du lieu nommé *el Kantur* ou *Kantour* (qui a son homonyme en Tunisie), composé de quelques maisons seulement, et où l'on est presque toujours sûr de trouver un bon repas. Le voyageur, arrivé à ce point d'arrêt, éprouve une véritable joie, soit par la contemplation des grands effets de montagnes qui se développent à ses pieds ou devant lui, soit par le repos auquel il se livre après la fatigue endurée. L'hôtellerie d'*el Kantur*, c'est pour lui la vie dans la mort et la tente au milieu du désert. Le sentiment du bien-être y est doublé par la comparaison.

Les aspects deviennent de plus en plus solennels, mais solitaires et mornes dans leur muette majesté. — Au delà de Smendou-Condé, dont la paroisse est sous le vocable de Saint-Fortunat, la campagne se civilise un peu. — Voici venir le *Hammah,* l'une des plus admirables oasis de l'Afrique, voici des usines, et, enfin, le Pont d'Aumale. Nous sommes au pied de la vaste rampe qui aboutit à Constantine, en décrivant les courbes les plus hardies.

Constantine, l'ancienne Cirtha, l'ancienne capitale de la Numidie et des états de Massinissa, reçut d'abord des Romains le nom de *Civitas Sittianorum,* après qu'une colonie de Sittiens y eut été conduite sous les auspices de Jules César. Elle s'appela aussi *Julia* (*Cirtha Julia*). L'itinéraire d'Antonin la désigne par les mots de *Circa colonia*, par altération du nom de *Cirtha*, et de là le *circensis episcopus* qui figure dans la notice épiscopale d'Afrique. Rebâtie et décorée par Constantin, elle prit définitivement le nom de son illustre bienfaiteur, et ne l'a plus quitté. — Elle a eu un siége épiscopal et des conciles.

Constantine, située sur le torrent du Rhummel, peuplée d'environ 27,000 habitants, est occupée par les Français depuis 1837. Sa position est une des plus exceptionnelles du monde; elle couvre, à une prodigieuse hauteur, la cime d'une montagne abrupte, isolée de toutes parts par des vallons et un ravin. Les

Romains, constamment épris de ces sites primitifs et fiers, en harmonie avec leurs mâles idées, ne pouvaient manquer d'y conduire leurs aigles victorieuses; et les Français, qui, dans la guerre, ont presque égalé les anciens conquérants de l'univers, auraient réputé leur gloire africaine incomplète si, à force de courage, ils ne s'étaient emparés de Constantine. Il y a quelque analogie de situation entre cette cité et l'ancienne Alise gauloise. Constantine, vue d'en bas, produirait un effet bien plus pittoresque si, comme les cités européennes, elle était hérissée de saillies monumentales et de clochers, et si l'œil, toujours gêné dans ses évolutions par les accidents de terrain, pouvait embrasser toute son ordonnance générale. Ce qui frappe surtout, ce sont les casernes, qui se déroulent, blanches et neuves, avec un certain appareil de majesté. — L'opinion, toutefois, me semble exagérer un peu les conditions abruptes et étranges de Constantine. Cette place aérienne, vaste nid d'hommes, posé comme les nids d'aigles sur le plateau inégal et étroit d'une montagne, n'est pas, je crois, sensiblement plus élevée au-dessus du niveau de la mer que Château-Chinon (Nièvre), du côté de Châtillon-en-Bazois; et le paysage qui entoure l'ancienne Cirtha est peut-être moins sauvage que celui dont l'œil embrasse l'étendue du haut de la capitale du Morvan. — Mais Constantine est en Afrique, a un nom diadèmé dans l'histoire militaire et politique, et Château-Chinon est en France, et n'a point une gloire aussi retentissante que ses échos.

Constantine est le véritable boulevard des mœurs indigènes, et renferme, dans le palais du Gouvernement, l'archétype des demeures mauresques. — Du haut de cette citadelle naturelle et stratégique on plane sur une nature énergique, patrie de ces redoutables archers numides qu'estimaient tant les Romains.

L'étranger visiteur de l'Algérie logera, à Constantine, à l'Hôtel des Empereurs, et pourra se rendre, soit au Café Moreau, le plus vaste et le plus beau de l'Afrique française, soit au Café Charles.

Trois rues principales seulement, et leurs dépendances directes

ou indirectes, ont la physionomie européenne. Tout le reste de la cité est plus ou moins profondément marqué du sceau barbaresque. Mais c'est principalement sur les bords du ravin que se développe le quartier indigène, nœud gordien de ruelles très-analogues à celles dont nous avons constaté l'existence dans la métropole tunisienne.

Constantine, avant la conquête, fruit de tant d'énergie et de gloire, Constantine était la ville de l'Algérie dont l'invasion des idées étrangères avait le moins troublé le caractère originel. Alger, par ses pirates et ses marchands, était en rapports fréquents avec l'Europe. Constantine, éloignée du littoral, protégée par sa rude nature et ses montagnes contre le courant des idées nouvelles, vivait de sa vie propre et tirait de l'agriculture, qui fleurit dans son entourage, ses moyens les plus sûrs de prospérité. — Et puis c'était un camp en permanence par sa situation et ses forteresses.

Toute la cité est bâtie sur des plans diversement inclinés, dont le point culminant est l'ancienne Casbah. Posée sur un trône colossal, elle semble née pour la domination et le commandement, et, toute conquise qu'elle est, elle porte le diadème. Ce monument est presque entièrement absorbé par les casernes, l'arsenal, l'hôpital militaire, réunis par les Français sur le même emplacement et dans la même enceinte, et qui sont ici, comme construction, à la hauteur de tout ce que le génie militaire a fait en Algérie.

La place du Gouvernement n'offre point le charme oculaire et la magnificence de celle d'Alger, mais elle a beaucoup d'animation et de mouvement. Près de cette place est la préfecture de la province de Constantine, d'une construction soignée comme celles d'Alger et d'Oran. Une horloge publique, dont la montre est éclairée la nuit, la délicieuse mosquée concédée aujourd'hui au culte catholique (sous le titre de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs), d'un type mauresque admirable, et qu'il faut bien se garder de compromettre, le palais du quartier général de la division militaire, se rangent autour de cette place, centre moral et

géographique de la cité. — Constantine est la résidence d'un grand vicaire d'Alger, qui y représente l'évêque. Mgr Pavy a choisi, pour ce poste important, son propre frère dont il connaît plus particulièrement le noble cœur.

On peut presque se dispenser de voir les merveilles de Grenade et de Cordoue lorsque l'on connaît à fond le palais mauresque de Constantine. C'est un tout complet où la somptuosité des lignes générales se marie à la splendeur des profils, et qui exhale le plus pur parfum d'architectonique orientale. Là nous sommes initiés à tous les mystères de la vie domestique des Maures, à tous leurs besoins de bien-être, de volupté, de mollesse et de couleur. De cette somptueuse demeure, la plus originale, la plus belle de l'Algérie, dépendent des jardins où le luxe de la végétation semble rivaliser avec le luxe des bâtiments. L'auditoire du cadi est également annexé au palais du gouverneur. Je le signale à l'attention des visiteurs. Lorsque j'y entrai, en compagnie de M. Victor Janez, ancien maire de Montluel, conduit par le *chaouch* de M. Labey de Glatiney, alors président du tribunal civil de Constantine, l'excellent magistrat indigène nous fit, avec une cordialité tout orientale, les honneurs de son tribunal; il nous fallut céder à ses instances, nous étendre sur le divan et accepter le café. — L'hospitalité n'est jamais plus cordiale et plus franche que parmi les peuples réputés barbares, et, pour mon compte, je préfère la barbarie de la Tunisie et du Maroc, si favorable à la véritable fraternité, aux excès de la civilisation, qui engendrent égoïsme et cupidité.

Il importe à l'étranger de se promener sur les bords austères du Rhummel, de franchir le pont *el Kantara,* de substructions puniques et romaines, si hardiment jeté sur lui, de regarder la ville sous ses faces les plus pittoresques, des pentes rapides et déchirées du ravin. — Il y a à Constantine plusieurs mosquées du style mauresque primitif.

Les *zephirs* et les tirailleurs indigènes, *turcos,* ont ici une musique exceptionnelle, dont les sonores accents vous transportent à Constantinople et dans la patrie du tam-tam. Aucunes

fanfares allemandes, italiennes ou françaises, ne m'ont jamais frappé comme celles que j'ai entendues à Constantine : elles offrent quelque chose d'extatique, d'inspiré, d'insolite, de mystérieux et d'éclatant, un imprévu de rhythmes vraiment dignes des retentissants échos et des nuits étoilées de la cité.

Constantine possède un théâtre, une imprimerie, un journal estimé (*l'Africain*), mais elle n'a point de bibliothèque publique. Sous ce dernier rapport, j'y désirerais la simple collection publique de bons ouvrages français, arabes et italiens, que j'ai déjà invoquée pour Bône. Cette ville est assez mal partagée en hôtelleries, et, sous ce rapport, en retard sur les autres cités algériennes. Il n'y existe plus qu'un seul établissement de ce genre, que j'ai nommé plus haut. En revanche, elle a un cercle fort bien tenu, où les personnes présentées trouveront l'accueil le plus cordial. — Car il en est de Constantine comme de toutes les villes de l'Afrique française: les mœurs européennes y sont pleines d'affabilité et d'entrain. — Les colons, en arrivant dans la colonie, oublient leurs préjugés d'étiquette ou d'amour-propre, et prennent la vie par le bon côté, par celui du bonheur réel pour soi et pour les autres.

Bien qu'il soit difficile de trouver des traiteurs à Constantine, cette cité est cependant celle de toute l'Algérie où le régime alimentaire est le meilleur. Les blés de sa province, le bétail de ses environs jouissent d'une réputation méritée, et la saveur fraîche, agréable, fine des premiers, les qualités nutritives des seconds sont assez connues.

Les nombreux restes de l'antiquité romaine découverts sur ce sol historique ont été placés par l'Administration militaire avec le plus grand soin à l'ancienne Casbah. Il y a lieu de croire qu'un musée archéologique, où l'on recueillerait tous les débris intéressants que l'on ne manquera pas de découvrir encore à Constantine (bas-reliefs, inscriptions, médailles, tauroboles, statues et statuettes, vases, armures, sellerie, etc.), pourra bien être inauguré, un jour, dans l'ancienne capitale de Massinissa. En attendant, les murs extérieurs de la Casbah sont, comme ceux de

l'immense vestibule du Vatican, lambrissés d'inscriptions incrustées dans leurs parois et formant le musée lapidaire le plus curieux.

Si le Gouvernement, qui pèse avec tant de maturité ses raisons d'agir, reconnaissait, dans l'avenir, la nécessité de fonder un diocèse dans la province de Constantine, c'est dans sa propre capitale qu'il conviendrait, peut-être, d'en élever le siége, à cause des qualités si pleinement vivifiantes et salubres de l'air dans ce pays, de sa position géographique centrale. L'église cathédrale et le palais épiscopal pourraient être bâtis dans les immenses et majestueuses dépendances de la Casbah, véritable acropole de la cité. — Deux moyens se présenteraient au choix de l'Administration, sans cesse préoccupée des besoins de la colonie: l'adoption de celui que je viens d'indiquer, ou celle d'un plan qui consisterait à ériger en cathédrale la belle mosquée de la place du Gouvernement, à céder à l'évêque le palais du général, et à construire, pour ce dernier, à la Casbah, dans le but le plus direct, un édifice tout militaire par ses dispositions et ses symboles. — Que l'on veuille bien se le rappeler: la tradition épiscopale existe à Constantine avec moins d'éclat, sans doute, mais avec autant d'authenticité qu'à Bône.

Les institutions de bienfaisance et d'instruction élémentaire commencent à fleurir à Constantine. La santé publique y est dans les conditions les plus satisfaisantes. Il n'y a pas en Afrique d'atmosphère plus complétement hippocratique que celle de cette cité; c'est, sous le double rapport de l'alimentation animale et végétale et de l'état sanitaire, la ville la mieux partagée de l'Algérie.

En conformité du décret impérial du 26 avril 1854, la ville de Constantine est érigée en commune de plein exercice.

Mais ne négligeons aucuns détails. — Il existe à Constantine, comme dans toutes nos autres cités franco-africaines, une foule de cafés maures, où l'étranger peut se livrer au plaisir de l'observation et prendre les mœurs locales sur le fait. — Le café maure, dans ses conditions originelles, est un bouge étroit et obscur, ne recevant de jour que par la porte, n'ayant ni pavés, ni plancher,

ni siéges mobiles, ni tables, mais offrant à son pourtour de larges bancs, avec ou sans nattes, sur lesquels l'indigène s'accroupit ou étale fièrement ses guenilles. Il n'est pas toujours prudent de s'asseoir sur ces divans populaires, sur ces dures banquettes, car les hôtes habituels des cafés maures y laissent souvent beaucoup de vermine. Ajoutez à ces bancs un tronc grossier où le cafetier dépose le produit de ses recettes, un fourneau angulaire, sur lequel il prépare devant vous le breuvage qui vous est destiné, une boîte pour le sucre, une boîte pour le café en poudre, une pincette, quelques pipes, un pot à tabac, une série de petites tasses et de petites cafetières rangées sur un rayon, et vous aurez tout le mobilier de ce lieu enfumé et quelquefois infect qu'on appelle un café maure. Le café, fait à la manière indigène, est toujours servi si brûlant, qu'il n'est jamais offert au consommateur que dans l'appareil de deux petits bols superposés, dont l'un contient la liqueur et dont l'autre, d'une température plus douce, est tenu par la main du buveur. On ne connaît ici ni la cafetière commune, ni le philtre. Chaque tasse de café est préparée dans un but direct, dans une cafetière spéciale, et vous est présentée toute sucrée avec du sucre râpé. Le café maure est très-aromatique; on se borne à le humer, et c'est le moyen de l'ingérer avec toute sa saveur; toutefois il faut bien se garder d'arriver jusqu'au marc, dont le dépôt occupe le tiers de la tasse.

Ainsi, tout, dans le mode de préparation et d'ingestion du café maure, est merveilleusement compris pour que la liqueur ne perde pas un atome de son parfum, et ce que nous regardons comme un procédé barbare est réellement un raffinement de sensualité.

Les Arabes qui fréquentent ces cafés y portent ou beaucoup de flegme ou beaucoup de loquacité. Là retentissent les *bezzaf* (beaucoup) et les fameux *makash* (cela ne se peut), si familiers à nos soldats. — Tout Européen peut entrer dans les cafés maures et y prononcer les mots solennels : *athini kahoua* (donne-moi du café), qui seront entendus par le cafetier. Pour deux sous à Constantine et à Oran, pour un seul à Alger, Blidah, Bône, vous avez le café, fait expressément pour vous, et la pipe munie de tabac,

si vous la désirez. Le cafetier indigène ne se trompe jamais dans les doses : il prend sous vos yeux la cafetière, le sucre râpé, le café moulu, et vous initie à tous ses moyens, bien élémentaires, bien simplifiés, mais excellents, de préparation. Les Maures tirent tout le parti possible de la fève d'Arabie ; ils savent merveilleusement et la torréfier, et la moudre, et l'infuser, et boire la liqueur qu'elle produit. — Au reste, l'usage bien réglé du café est une des nécessités hygiéniques de l'Algérie. — Il faut user largement, mais sans excès, de ce breuvage qui entretient la transpiration cutanée insensible, et facilite les fonctions digestives sans les surexciter.

Le service des Maures, même dans leurs cafés, sanctuaires hideux des mœurs barbaresques, est absolumeut passif. Ils vous apportent la pipe toute bourrée de leurs mains, viennent l'allumer à l'aide d'un charbon de bois serré dans une pince, en en soutenant doucement le réchaud. A Constantine, l'usage du *hachiche* est très-commun ; les indigènes le préfèrent presque au tabac. — Vous êtes servi là comme des pachas, et quoique vous demandiez, dans les conditions du lieu, vous ne serez jamais déconcerté pour une parole ou un regard équivoques.

Du reste, le café maure lui-même tremble sur ses bases ; l'influence des idées étrangères s'est étendue jusque sur lui : il a plus d'espace, de lumière, de propreté. Il faut aller au cœur des quartiers indigènes chercher dans quelque coin oublié le vieux café maure d'avant la conquête. Il a cela de commun avec le café italien primitif, c'est qu'il est à la fois un lieu de consommation et un laboratoire confondus.

Une des curiosités de Constantine, c'est son café chantant maure. Celui-ci offre un certain éclat et de grandes dimensions. L'orchestre s'y compose de chanteurs arabes, accompagnés par une mauvaise mandoline et un sourd tambour de basque. — Rien de primitif, de monotone, d'étrange comme ces chants. — C'est un râle. — Il y a quelque analogie entre ces accents et les *ranz* de la Suisse et du Morvan, et leur origine se rapporte certainement plutôt aux traditions d'un peuple pasteur qu'à celles d'un

peuple guerrier. C'est le contraire de la musique militaire dont nous avons signalé les fanfares triomphales, les rhythmes bruyants, chez les *zéphirs* et les *turcos* de Constantine. Celle-ci est imitée des Turcs conquérants et vainqueurs sous Soliman II. — Au reste, l'instinct musical n'est pas très-développé chez les Arabes.

Le café maure nous mène droit au bain maure. — Les bains maures sont répandus dans toutes les villes de l'Algérie ; comme tenue, toutefois, ceux d'Alger, de la rue de l'État-Major, occupent et méritent le premier rang. Ce n'est autre chose qu'un bain de vapeur ou un bain sec, gradué dans ses phases et sa température. Vous vous déshabillez d'abord dans une salle légèrement échauffée, on vous couvre d'un peignoir, et vous passez dans une étuve dont la température vous saisit vivement, et où l'on vous étend sur une table de marbre blanc, très-chaude. Vous ne tardez pas à éprouver une transpiration halitueuse et abondante. Bientôt on vous conduit, dans le même local, sur une couche d'une température un peu plus basse. Là, on vous masse des pieds à la tête, on vous lave on vous éponge à l'eau tiède. Les nègres chargés de tous ces détails de manipulation très-fastidieux et très-gênants pour l'Européen ont grand soin de vous montrer comme des trophées les corps gras que le massage développe à la surface de votre peau. Quand vous êtes bien massé, lavé, épongé, quand on a bien assoupli vos muscles et fait craquer les phalanges de vos doigts, l'opération est terminée. Il ne vous reste plus qu'à rentrer dans la salle où vous vous êtes déshabillé et à vous coucher sur le lit qui vous attend. Vous pouvez, sur ce lit, vous assoupir, dormir, fumer, prendre le thé ou le café, passer toute la nuit, si cela vous convient. On y demeure communément jusqu'au moment où le corps a repris à peu près sa température habituelle et son état normal. Il est prudent de se bien couvrir en quittant le bain maure, et d'aller se mettre dans son lit.

Le bain maure est d'un incroyable bon marché et très-hygiénique sous un climat où la plupart des maladies ont pour cause les transpirations brusquement supprimées ; mais il ne faut pas en abuser, car il affaiblit beaucoup. Ce qui en éloigne les Euro-

péens, c'est qu'ils n'y trouvent point toute la propreté désirable, et que tout cet appareil de manipulations par des nègres, dont j'ai parlé, tous les détails du service leur inspirent de la répugnance. Dans tous les bains maures il y a des heures exclusivement consacrées aux femmes, et d'autres heures spécialement destinées aux hommes. — Ainsi la morale publique comme la décence sont religieusement sauvegardées dans ces établissements.

J'ai eu et j'aurai souvent, dans le cours de cet écrit, l'occasion de constater quelle admirable intelligence instinctive de l'hygiène et du bien-être ont les Arabes dans leur vie privée. Le bain maure en est une preuve éclatante. Ce sentiment du comfortable, l'Arabe le pousse jusqu'à la pipe. Ainsi, au lieu de serrer entre ses dents un mince tuyau qui les corrode et en déchire l'émail, il a grand soin de ne porter qu'à ses lèvres un gros bouquin d'ambre, d'ivoire, etc., d'où s'échappe la fumée qu'il aspire lentement, sans efforts, et qui n'arrive à son palais qu'adoucie par la distance qui sépare le réchaud du bout. Il se gardera bien de l'allumer ou de la faire allumer avec des allumettes ou du papier : toujours il aura recours au charbon incandescent, saisi — comme on l'a vu — par une petite pince faite exclusivement pour cet usage.

Il existe à Lyon, à Paris et à Marseille, une rue de Constantine. Cette province contient 29,569 Européens, 47 villes, villages et centres de populations.

A Constantine, comme à Tunis, presque tous les Maures sont marchands. Les Juifs, surtout, sont maîtres des positions commerciales du pays, par suite de leur naturel si éminemment prédisposé au trafic. Ils sont adroits, fins, rusés, actifs, intelligents ; ils parlent toutes les langues ; il faut partout qu'ils vendent ou qu'ils achètent. Il se fait principalement par leurs mains, à Constantine, un grand débit de parfums, de pipes, de tabatières dites de Tunis, d'une foule d'objets de l'industrie et de l'art de la localité ou du Levant. Tous ces marchands sont réunis dans les ruelles les plus indigènes, les plus tortueuses et les plus étroites de la cité, véritables bazars d'un type affreux, mais sérieusement local. — Vous y trouverez un tabac à priser porphyrisé, vivement aromatisé avec de fines essences.

Il y a à Constantine un service régulier de voitures publiques sur Bathna et Lambessa, dont il faut absolument visiter les ruines romaines. Le voyageur intelligent cherchera les moyens d'aller fouler le sol antique de Tebessa et de pousser la course jusqu'à Biskra, où le dattier croît comme en Égypte, et qui est aux premières limites du Grand Désert, cette autre Thébaïde de l'Afrique.

Il faut parcourir la province de Constantine, son *Salluste* à la main, comme l'antique Gaule militaire avec les *Commentaires de César* pour manuel.

DE STORA A ALGER.

La route, comme celle de Bône à Stora, est toujours dans la direction générale de l'ouest.

Ce sera un grand bonheur pour le visiteur s'il peut faire la traversée de Stora à Alger à bord du *Tanger*, sur lequel le capitaine de frégate Houssard, qui l'a commandé, avait établi une discipline austère, mais conforme à l'esprit martial et viril de la marine impériale. — On passe à côté de l'îlot-phare de Srigina, et l'on trouve bientôt Collo (Cullu), petit port fort joli et que nous possédons moralement, bien que nous n'en n'ayions pas encore pris politiquement possession, et qu'il soit entouré de quelques restes de tribus qui ne reconnaissent pas l'autorité française. Le promontoire échancré qui sépare les eaux de Collo de celles de Jigelli est doublé et nous entrons au mouillage de cette dernière ville. Cette anse n'offre aucune sécurité, et l'on se gardera bien de communiquer pour peu que le grand lac méditerranéen soit agité. Cette petite cité française représente l'*Igilgilis* fondé par les Phéniciens de Carthage.

Vient ensuite la pittoresque baie de Bougie. Quelque violente que soit la bourrasque, on peut presque toujours relâcher dans

ce port très-bien abrité. Cette ville (d'origine carthaginoise, *Saldæ*), vivement teintée et pleine de lumière, rayonne sur sa colline, en partie voilée par les accidents du terrain. C'est la capitale maritime de la Kabylie, dont Sétif (*Sitifis colonia*) est l'expression centrale et la métropole. C'était déjà, dans l'ère romaine, la capitale de la Mauritanie sitifienne. Les Arabes connaissent Bougie sous le nom de *Bujeiah.*

Avant d'arriver à Dellys (le *Rusucurium* romain), il faut doubler le cap Carbon. — Dellys, dernier port de la route avant le golfe d'Alger, a, comme Jigelli, un mouillage fort précaire, et, le plus souvent, les courriers n'y touchent point. — On plaint ces populations du littoral qui demeurent quelquefois plusieurs mois sans recevoir de nouvelles et sans pouvoir correspondre. Je me rappelle m'être trouvé à bord du *Tanger* en 1852. Parmi les officiers qui avaient pris passage sur ce bâtiment se trouvait un capitaine d'infanterie légère, se rendant à Dellys. Nous passâmes en vue de cette ville; mais le débarquement eût offert du danger, vu l'état du parage, et le commandant ordonna de continuer la marche. L'officier en destination de Dellys fut donc conduit à Bougie, où il attendit paisiblement la réapparition du même courrier revenant de Bône. Nous le revîmes donc de nouveau à bord. La mer n'était pas très-douce, et on avait encore une fois mis l'atterrage de Dellys en question. Cependant le débarquement avait été permis. Les événements de cette nature sont fréquents sur les côtes de l'Algérie. — Encore un promontoire à côtoyer, et, après avoir doublé le fameux cap Matifou, nous entrerons sous le vent et dans les eaux d'Alger.

ALGER.

La brillante capitale de l'Algérie est si connue que je ne saurais viser à l'originalité en en parlant; mais — comme je

l'ai dit, en entrant à Tunis — chaque regard a sa portée particulière, ses secrets, ses prédilections et ses moyens d'apercevoir ce qui se voile à d'autres vues.

Pour contempler le golfe d'Alger dans tout l'appareil de ses magnificences, et comprendre ce splendide panorama dans tous ses effets, il faut surtout se placer sur la route maritime directe de Marseille à la métropole algérienne. De cette route on a en face l'admirable tableau qui ne peut être vu qu'obliquement par les yeux arrivant de la côte d'est ou de la côte occidentale. — Faisons donc remonter, par la pensée, notre navire jusqu'au sillage des courriers de France, et supposons que nous ne connaissons encore rien de l'Algérie, que nous allons pour la première fois mettre le pied sur ses rivages.

C'est du centre de ce golfe étincelant, dont la cap Matifou et la ville d'Alger forment les deux boulevards, c'est de la rade qu'il faut embrasser l'antique reine des Mauritanies césarienne et sitifienne, l'*Icosium* romain, l'*el Djezaïr* des musulmans, la métropole actuelle des possessions françaises en Afrique. — Rien d'étrange comme cet amphithéâtre de maisons et de lignes horizontales d'un blanc de neige, sous un ciel indigo, offrant, sous la figure du delta, l'aspect d'une immense carrière d'albâtre composée de cubes de diverses dimensions, s'étageant sur le flanc et montant jusqu'au faîte de la colline. — A droite et à gauche de la cité sont des mamelons pittoresques brodés de blanches *villas*, semés de délicieux jardins d'une riche parure. Point de populations massées sur ces riants coteaux, mais des myriades de kiosques, de maisons de plaisance mauresques et françaises, d'élégants marabouts se dressant à l'air libre sur le bord du vallon ou le pli de la montagne, se cachant dans l'anfractuosité, enveloppés de myrtes, de lauriers, d'aloès, d'agaves.

Tous les arbres du Midi croissent vigoureux sur ces hauteurs: le jujubier, le limonier, le cédrat, l'oranger, l'alaterne, le palmier, le chêne vert, le pin maritime, le ricin, le caroubier, la bellombra, le grenadier, l'olivier, etc. Rien de heurté, rien de raide, rien de dur dans ces pentes arrondies, dans ces sites

harmonieux; beaucoup de couleur, mais peu d'imprévu et de contrastes. Toutes ces formes sont aussi faiblement senties que dans le rideau de collines déroulé sur la rive droite de la Saône, à Lyon, entre Fourvières et Sainte-Foy, et rien ne ressemble à l'entourage du *Chemin des Étroits*, dans tous ses motifs de coteaux et d'ombrages, comme le bord de la mer au-devant d'Alger. — Un autre paysage français offre quelque analogie avec celui-ci, c'est le paysage de Trévoux (Ain). — Les mamelons les plus voisins de la ville sont commandés par le fort l'Empereur, dont la mémorable prise par les armes françaises décida du sort de la capitale des Deys; ceux du flanc occidental, contre-forts de la Boudjareah, serrent la cité de près et en forment le rempart naturel.

Mais un autre spectacle attend le voyageur débarqué, sur cette Boudjareah qui domine d'une si majestueuse manière les collines du bassin d'Alger. C'est à la crête de cette montagne que devront se rendre les curieux, soit à cheval, soit à dos de mulet. De là-haut ils auront sous les yeux la magnificence du golfe et de la rade, qui ne le cèdent en beauté qu'à ceux de Rio-Janeiro, de Constantinople et de Naples. Les paysages animés de Saint-Eugène, les environs plus incultes de Sidi-Ferruch, premier jalon de la conquête française, la *rivière* d'Alger avec l'Agha, Moustapha-Inférieur et Moustapha-Pacha, Hussein-Dey, Kouba, le Jardin d'essai sur les bords de la mer, les blanches maisons de la *Rassauta*, la *Maison-Carrée*, bastion des indigènes sous la domination des Deys, le cap Matifou, les cimes austères du Djurjura, presque toujours couvertes de neige, la ville d'Alger, tout cela au nord, à l'ouest, au levant, au sud-est. Puis au midi ils verront se développer la plaine de la Mitidjah, qui s'étend, en longueur, de la colonie agricole de Marengo à la Maison-Carrée, arrosée en partie par l'Harach, la Chiffa, limitée par les collines du littoral d'Alger, dont le spectateur occupe le faîte le plus élevé, que l'on nomme dans leur ensemble le *Sahel*, et par la chaîne énergique de l'Atlas, dont les premiers contre-forts commencent à rayonner de civilisation et de gloire. — Le Djurjura,

qui saillit au sud-est, fait presque, dans l'Atlas, la figure produite par Pilat dans la chaîne des Cévennes, sur le littoral du Rhône, ce qui achève de rendre frappante l'analogie entre la rivière orientale d'Alger et le tableau lyonnais que j'ai effleuré plus haut. Au pied du Djurjura s'abritaient naguère encore des tribus insoumises, belliqueuses et barbares, qui troubleraient parfois nos relations et inquiéteraient peut-être nos colonies agricoles isolées, si le gouverneur général et les officiers généraux sous ses ordres n'eussent rappelé naguère à ces tribus qu'on ne peut résister aux armes françaises.

Après l'ivresse d'un premier regard lancé sur le ciel, le golfe, la ville, les paysages d'Alger, le sentiment le plus vif éprouvé par le visiteur de la terre africaine, c'est la prostration profonde de ses forces morales et physiques. — Le moindre mouvement l'accable; ses jambes se refusent à le porter; il ne pense littéralement plus. — Alors il puise dans cet abattement, dans cette lassitude de l'esprit et du corps, l'intelligence de la vie, de la maison, des mœurs mauresques. Alors aussi, sous l'empire d'une somnolence qu'aucun besoin d'émotions ne semble pouvoir maîtriser, il a tous les secrets de l'insouciance orientale, il comprend ces hommes à la peau métallique, dont une guenille de laine, d'un blanc sale, déguise à peine la parfaite nudité, accroupis tout le jour sur leurs nattes, vivant de rien, ne pensant à rien, pas même à la fumée du tabac qu'ils chassent nonchalamment de leurs lèvres. On finit par s'identifier avec ce désœuvrement, cette paresse endémiques, qui résultent du climat, et à ne trouver le bien-être que dans le repos, l'inaction, l'atrophie de la pensée. — Quand on en est là, plus rien n'étonne en fait de mollesse, et les prodiges d'immobilité de la Perse, de l'Inde et de la Chine méridionale, ne paraissent plus étranges que pour les laborieux enfants du Nord, qui n'ont jamais franchi le grand lac méditerranéen.

Tout dans l'existence, les goûts, l'architectonique des Maures, s'explique merveilleusement par les conditions climatériques sous l'influence desquelles ils sont placés, et est le fruit de lois hygiéniques instinctivement pratiquées.

Ce qu'il importe surtout de prévenir dans les pays chauds, ce sont les congestions sanguines au cerveau. La tête des Arabes est constamment la partie la plus couverte de leur corps, et celle qu'ils garantissent avec le plus de soin contre les atteintes du soleil. — Le burnous blanc, la rue étroite et tortueuse, presque hermétiquement voûtée en l'air par les haies de perches soutenant les saillies grossières en porte-à-faux des maisons, impénétrable à l'ardente chaleur d'Afrique, la demeure n'offrant d'ouvertures essentielles que sur le petite cour intérieure, inscrite dans des arcades, la chambre-galerie, percée de petits ventilateurs, avec sa jolie embrasure, espèce de petit sanctuaire domestique, où l'on se recueille pour l'intimité; le badigeon ou la fresque d'Italie dans les appartements, à l'exclusion du papier français, si favorable aux insectes à raison de son encollement, les tapis, les nattes, les divans, les fréquents blanchissages des murs au lait de chaux, les ablutions à la fontaine de l'atrium de la mosquée, à la fontaine domestique, à l'abreuvoir, l'usage du café brûlant, des vêtements de laine, de la culotte-sac (serhoual, chanevass), de la ceinture de flanelle sur le bas-ventre, de la longue pipe, de la chaussure arrondie et découverte, la tête rasée, le régime alimentaire peu animalisé, dont les pâtes, le poisson, les fruits cuits combinés à la viande, forment les principaux éléments; la privation des boissons alcooliques, l'amour du repos pour éviter la déperdition des forces, tout cela a son admirable raison. — Un de mes plus honorables amis, M. Alphonse Marey-Monge, ancien attaché à l'ambassade de Chine, me racontait naguère que, dans l'Indoustan et dans le sud du Céleste-Empire, les indigènes se livrent à une inaction absolue pendant les chaleurs. Littéralement ils ne bougent point et ne font aucun mouvement. En Asie comme en Afrique, les habitants sont de grands maîtres en hygiène. — Mais tout cela a été décrit, et je n'ai sur rien de ce qui est à Alger particulièrement la folle prétention de dire du nouveau. Seulement, répétons-le : chaque écrivain a sa couleur propre, son mode de voir et de sentir, et peut-être il m'arrivera de relever

parfois, dans les coins du tableau, quelques profils jusqu'ici échappés à l'observation. En tout cas, je constaterai exactement la situation d'Alger en 1854.

Le visiteur fraîchement débarqué paie donc un large tribut au soleil d'Afrique; il souffre, il se plaint, il regrette les zones plus tempérées, il éprouve des nausées et des vertiges. C'est qu'au fait et au fond, la chaleur algérienne a je ne sais quoi d'énervant et de lourd qu'on ne trouve point dans celle de Naples, de Palerme, et des autres régions australes un peu plus avancées vers l'Orient. Quand le *sirocco* se promène majestueusement sur l'Italie méridionale et la Grèce, il n'y arrive qu'adouci par la Méditerranée dont il a franchi la surface; mais à Alger, il vient en droite ligne du Sahara, sans avoir presque trouvé la plus petite nappe d'eau pour se désaltérer et se rafraîchir, et il en apporte la brûlante atmosphère.

Lorsque l'étranger s'est bien assoupi dans le *far niente* napolitain, lorsqu'il a bien maudit durant quelques jours l'idée, la marche, le travail, la lumière surtout qui lui dévore la paupière et les yeux, quand le vent du Grand-Désert souffle sur le littoral poudreux d'Alger, peu à peu il s'accoutume à ce milieu et il sent sa nature se relever plus énergique que jamais. A la verve et à l'inspiration retrouvées s'unit bientôt le besoin de voir, d'étudier, de parcourir. La double activité du corps et de l'esprit ne peut point faire longtemps défaut à l'Européen. Ici, comme dans les régions les plus tempérées, il vivra dans la plénitude de ses facultés, s'il est sage, s'il est prudent, s'il est sobre, sévère dans ses habitudes hygiéniques, s'il sait se raidir contre la volupté.

A voir aujourd'hui cette cité d'Alger si animée, si brillante par son luxe, par ses reflets de la vie européenne, croirait-on qu'elle n'était, il n'y a pas encore 24 ans, qu'un repaire de pirates abrutis par le plus farouche et le plus sombre despotisme?

Alger est le Paris de l'Afrique, l'âme de la colonie, et résume toutes les nationalités parmi lesquelles prédomine le germe français. Cette cité, toute européenne par ses mœurs, ses idio-

mes, ses constructions, à ses pieds et à sa tête, n'a conservé que dans son centre, sur les pentes rapides de la montagne qu'elle embrasse, le type mauresque qui fit sa force sous la domination musulmane; encore est-elle menacée et entamée à chaque instant dans les plus sombres sanctuaires de son passé. L'épanouissement des ruelles du vieil Alger forme le dessin le plus bizarre que l'on puisse imaginer. Tous ces réseaux de la circulation musulmane n'avaient, avant la conquête, qu'une seule artère, la rue de la Casbah, où les demeures françaises commencent à pulluler, surtout sur le plateau dont le palais du Dey occupait en partie la surface. Les Européens, les Français, principalement, sont, à mon avis, partis d'une idée fausse, et ont fort mal compris la rénovation matérielle d'Alger. Pourquoi s'obstiner à bâtir ici de grandes et hautes maisons, sans caractère, ressemblant à celles que l'on voit partout en France, si frêles de structure qu'elles remuent au moindre vent, et dont les tremblements de terre, fréquents en Afrique, ébranlent les bases et font craquer les parois? — Celui qui eut lieu le 16 octobre 1852, à 5 heures 20 minutes du matin, vint à merveille me fournir l'exemple du danger et me montrer cette hache de la destruction toujours prête à chercher des victimes dans les hommes ou dans leurs abris. — Rien d'incommode comme la maison à la française, avec quatre ou cinq étages et d'interminables escaliers, sous le ciel de l'Algérie. Si encore elle compensait par la solidité de la construction et le choix des matériaux les inconvénients de sa forme et de son plan, elle aurait au moins la force de résistance; mais tout lui manque : le goût, la cohésion, la consistance, la relation avec le climat. Je comprends le caractère provisoire des premières demeures bâties rapidement sur une terre nouvellement conquise et qui pouvait échapper à ses vainqueurs. Aujourd'hui il n'a pas de prétexte, il est un non-sens, il est coupable. Il fallait ici, ou approprier aux besoins français la demeure mauresque, ou emprunter l'idée de la maison italienne. Cette expérience a été faite avec bonheur par M. de La-Tour-du-Pin dans l'hôtel de

la Régence. Mais l'esprit d'uniformité et de nivellement vient s'implanter jusqu'en Afrique.

Quand les Romains s'emparèrent des Gaules, ils commirent à peu près la même faute que nous; mais ils mettaient du moins la splendeur de leur art à la place des bâtiments indigènes les plus grossiers. Notre art, à nous, c'est la manifestation la plus pauvre, la plus froide, la plus inharmonique avec le ciel et les lieux. N'eût-il pas été plus logique, plus rationnel, plus hygiénique, de renchérir sur l'idée mauresque, de plier la maison musulmane aux exigences du goût, de modifier ou embellir le profil en respectant l'ordonnance générale née de l'influence climatérique? La police de la petite voirie devra définitivement, en Algérie, réglementer les conditions matérielles de la maison, de telle sorte qu'elle satisfasse aux doubles besoins de la civilisation et de la latitude. On renoncera aux larges fenêtres, aux murs épais de 20 centimètres, aux étages multipliés, aux escaliers sans fin, au barbare usage de forcer les gens à épuiser leur énergie, que tant d'autres causes tendent à déprimer, pour gravir des degrés; on se préoccupera de la densité dans la structure, de la convenance dans le plan et la hauteur, qui seront officiellement fixés; on formulera un style néo-mauresque ou franco-mauresque.

La maison mauresque, ce n'est, au fond, que la maison antique du vieux Midi et du vieil Orient, ne portant que dans l'arc en fer à cheval cintré en tiers-point l'empreinte de sa nationalité. Réalité sans apparence extérieure, elle est exactement le contraire de la demeure française; elle ne peut jamais être trop laide, trop pauvre, trop informe au dehors, et trop délicieuse au dedans; elle est le symbole de la vie musulmane, qui a ses impénétrables mystères. — Quant à ces forêts de porte-à-faux formés de simples perches écorcées de chêne vert ou de cèdre, qui soutiennent les renflements de la vieille maison indigène et ses saillies extérieures, elles furent largement pratiquées en France dans le moyen âge. Nos villes du XIVe et du XVe siècles ressemblaient plus qu'on ne le croit à celles de l'Algérie avant 1830.

Alger, comme cité française, ne vaudra jamais une ville neuve

de la France européenne; comme cité d'Afrique elle pouvait, malgré l'introduction de mœurs et de courants d'idées nouvelles, conserver le type le plus intéressant, la physionomie originale prête à lui échapper. — Hâtons-nous de déclarer, toutefois, que l'on commence à bâtir ici avec plus de solidité, de variété et de luxe.

En dépit de ces conditions fâcheuses de régénération matérielle, la capitale des possessions françaises en Afrique plaît singulièrement à ses visiteurs et à ses hôtes par le laisser aller de l'existence coloniale qu'on y mène, par cette vie d'Afrique si pleine de séductions et de charmes, que l'on s'en détache difficilement quand on l'a goûtée; par la beauté du ciel, de la lune et des nuits; par la variété de ses habitants. — Vous trouverez pêle-mêle, dans les rues d'Alger, les enfants des Iles Baléares, de Minorque surtout (Mahonnais), les Arabes du désert, les Maures, les Koulouglis (nés de Mauresques et de Turcs), les Maltais, les Espagnols, les Nègres, les Italiens, les Kabyles, les Juifs, vivant du même soleil et du même air. Tous les costumes originaux existent encore dans ces races populaires, si vivement nuancées et dans le fond et dans la forme. Ici peut-être on me demandera quelle différence essentielle existe entre les Arabes habitants des campagnes et les Maures citoyens des villes. Les Mauritaniens descendaient des Mèdes; ils conquirent l'Espagne et se civilisèrent. Les Numides étaient issus des Perses; ils restèrent nomades. Les premiers habitaient l'ouest : Oran, Tlemçen, Alger; les seconds, l'est : Bougie, Sétif, Constantine et l'intérieur. Les Maures sont donc les citadins, les bourgeois, tandis que les Arabes représentent les paysans. — Le Maltais — j'ai déjà eu occasion de l'indiquer — est le type le plus parfait de transition entre ces deux races. Il n'y a pas jusqu'à sa coiffure qui ne soit le passage du turban au chapeau. Mais cette coiffure à rebords creux, formant gouttière, n'aurait pu s'introduire dans les contrées où la pluie est fréquente, car elle offre un récipient à l'eau.

Tous les peuples du Midi ont beaucoup d'idées communes.

— Ainsi, il existe une conformité remarquable entre l'ichnographie génoise et celle de l'Alger indigène. Tout le réseau de ruelles comprises à Gènes entre les rues de' Lomellini, San Siro, San Luca, del Canneto, parallèles au port, et les rues Nuovissima, Nuova, Carlo-Felice, est aussi compliqué et aussi inextricable que le dédale des anciennes voies algériennes. — A Gènes, comme dans l'Alger mauresque, bon marché et usage populaire du café, cafés étroits, obscurs (je parle du café italien primitif), avec laboratoire placé sous les yeux du consommateur, chaises peintes, maisons inscrites dans des cours rafraîchies par une fontaine, défaut de niveau dans le plan intérieur des habitations, amour des eaux jaillissantes, des terrasses, de la couleur, du blanc de chaux, des placages de faïences vernissées, étroitesse des rues et des boutiques, pentes rapides, hauteur des degrés, femmes à demi-voilées, présence des nattes et des divans, passion marquée pour la *fantasia*, fardeaux généralement portés par deux hommes, à l'aide d'un bâton posé transversalement sur l'épaule de chacun d'eux, multiplicité des mulets chargés de bâts et envahissant tout l'espace si parcimonieusement ouvert à la circulation. Le clocher génois même, zébré de marbres noirs et blancs, ou vêtu de couleurs vives, tient un peu du minaret, et la coupole de Gènes a de l'analogie avec la kouba du marabout. — Le Palermitain, le Napolitain, le Catanien ressemblent par bien des points aux Maures.

L'Arabe, féroce à la guerre, cupide dans la paix, est, après tout, très-soumis à ses maîtres. Si l'on est coudoyé et heurté dans les villes de l'Algérie, c'est par les Espagnols ou les Français, ce n'est jamais par un indigène.

Alger offre peut-être encore plus d'animation et de mouvement que Marseille elle-même. Les anciennes subdivisions de la cité en Quartier de la Marine, Quartier Franc, où se trouvaient les consulats et les Européens, Quartier Indigène, n'ont pas complétement cessé d'être appréciables. — Cette ville a des zones françaises d'un bel aspect, dont la place du Gouvernement forme

la couronne et résume le caractère. A ce centre aboutissent toutes les principales rues européennes, comme la rue de la Marine, la première bâtie après la conquête, la rue Bab-Azoun, cette Cannebière algérienne, la rue Bab-el-Oued. Elle a pour dépendances la place Mahon, devenue celle de la Pêcherie, la rue qui lui fait suite, la place de l'Évêché, la place et la rue de Chartres, le Bazar. Au nord-est de la place du Gouvernement est une terrasse d'où la vue du spectateur s'étend sur la mer et les collines dont le cap Matifou forme la dernière limite. Près de cette terrasse s'élèvent, et la statue équestre de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, prince éminemment français par le cœur et par l'esprit, si tristement mort sur une grande route, et la mosquée de la Pêcherie (rit Hanéphi), bâtie par une pensée catholique, sur le plan exact et dans les rigoureuses conditions d'orientation liturgique des basiliques chrétiennes. De la plate-forme du minaret qui la flanque on peut entendre le mouedzin (muezzin) crier dans le rhythme le plus antique les mots sacramentels de l'islamisme : « *Allah. Ouaed. Allah. Ou. Moh'ammed. Rassoul. Allah!* »

Il est d'usage, quand on franchit le seuil d'une mosquée, de quitter ses chaussures. L'Européen fera toujours très-bien de se conformer à cette habitude musulmane, car il ne faut jamais braver les croyances d'un peuple, expression de sa nationalité.

Le Gouvernement français veut que l'on respecte les indigènes dans leur religion, qu'on ne les trouble jamais dans l'exercice de leur culte, et il pousse très-loin ce sentiment de délicatesse et d'impartialité envers les vaincus de l'Afrique septentrionale. C'est par suite de la règle de conduite qu'il s'est tracée à ce point de vue, et dont la haute convenance est appréciée, que le catéchuménat se trouve restreint en d'étroites limites. Jusqu'ici la propagande et les instructions catholiques en langue arabe n'ont pu être encouragées. Toute tentative dans ce genre eût peut-être été impolitique, prématurée, infructueuse. Laissons les musulmans se modifier librement par leurs points de contact avec nous, préparons le terrain, et, plus tard, la semence de la vérité germera.

Je reviens à la statue du duc d'Orléans. Sur le piédestal du monument on lit, à la face antérieure, cette inscription :

L'ARMÉE
ET . LA . POPVLATION
DE . L'ALGÉRIE
AV . DVC . D'ORLÉANS
PRINCE . ROYAL

M . DCCCXLII

Pauvre prince ! . . . . . .

Les côtés occidental, oriental et une partie du flanc méridional sont occupés par des maisons toutes françaises par leur architectonisation riche, ornées de portiques. L'immense demeure bâtie avec un luxe solide en 1852 et 1853, sur ce dernier flanc, la nouvelle maison dont la construction vient de s'achever, aussi somptueuse et aussi sage que la précédente, comme hauteur et comme solidité, également ornée d'arcades à son rez-de-chaussée ; le palais de la Djénina, résidence habituelle du Dey, avant que, pour sa sûreté personnelle, il ne se retirât dans le fort de la Casbah, au faîte de la ville, complètent l'appareil monumental de la place du Gouvernement. De ce magnifique milieu, vraiment digne d'une capitale, et dont l'aire est très-plane, on apercevait naguère l'église cathédrale de Saint-Philippe, défigurée par ses deux clochers en poivrière et sa malheureuse façade, et l'on devine le palais du gouverneur général, horriblement gâté à l'extérieur par la restauration la plus maladroite. — Il n'est pas dans l'esprit de l'art mauresque d'étaler au dehors le luxe des façades ; il se borne à le formuler dans la porte. — Les architectes français auraient dû se soumettre à cette loi.

La nouvelle maison destinée à devenir l'Hôtel d'Orient comblant, avec sa voisine, l'espace laissé vide entre la Djénina et le côté opposé, on ne peut plus, maintenant, qu'à peine entrevoir la cathédrale de la place du Gouvernement. Le Grand-Hôtel

d'Orient, transféré dans cette vaste demeure neuve, sera le plus beau de l'Algérie et offrira les ressources, le comfortable, les aisances, l'éclat de l'Hôtel des Bergues de Genève. — Les deux immenses maisons neuves du flanc méridional de la place du Gouvernement sont traversées par une galerie-bazar ou passage.

Il y a sur la place du Gouvernement un des plus ravissants et des plus solennels aspects qui soient au monde. La mer, le port, le plus vaste, le plus sûr de l'Algérie, la *Santé,* petit bâtiment en forme de temple antique, le stationnaire (brick la *Menagère*), d'où part le coup de canon pour l'ouverture et la clôture de la libre pratique du mouillage, le mouvement commercial maritime, les embarcations qui sillonnent la rade, les bâtiments à l'ancre, tout cela à ses pieds; autour de soi, l'entourage que j'ai esquissé plus haut, le bruit d'une grande ville, la vue de la blanche cité mauresque grimpant sur la montagne, les curieux, les promeneurs, les cafés réunis dans cette enceinte, l'animation et la variété partout, voilà ce qui fait de cette place le cœur moral et géographique d'Alger. Nul lieu, peut-être, aussi pleinement favorable au plus large déploiement possible de la *fantasia,* c'est-à-dire au besoin de se faire voir en public. Quelques chefs arabes arrivent-ils à Alger? c'est là qu'ils viennent montrer leurs doigts cousus de diamants, leur étincelante armure, leur souple et moelleux burnous, leur barbe luisante et noire; c'est là que se donnent rendez-vous, le soir, et les hommes sérieux, qui cherchent un instant de distraction, et les désœuvrés élégants de la capitale et des provinces, qui veulent parader; c'est là que débutent les *lions* français, à peine arrivés en Afrique avec la pensée exclusive d'y mener la vie de pacha, si commune dans les colonies; c'est là que les jeunes fonctionnaires civils viennent étaler leur uniforme. — Les bellombras qui ombrageaient cette place ont été remplacés par de jeunes platanes, excepté du côté de l'Hôtel de la Régence.

Le monument mauresque de la Djénina est, dit-on, con

damné à une prochaine destruction. — Ce serait, à mon sens, une grande faute de le démolir, car c'est un important jalon du passé algérien. De sa façade s'échappe un campanile renfermant la principale horloge publique de la cité, malheureusement très-mauvaise. Il faudrait la remplacer et éclairer son cadran pendant la nuit. Ne pas le faire, c'est compter un peu trop sur le gaz et les splendides lunes de la place du Gouvernement. — Malgré la confusion de sa structure, la Djénina n'en est pas moins un type local précieux, et les types indigènes deviennent rares. Avec du goût, un peu d'art et peu de dépense, on pourrait mouvementer sa façade principale sur la place du Gouvernement, sans ruiner complétement son caractère originel.

Et puis si l'on démolit la Djénina, déjà si affreusement défigurée par les rénovateurs, il faudra de toute nécessité aussi raser le palais épiscopal si complet, si admirable comme édifice mauresque. — Assez de tristes mutilations ont eu lieu, assez de sacrifices historiques ont été faits dans la capitale de l'Algérie. — Que l'on daigne donc respecter le peu de types qui lui restent!

Au centre de la place du Gouvernement, dans l'axe de la statue équestre, s'élève un candélabre à quatre branches, surmonté d'un aigle.

D'immenses travaux d'assainissement ont été exécutés dans la capitale de l'Algérie en 1852 et 1853 par les soins de MM. les ingénieurs des ponts et chaussées. — Quand s'étendront-ils à la rampe de la rue des Consuls, qui, avant la conquête, était la plus large et la plus belle de la métropole des Deys, dont elle formait le Quartier Franc?

Ceux qui veulent s'inspirer du vieil Alger n'ont pas de temps à perdre, car il s'en va en détail comme un sexagénaire qui perd ses dents. Les hautes maisons européennes viennent coup sur coup faire tache dans l'albâtre du delta des quartiers hauts. Les monuments mauresques publics et privés les plus intéressants sont : la Casbah, la Djénina, le palais du Gouverneur-Général, le palais

épiscopal, la grande mosquée du rit Melki, vulgairement appelé Maléki, (Djama-el-Kébir) et la mosquée de la Pêcherie du rit Hanéphi (Djama-Djedid); l'hôpital du Dey, le palais du secrétariat général du Gouvernement, celui de la bibliothèque-musée, les maisons de la recette des domaines, du bazar du Divan, de Mustapha-Pacha, rue de l'État-Major (ci-devant occupée par le Sacré-Cœur, et aujourd'hui par une institution); celles de l'imprimerie du Gouvernement, des contributions diverses, de la direction des domaines (rue Porte-Neuve), la nouvelle maison du Sacré-Cœur (rue de la Révolution), la mosquée de Sidi-Abderahman, au-dessus du jardin Marengo; la jolie petite mosquée livrée au culte catholique sous le nom de Notre-Dame-des-Victoires, à l'angle des rues de la Casbah et Bab-el-Oued; le palais de l'intendance, celui du tribunal civil, de l'amirauté, la maison du commissariat central de police, rue de la Charte (ancienne maison du consulat général d'Angleterre). A ces demeures mauresques ajoutons celle du consulat de Belgique, celle de la Cour Impériale, rue Bruce; celle de la police, celle des ponts et chaussées, le lycée, malgré ses nombreuses altérations; celle de MM. Gugenheim, banquiers, et celle qu'habite maintenant, depuis ses revers, Mohammed-Ben-Ibrahim-Ben-Mustapha-Pacha (Sidi Mustapha). — Ce personnage doit une partie de sa ruine, dit-on, à l'occupation française et aux expropriations qu'il a subies. Il faut savoir gré à Sidi Mustapha de sa résignation et de son dévoûment à la France. Il aurait pu retrouver son rang et les honneurs à Constantinople; il a mieux aimé obéir à l'autorité française que de poser en Turquie. — Son état mérite intérêt, et déjà la munificence de l'Empereur Napoléon III s'est étendue sur lui.

Aucun des palais mauresques d'Alger n'offre l'éclat, la magnificence de celui de Constantine, occupé par le général commandant la province de ce nom.

Il existe à Alger d'anciennes mosquées représentant le vieux type barbaresque avant qu'il n'eût été modifié par l'invasion des idées portugaises et espagnoles, telles qu'on en voit à Cons-

tantine et à Tlemçen. Je citerai la maison Roux, rue Doria, et une autre demeure particulière, rue des Lotophages, car ces temples sont entrés dans les abris domestiques.

La Grande-Mosquée (Djama-el-Kébir) du rit Melki mérite une attention toute particulière. La mosquée, c'est l'image du temple de Jérusalem par sa fontaine des ablutions dans l'atrium, le mysticisme, les effets de lumière et de lointains, produits par ses innombrables colonnades, ses croisements et ses entre-croisements de nefs, la disposition de ses coupoles, l'arrangement de tous ses espaces, la forme de son sanctuaire, origine de nos apsides byzantines et romano-byzantines. Le courant direct des idées orientales et israélites est ici évident.

Les rues les plus indigènes d'Alger sont celles des Sarrasins, où est Djama Ben Rkissa, d'Amfreville, du Palmier, et en général toutes celles du quartier au-dessus du Grand-Café de Sidi-Mohammed, Chérif, qui est au point de rencontre des rues d'Amfreville, Kléber, du Palmier. La partie inférieure de la rue Sidi-Ramdan, dont la mosquée est la plus ancienne d'Alger, a également conservé plus particulièrement le caractère mauresque et la couleur locale. Au reste, dans l'annuaire 1842 M. Berbrugger avait dressé un état exact des vieux jalons architectoniques de la cité. Recommandons comme casernes de janissaires celle de Bab-Azoun, et celle de Makaroun pour sa fontaine.

En général, les portes des maisons mauresques un peu notables étaient toutes remarquables par leur ornementation d'encadrements, de frises, de rinceaux, de colonnes cannelées. Les marbres de Grèce et d'Italie concouraient à leur décoration, souvent pleine de goût, toujours pleine d'art. Quelquefois des débris antiques, d'élégants profils de la Renaissance s'ajustaient dans tout cet appareil. L'arc est ou à plein cintre avec impostes et archivoltes de marbre blanc sculptées, ou en fer à cheval. La penture des ventaux offrait aussi une grande richesse; le fer et le cuivre y étaient coupés, évidés, ouvragés de mille manières pittoresques. A l'intérieur, même luxe de colonnes torses, de pilastres, etc., sur les escaliers, dans les galeries superposées,

les vestibules. Le luxe des carreaux de faïence vernie, empruntés de la poétique Italie, employés dans la maison mauresque comme compartiments, comme frises, comme placages de murs, comme pavés, ce luxe-là n'était certainement pas fait pour un peuple à chaussures ferrées, et nos bottes européennes finiront par en effacer jusqu'à la dernière trace.

La France a donné un symbole héraldique à la métropole de l'Algérie : c'est le lion entouré de palmiers enlacés.

Le visiteur d'Alger qui désirera acheter des objets d'art mauresques, ou des costumes indigènes, trouvera beaucoup de choix au bazar, près de la cathédrale, dans la rue Bab-Azoun, et surtout chez Mustapha Raito, rue de la Marine, n° 5. En général, il vaut bien mieux faire ses emplettes en ce genre chez les Maures qu'auprès des Européens, et surtout des Parisiens, qui font fabriquer à Paris ou à Marseille, dit-on, de prétendus produits algériens. Le charlatanisme a fait de grands progrès dans la capitale de l'Algérie.

Dans la même rue est le magasin de Mme Léonard, où les officiers de toute arme et de tout grade trouvent tout ce qui est nécessaire à leur équipement, et qui est presque aussi bien assorti que celui de M. Hallée (Palais-Royal, galerie de Valois, à Paris) en fait de rubans d'ordres et de décorations françaises et étrangères. Parmi ces insignes brillent ceux du *Nichan*, de Tunis.

A deux pas de la riche exposition de Mustapha Raito est le magasin de chapellerie de M. Artaud, rue de la Marine, n° 8, qui a acquis une véritable célébrité. M. Artaud était le chapelier du maréchal Bugeaud, qui n'avait jamais un képi de rechange. Quand l'illustre guerrier avait besoin d'une casquette, il envoyait la sienne à son chapelier pour qu'on lui en fît une autre sur le même modèle, et la laissait. — A la suite de la glorieuse bataille d'Isly, le maréchal fit donc remettre à M. Artaud son vieux képi, témoin de tant d'héroïsme. Cette casquette est restée entre les mains de M. Artaud et attire tous les regards. Elle est rouge et ornée de douze galons d'or; c'est une espèce de relique que l'ancien chapelier du maréchal conserve avec un

religieux respect, et montre à ses visiteurs avec un légitime orgueil. Le duc d'Isly avait été baptisé du nom de la *Casquette*, à cause de son képi très-haut, armé d'une immense visière. — Qui n'a entendu le refrain militaire : *La casquette au père Bugeaud !*

Tout Alger est plein de souvenirs et de gloire militaires. Les noms de Bugeaud, Bourmont, Drouet-d'Erlon, Berthezène, Valée, Damrémont, Voirol, du maréchal de Saint-Arnaud, du maréchal Vaillant, des généraux Pélissier, Cavaignac, Lamoricière, Bedeau, Changarnier, Daumas, Marey-Monge, Canrobert, Camou, Yusuf, de Bar, Randon, Rapatel, du duc de Rovigo, des généraux Marie-Edme-Patrice-Maurice de Mac Mahon, Bosquet, Paté, de l'Étang, de Luzy, etc., sont dans tous les échos et dans toutes les bouches. Les gouvernements généraux du maréchal Bugeaud et de S. A. R. le duc d'Aumale sont, chaque jour, bénis dans la capitale de l'Algérie, et l'administration équitable et parternelle du général Randon ne les a point fait oublier d'une population qui a la mémoire des bienfaits.

Alger est une des villes du monde les plus abondamment pourvues de fontaines publiques. Son éclairage au gaz est très-brillant et aussi complet que possible.

Les plus belles rues européennes de cette cité sont : les rues Bab-Azoun, Bab-el-Oued, de Chartres, Mahon, Neuve-Jénina, de la Marine; ses places les plus magnifiques: celles du Gouvernement, de l'Évêché, de Chartres, ornée à son centre d'un château d'eau. Parmi les édifices, fruits de la conquête, il faut ranger la maison de la direction des douanes, immense construction de la rue Bab-Azoun, la Porte-d'Isly, d'un type admirable, la Manutention des vivres, l'Hôtel de la Préfecture, l'Hôtel de la Mairie, la Galerie d'Orléans, distincte du Bazar du Divan, la prison civile, monument hors ligne, le temple protestant, rue de Chartres.

Alger n'avait naguère qu'un assez pauvre théâtre, situé dans la rue de l'État-Major. Le nouveau monument du genre, sur la place Bab-Azoun, est arrivé au terme de sa construction. C'est

un édifice admirable, à tous les points de vue, comme ordonnance générale, comme mise en rapport extérieur avec sa destination, comme ornementation et comme profils. On a su marier avec bonheur, dans cet édifice, la couleur locale, la réminiscence mauresque au style européen. Il y a beaucoup d'inspiration et de verve dans les motifs architectoniques de ce théâtre. Je ne crois pas qu'il existe en France (même la fameuse salle de spectacle de Bordeaux comprise) un édifice de l'espèce, aussi pur, aussi brillant. Je ne vois guère que le théâtre d'Avignon qui s'élève presque, toutes proportions gardées, à ce niveau de splendeur. J'aime à rendre pleine justice aux architectes civils en Algérie quand ils en sont dignes. Il est vrai que ce sont les architectes libres qui font les belles constructions dans la colonie, tandis que les architectes officiels, faisant partie du service des bâtiments civils, ont, presque toujours, dans les leurs, heurté les convenances ou le goût. Malheureusement, le théâtre d'Alger expie, par les vices de ses dispositions intérieures, les mérites de son appareil extérieur. — Mais deux mots sur des édifices plus graves par leur destination.

C'est un grand et irréparable malheur que la destruction de la somptueuse mosquée, remplacée par l'église cathédrale actuelle de St-Philippe, monument si médiocre comme pensée d'art, comme exécution et comme effet. Toutefois, Mgr Pavy a conçu, pour sa cathédrale, un plan d'achèvement et d'embellissement qui fait beaucoup d'honneur à son goût, et qui, exécuté, voilera en partie les vices de l'œuvre première. Quant à la façade, elle est, à mon avis, à renouveler des bases aux cimes. — C'est dans ce temple qu'ont été transférés, le 28 mai 1854, les restes du martyr Geronimo.

Alger compte dans son sein, indépendamment de l'église cathédrale, quatre paroisses de première classe : Notre-Dame-des-Victoires (Bab-el-Oued), Saint-Augustin (Bab-Azoun), Sainte-Croix-*Ara-Cœli* (Casbah), et une paroisse de deuxième: Saint-Joseph (cité Bugeaud-d'Isly).

L'étranger remarquera la magnificence du quartier d'Isly. C'est

une ville française offrant l'éclat de Lyon et de Paris, placée sous la consécration de la plus grande illustration militaire africaine des temps modernes. Au centre de la place d'Isly s'élève la statue du maréchal. La maison Baudrand, bâtie sur le flanc méridional de cette place par l'habile architecte lyonnais, M. Raphaël Flacheron, est, sans contredit, la reine des demeures européennes d'Alger. A cet ordre de constructions européennes, sérieuses comme art et comme solidité, se rattachent l'immense demeure du flanc méridional de la place du Gouvernement, l'Hôtel de la Préfecture, l'Hôtel de la Régence, comme je l'ai déjà dit.

Le pèlerin d'Afrique, stationnant à Alger, ira visiter, dans la paisible rue des Lotophages, la bibliothèque et le musée, dont la conservation est confiée au savant le plus modeste et le plus consciencieux, à l'honorable M. Berbrugger, correspondant de l'Institut. — Il remarquera les belles mosaïques romaines déposées dans ce conservatoire artistique et historique de l'Algérie.

Alger étant la seule ville de l'Afrique française qui possède un établissement de ce genre, on comprend que toutes les ressources bibliographiques et toutes les largesses du Gouvernement ont dû se concentrer sur lui. Le musée qui y est annexé prend une grande importance. L'honorable M. Berbrugger est l'âme et presque le créateur de ces établissements, comme il est l'âme scientifique et littéraire de l'Algérie. — Heureuse la cité d'Alger d'avoir un historiographe aussi laborieux, aussi sérieusement instruit, aussi profondément versé dans la connaissance de la langue et des mœurs indigènes! — Il y a en France bien peu de bibliothécaires de cette trempe.

La bibliothèque et le musée visités, on n'oubliera pas les courses à la campagne: à l'Agha, à Mustapha-Pacha, où M. le Gouverneur-Général occupe un délicieux palais mauresque, à Hussein-Dey, Kouba, au Jardin d'Essai (pépinière centrale), à Saint-Eugène, etc., et, plus près de la ville, au Jardin Marengo (porte Bab-el-Oued), à l'hôpital du Dey, aux forts l'Empereur, Bab-Azoun, des Vingt-quatre Heures, au vaste aqueduc qui relie

Alger à Mustapha-Supérieur. — En 1831, le sous-lieutenant d'Ayme (tué à la première affaire du 2me chasseurs d'Afrique, sous les ordres du général l'Étang, à Oran, a parcouru, au galop de charge, dans toute sa longueur, cet aqueduc de 70 centimètres d'épaisseur et dont la hauteur est considérable. — Et cela pour arriver plus tôt, car on sonnait à cheval, et il était encore à table à Mustapha.

La campagne qui avoisine Alger est parsemée de ces petites constructions en forme de dé à jouer ou de cube, couronnées d'une coupole, connues sous le nom de marabouts. — Nous en avons à peu près la figure dans nos fours à chaux et à briques.

N'oubliez pas non plus l'hôpital civil, rue Bab-Azoun, si bien tenu. — Quant à l'hôpital du Dey, je vous souhaite d'y faire une course aussi agréable que la mienne du samedi 6 novembre 1852, en compagnie de l'honorable docteur Marmy (de l'Ain), chirurgien-major de l'hospice. Cet hôpital militaire était une villa du Dey d'Alger, dont il a conservé le nom.

En général, ce n'est plus guère à Alger que l'on s'initiera aux détails de la vie mauresque; toutefois, on pourra encore trouver ici la mosquée dans tout son éclat, image et tradition du temple de Jérusalem, offrant toujours, comme lui, l'atrium, la fontaine des ablutions; on pourra partager le *cousscouss* de quelque vieille hospitalité indigène, pénétrer dans le bain maure, dans le café maure, admirer les selles et les chevaux de riches Arabes, étudier le type du *chaouch*, qui, nulle part en Afrique, n'est mieux accentué qu'à Alger. — Le *chaouch* est un domestique intelligent qui sert de drogman, qui fait les commissions; il est gardien, garçon de bureau, clerc de notaire, commis aux écritures, expéditionnaire, portier ou concierge. Il diffère essentiellement du *groom* anglais. Son expression suprême est dans l'adroit Ismaël, chaouch de la bibliothèque publique et du musée d'Alger. Le *chaouch* est toujours indigène, musulman ou juif.

Le marché maure, la fête des Fèves (26 avril), à laquelle prennent part toutes les négresses de la contrée, et qui a lieu sur les bords de la mer, assez près de la pépinière centrale

d'expérimentation, les grandes et magnifiques courses annuelles de chevaux (fin de septembre), le retour du Rhamadan, cette espèce de carême des musulmans, tout cela fournit encore à l'Européen les moyens éventuels d'étudier les mœurs indigènes des grands et des petits.

La forme de la plupart des vases servant aux usages vulgaires et domestiques a conservé invariablement son type oriental. Ainsi, vous retrouvez encore la cruche de Rébecca dans le vase de rosette, avec lequel les Arabes vont puiser l'eau à la fontaine. La *gargoulette* existe dans sa forme primitive asiatique, soit élancée et svelte, soit trapue. — Quand vous voyez cette campagne algérienne jonchée d'abreuvoirs, où se désaltèrent les chameaux des caravanes, votre pensée se reporte tout naturellement aux tableaux inspirés de l'Ancien Testament.

Si les Maures commencent un peu à se déteindre, les Européens installés au milieu d'eux ont, par compensation, fait plusieurs emprunts aux indigènes. Ils ont adopté le *haïck* blanc, la *gargoulette*, le burnous, le *séroual*, pour les spahis, et un peu la sandale (*sebbat*). C'est chose curieuse que de voir les *gargoulettes* suspendues à toutes les fenêtres, et témoignant du plaisir que l'on éprouve à boire de l'eau fraîche sous un ciel embrasé. L'usage du *couffin* s'est aussi singulièrement généralisé, et le cabas, le panier, sont complétement oubliés en Algérie. Les nattes, les tapis, les portières, les divans, les étoffes à couleurs vives sont devenus les éléments nécessaires du mobilier européen.

Une circonstance frappera l'étranger dans la capitale comme dans les provinces de l'Algérie : c'est la difficulté que l'on éprouve pour avoir de la menue monnaie et pour changer une pièce d'argent. Souvent le marchand aime mieux vendre à crédit à ceux même qu'il ne connaît pas, que de leur rendre des sous. Cependant, cette pénurie est moins sensible à Alger qu'à Bône et Oran. Il m'est arrivé d'entrer, un jour, dans un café, sans arrière-pensée, et d'y demander un mince objet de consommation: « si c'est pour avoir de la monnaie, vous ne serez pas

servi, » — telle est, en substance, l'objection assez brusque qui me fut faite. Il paraît que les Arabes ne sont pas étrangers à cette disette de monnaie, qu'ils l'accaparent et ne la font plus jamais rentrer dans le torrent de la circulation. — Autres inconvénients: le parti pris de ne point placer de plinthes dans les appartements et de les rendre, par conséquent, extrêmement sujets aux rats et souris, et l'impossibilité presque absolue où l'on est de trouver des domestiques couchant chez leurs maîtres.

La quantité de tabac à fumer qui se vend à Alger, à si bon marché, est énorme. On ne voit que tabacs, et tout le monde peut se livrer à l'industrie de ce genre de débit. On voit les tabacs à fumer, par masses énormes dans les boutiques, disposées en véritables gerbes, panaches et cascades. Le tabac maure, à fumer ou à priser, est très-agréable et fort recherché: Quant à celui de nos manufactures de France, quoique livré, en Algérie, à meilleur prix que dans la métropole, il n'est pas très-vivement recherché, car il ne convient pas au climat d'Afrique.

Il se fait aussi, dans notre capitale algérienne, un grand commerce de cannes fort aimées des Européens. Celles qui ont le myrte pour matière y sont les plus communes. Toutefois, on y trouve aussi des cannes de palmier, de philirea, de caroubier, etc., et il est rare de stationner un peu sur la place du Gouvernement sans recevoir les offres des marchands ambulants en ce genre.

Alger, avant la domination française même, initiait moins complétement l'Européen aux choses orientales que Tunis. — L'invasion des idées étrangères y est aujourd'hui poussée à l'extrême. Qu'y a-t-il de plus ridicule, par exemple, et de plus contraire au climat que l'introduction de la bière en Algérie? — Vous ne faites point un pas sans trouver des débits de *bière de Strasbourg, de Lyon, de Flandre.* Il n'y a pas jusqu'au chiffonnier de Paris qui n'ait sa pâle copie à Alger, et jusqu'au vin qui ne s'y vende, dans certains cabarets, au *canon* sur le

comptoir. — Tout cela, à mon sens, fait pitié. C'est le parisianisme dans les petites choses. Vous aurez bientôt, dans la capitale de l'Algérie, le *gamin* de Paris et les guinguettes des barrières. — Ces puérilités n'empêchent pas qu'Alger ne soit, d'ailleurs, une des cités les plus agréables du monde. Son climat, surtout, plaît aux hommes du Nord.

Il n'existe, en Algérie, aucun collége communal: les institutions libres d'enseignement, placées sous la surveillance du Gouvernement, y sont nombreuses; mais l'Université de France n'y est représentée que par un seul lycée impérial; c'est à Alger qu'il a son siége. Cet établissement d'instruction secondaire est dans la situation la plus florissante, soit à raison de l'excellente administration qui le dirige et de sa tenue exemplaire, soit à cause des régents distingués qu'il renferme.

Les établissements de charité et d'instruction élémentaire, toutes les institutions filles du catholicisme, ont acquis, depuis quelque temps, à Alger, un développement considérable, et la sollicitude de Mgr Pavy et de ses dignes coopérateurs entre pour beaucoup dans cette heureuse situation. L'instruction primaire, la maladie, l'indigence, trouvent à Alger tous les secours dont elles ont besoin. — Cependant, il y a encore quelque chose à faire dans cette capitale pour la mettre au niveau de nos villes de la France européenne.

Parlons un peu d'une émotion toute locale. — L'arrivée du *courrier* maritime est le plus grand événement des villes de l'Algérie, surtout de celles où il atterrit rarement, par suite des dangers du parage, comme Nemours, Dellys, etc. Le plus impatiemment attendu est celui de France. — On aura des nouvelles de la métropole, on verra débarquer de nouveaux frères, de nouveaux colons, peut-être des parents, des amis, d'anciens voisins. On se précipite dans les canots pour venir au-devant du *vapeur* qui porte les passagers et les dépêches, et le port est sillonné d'embarcations qui viennent sourire aux arrivants. C'est une véritable fête. Que de fois j'ai vu, avant l'organisation actuelle du service, la vieille *Ville de Bordeaux* (de Cette), la frégate (de

Toulon), les paquebots Bazin (de Marseille), ainsi entourés d'une véritable flotte de barques amenant les colons d'ancienne date à la rencontre des futurs colons, et les échanges de poignées de mains et d'étreintes entre les uns et les autres! — C'était à qui ferait aux arrivants les honneurs du pays; ils étaient tous les bien venus. — A Alger, toutefois, qui avait depuis très-longtemps courrier tous les cinq jours, et qui est plus rapproché que jamais de la France par la multiplicité actuelle des arrivages privilégiés ou libres, l'émotion du courrier est moins vive, les prévenances envers les arrivants sont moins empressées qu'à Bône, Oran, Philippeville.

Le jour de départ des courriers de France ou de côte a encore son caractère. Personne ne reçoit : fonctionnaires, amis, négociants, tous sont occupés à faire leur correspondance, et les visiteurs seraient mal venus.

Ajoutons que dans les villes de l'Algérie, connu ou pas connu, simple colon, obscur et pauvre, ou personnage, tout le monde est accueilli au débarquement avec une véritable effusion. — C'est à qui vous recevra dans son canot, vous donnera tous les renseignements qui peuvent vous être utiles, vous procurera un *ouled* et traitera avec lui.

Le Français qui arrive en Afrique est tout d'abord un peu déconcerté en voyant les Arabes bateliers et portefaix qui lui offriront leurs services; mais il ne tardera pas à s'apercevoir que, malgré leur peau de bronze el leur vêtement africain, les Bédouins sont beaucoup moins insolents et beaucoup moins cupides que les crocheteurs français et les *facchini* italiens.

J'ai, dans les *Considérations générales* qui forment le livre Ier de cet ouvrage, fait valoir les raisons puissantes qui militent en faveur de la création, à Alger, d'une faculté de médecine, d'une chaire d'hygiène et d'agriculture coloniales, d'une chaire de législation musulmane comparée. La fondation d'une école de droit, qui comprendrait ce dernier enseignement, et d'une école algérienne des beaux-arts me paraîtrait également riche en bons résultats. Tous ces éléments d'instruction et de ci-

vilisation seraient centralisés à Alger. — J'y désirerais encore un enseignement public pour l'arabe.

Tout cela sera réalisable peut-être quand les revenus propres de l'Algérie offriront un excédant notable sur les dépenses qu'elle exige.

L'alimentation animale est moins bonne à Alger qu'à Constantine : la viande qui s'y consomme est pauvre en sucs; mais le poisson, les légumes, les fruits, y sont abondants et d'excellente qualité.

L'étranger trouvera à s'y très-bien loger au Grand-Hôtel d'Orient, transféré dans sa nouvelle demeure; à l'Hôtel de la Régence, place du Gouvernement; au Grand-Hôtel de Paris, rue Bab-el-Oued; à l'Hôtel de Rouen, rue des Trois-Couleurs. Je lui recommanderai spécialement l'hôtellerie de la *Porte-de-France*, à l'angle de la rue de la Marine et de celle des Consuls, à cause de sa proximité du port et de la manière toute patriarcale avec laquelle elle est tenue. — Il trouvera à Alger de nombreuses librairies, au premier rang desquelles il faut placer celle de M. Bastide, rue Bab-Azoun, trois cercles toujours ouverts aux personnes présentées, plusieurs cabinets de lecture.

Naguère, encore, Livourne exerçait le monopole de l'impression des livres en caractères et en langue hébraïques, et en approvisionnait tous les centres où ils font besoin. Une imprimerie pour les ouvrages israélites s'est fondée récemment à Alger, où elle ne peut manquer de réussir.

C'est de cette capitale que partira la caravane projetée d'exploration pour Tombouktou, qui sera composée de Mozabites, de Chambas et de Français, et dont l'initiative appartient tout entière à M. le Gouverneur-Général Randon.

Les plus notables cafés de la capitale de l'Algérie sont : le Café Valentin, rue Bab-Azoun, le Café de Paris, rue Bab-el-Oued, le Café de la Régence, le Café de la Bourse et le Café d'Apollon, place du Gouvernement.

Les moyens de transport sont fréquents à Alger, qui est sillonné d'omnibus. On y a établi un service régulier de diligences

sur Blidah, Milianah et Médéah. A propos de messageries, disons que, dans un pays chaud comme l'Algérie, et dans le parcours d'une plaine poudreuse comme celle de la Mitidja, on devrait adopter des voitures publiques fermées partout avec des glaces fixes ou des toiles métalliques pareilles à celles employées dans les voitures du chemin de fer de Paris à Lyon, et ouvertes en haut par des persiennes.

Un excellent et pieux usage a survécu en Algérie à toutes nos révolutions : c'est celui des messes militaires, chaque dimanche.

Les uniformes ici sont extrêmement nombreux parmi les fonctionnaires civils. Peut-être en abuse-t-on un peu comme du tricorne à Rome. C'est chose curieuse de les voir mêlés aux uniformes militaires, aux costumes indigènes, sur la place du Gouvernement, à l'heure où le coup de canon, tiré à bord du *Stationnaire* pour la clôture de la libre pratique du port, donne le signal de la retraite militaire.

En général, les mœurs algériennes n'ont point l'effusion, le laisser-aller, le naturel de celles de Bône et d'Oran. — C'est là l'histoire de toutes les capitales. — Toutefois, les mœurs algériennes sont loin d'offrir la froide réserve, l'apprêt et les préventions de celles de la société française. Il y a à Alger un peuple européen assez grossier. Ce peuple européen abuse étrangement de la liqueur la plus dangereuse, de l'absinthe, et il serait presque à désirer qu'un droit onéreux sur la consommation de ce liquide en réduisît l'usage ; c'est ce que j'ai donné à entendre au livre Ier.

Alger est le siége de toutes les grandes institutions gouvernementales, financières, de tous les grands pouvoirs, de tous les chefs de service de l'Algérie; seulement, quartier général d'une division militaire, il n'en possède pas le chef, qui, par des raisons de haute convenance stratégique, demeure à Blidah. Cette cité renferme le conseil de gouvernement, l'évêché, le rectorat universitaire, la préfecture, le commandant supérieur de la marine de l'Algérie, poste occupé par un contre-amiral, la cour impériale, la banque de l'Algérie, l'état-major de la

subdivision militaire, un tribunal civil. Elle a de vastes chantiers de construction navale, à l'amirauté, et un observatoire. — Sa population totale se répartit ainsi :

Ville	Européens	29,872
	Maures	17,391
	Juifs	5,758
Annexes	. . . . .	6,202
		59,223

La province d'Alger contient 57,458 Européens, 85 villes, villages et centres de population.

Presque toutes les nationalités sont représentées à Alger par des consuls généraux, des consuls ou des vice-consuls. — Cette cité est le centre de tout le mouvement littéraire et scientifique de l'Algérie. Il se publie et il se vend beaucoup de livres dans cette capitale. Son imprimerie est très-active et sa presse périodique honorée. De son sein partent tous les genres d'impulsion. M. Bourget, fondateur de l'*Akhbar* et du journalisme en Algérie, n'a cessé d'élever la voix en faveur de notre colonie d'Afrique et d'y semer le germe d'une foule d'améliorations. Économiste sérieux, littérateur distingué, il a rendu et rend, par son honorable publicité, d'éminents services au pays. — C'est là la véritable et noble magistrature littéraire de la pensée. Les noms de MM. Berbrugger et Bourget résument toute la littérature algérienne. On s'étonne parfois que la décoration de la Légion-d'Honneur ne soit pas encore venue récompenser ce dernier écrivain, qui a fait tant de sacrifices pour l'Algérie, qui est l'organe le plus ancien de ses intérêts. — M. Bourget vient de produire une revue allemande périodique de l'agriculture et de l'industrie en Algérie, sous le titre de **Deutsche Zeitung für Ackerbau und Industrie in Algerien.** C'est encore là une innovation féconde.

Le service des facteurs ruraux est établi à Alger comme dans la mère patrie. Cette ville est le siége d'une société d'agri-

culture, d'une société des beaux-arts, d'une société philanthropique, d'une société philharmonique, d'un tribunal et d'une chambre de commerce, d'une chambre consultative d'agriculture. Une académie des sciences, belles-lettres et arts, avait essayé de s'y former et n'a pas eu vie. Peut-être le moment est-il venu d'imprimer à cette capitale un mouvement académique plus prononcé. On centraliserait les savants, les littérateurs, les artistes les plus recommandables dans une académie impériale des sciences, belles-lettres et arts, les médecins les plus renommés dans une société impériale de médecine.

L'exposition générale agricole et industrielle qui a eu lieu dans cette ville, en septembre 1853, à l'époque des fêtes de l'Hippodrome, a été extrêmement remarquable et a hautement témoigné des ressources actuelles de la colonie, de la prospérité qu'elle se prépare.

Il y a à Paris une rue d'Alger et à Lyon une rue d'Algérie (à l'ancienne Boucherie des Terreaux); plus, une rue d'Alger dans le quartier de Perrache, qui semblent comme les liens de la France continentale avec la France africaine.

Cette métropole réunit tous les éléments de vie, toutes les chances de la prospérité la plus complète, une existence variée, luxueuse et brillante. Elle présente les meilleures conditions hygiéniques et est appelée à un magnifique avenir. — Que l'art, cette expression des civilisations, cette plante amie des beaux ciels de l'Orient et du Midi, ait aussi à Alger sa plus florissante colonie, inaugurée déjà par la présence d'Horace Vernet; que la France, enfin, ait sa Grèce et son Italie en Afrique!

Les Européens, et particulièrement les Français, commettent, à Alger plus qu'en aucune autre ville d'Afrique, une grande faute, c'est de vouloir y conserver leur activité de mouvement et d'affaires. Il résulte de cette circonstance qu'ils s'usent vite dans ce milieu. Il importe que les idées théoriques et pratiques sur le travail se modifient en Algérie. — Les fils, probablement, n'imiteront pas les pères.

Ne terminons point ce tableau d'Alger en 1854 sans rendre une éclatante justice à M. Lautour-Mézeray, préfet de ce département. Il a été un des plus actifs et des plus dévoués propulseurs du mouvement des cotons.

Il manque aux délicieux horizons d'Alger ce qui manque à tous les horizons civilisés de l'Afrique : un au delà, cet éternel besoin de l'homme, ce pressentiment, cet instinct inné en lui d'une vie future.

Quand on pense qu'à une distance souvent très-faible des centres les plus vivifiés par l'idée européenne il n'y a plus rien que des tribus ignorantes, nomades, barbares, plus de sécurité, plus de routes, plus d'agglomérations rurales régulières d'individus, on ne peut se défendre d'une certaine tristesse et d'une sorte d'oppression. — Mais, chaque jour, l'horizon européen et la zone de l'agriculture et de la civilisation s'élargissent. Encore dix années, et les cités algériques auront un au delà qui ne finira qu'au Grand-Désert, au Sahara, là où Dieu a interrompu son œuvre.

BOUFFARICK. — BLIDAH.

On trouve à Alger, sur la place du Gouvernement, deux services réguliers et rapides de messageries sur Blidah. Deux routes principales, et en état satisfaisant de viabilité, conduisent de la métropole algérienne à la sultane de la Mitidja; l'une passe par Douéra, l'autre par Birkadem. — C'est cette dernière que nous suivrons.

On traverse la partie la plus pittoresque de Mustapha-Pacha et l'on peut, de la voiture, embrasser du regard les jardins embaumés et la belle *villa* du Gouverneur-Général de l'Algérie. Le paysage est d'une beauté idéale sur tous ces coteaux du Sahël, si écla-

tants de lumière, de couleur, si richement constellés de maisons de plaisance et de bosquets. On atteint bientôt Birmandraïs, ensuite Birkadem, du plus délicieux aspect par ses entourages, par ses eaux et par lui-même. Nous approchons des derniers plis du revers du Sahël : la campagne est moins animée, et nous voici dans un petit centre de population nommé le *Quatrième-Blockaus*. Vient, après, le hameau des *Quatre-Chemins*, et nous sommes en pleine Mitidjah, dans ce bassin préparé par Dieu pour recevoir les plus magnifiques cultures de l'Algérie, entre les deux versants du Petit-Atlas et du Sahël. Aux *Quatre-Chemins* nous laissons les routes de Koléah et de Douéra, et nous nous dirigeons vers Bouffarick.

Les fléaux épidémiques, qui ont trois fois décimé la population de Bouffarick, s'expliquent à la vue de la plage paludéenne et vaseuse qui l'avoisine, mais dont plusieurs intelligents travaux d'assainissement ont, en grande partie, conjuré les graves périls pour la santé publique. — L'aspect général de la Mitidjah est encore triste; elle tient de l'*Agro Romano* par son silence, de la Dombes par ses steppes et ses flaques aqueuses, de la Champagne par son aire plane comme une glace. Quelques fermes neuves et blanches étoilent seules, à intervalles, cette grande surface d'une teinte grise ou blonde. Il suffit d'observer combien la terre végétale y est abondante et noire pour comprendre à quelle prospérité agricole cette plaine est appelée. Dans les zones les plus essentiellement marécageuses on pourra, peut-être, à une distance convenable des centres de population, établir d'excellentes rizières, aussi productives que celles de la Lombardie et du Piémont. J'ai effleuré ailleurs cette idée.

Autour de Bouffarick, luxe prodigieux de végétation et d'humus, sol consistant et perméable, parfaitement assaini, culture du tabac sur une vaste échelle, qui, en 1853, a versé des sommes considérables de numéraire parmi les colons; plantations de peupliers bien aménagées.

Bouffarick est une grande ville à l'état d'esquisse, dont le plan est celui des cités américaines. Comme à Versoix (canton

de Genève), son ichnographie est tracée par de vastes alignements réguliers, où les maisons manquent, aboutissant à une jolie place. C'est sur cette place même que s'élève le restaurant de Mme Girard, illustré par Horace Vernet.

On remarque l'église de Bouffarick, consacrée à Saint-Ferdinand, la plus élégante de toute l'Algérie, ornée d'un pronaos à colonnade, d'un charmant motif, imité de ceux des basiliques latines de Rome. Cet édifice aurait plus de grâce si son clocher montait d'un étage de plus à l'horizon. — Le caravansérail est un monument important, très-analogue à celui que nos Français ont élevé à Oran. Il se tient ici un des marchés les plus fréquentés de l'Algérie, et où affluent les Européens et les indigènes.

L'orphelinat de Bouffarick, à la tête duquel est placé le R. P. Brumault, est une des fondations les plus sérieuses, les plus utiles, les plus admirables que le souffle vivifiant de l'apostolat et de la religion ait fait éclore dans l'Afrique française.

De Bouffarick nous nous dirigeons, par une route tracée en ligne droite, sur Beni-Mered, dont le blanc obélisque en granit sert de point de mire à cette route. Ce monument triomphal a été érigé à la gloire du sergent Blandan (de la Guillotière) et des vingt-un héros qui l'accompagnaient. Vingt-deux hommes (chef compris), porteurs de la correspondance, et commandés par le sous-officier Blandan, furent attaqués en ce lieu par 300 cavaliers de Ben-Salem, et périrent presque tous. Blandan, qui succomba le premier, s'écria en tombant: « Amis, défendez-vous jusqu'à la mort! » On lit sur le piédestal de l'obélisque l'inscription:

AVX . XXII . BRAVES
DE . BENI . MERED
COMBAT . DV . XI . AVRIL . M . DCCCXLII

Cette inscription a été naguère reproduite en arabe sur le monument.

Beni-Mered est le premier essai tenté mais abandonné d'une colonie militaire inspirée par l'idée romaine. Peut-être y reviendra-t-on.

La campagne a repris, au delà du vert et ombragé périmètre de Bouffarick, son air de délaissement; mais il en est de Blidah comme de Rome : cette ville est assise au milieu d'une corbeille, et bientôt son rayonnement va commencer par la plus riante végétation.

Blidah est l'expression, le symbole, le phare, la capitale de la Mitidjah. Cette cité, posée presque à l'extrémité de la plaine, au pied du Petit-Atlas ou Mouzaïa, sur l'Oued-Kébir, partage avec Bône l'avantage de régner sur les plus délicieux paysages de l'Algérie. Elle est littéralement enfermée dans une orangerie, et elle respire l'air le plus parfumé de l'Afrique. Derrière elle, le Petit-Atlas se décomposant en une foule de monticules, de mamelons, de petits ravins, de petites vallées pleines de pittoresque, de poésie, de charme oculaire, festonnées de bocages, émaillées de maisons de plaisance, du vert le plus riant et le plus doux à l'œil. Devant elle, la plaine de la Mitidjah, limitée, à l'opposite du Petit-Atlas, par la chaîne du Sahël, dont le revers, vu de Blidah, présente une ligne continue d'une ineffable harmonie, sans la moindre dureté de profils, et très-analogue aux collines de la Côte-d'Or.

On connaît le proverbe africain :

Alger la bien gardée,
Koléah la sainte,
Blidah la prostituée.

Il ne faut plus le prendre à la lettre; mais Blidah peut, à juste titre, être considérée comme la Capoue de nos possessions d'Afrique, par la vie facile et sensuelle qu'on y mène, par les émanations odoriférantes qui l'embaument, par ses horizons qui prédisposent à de voluptueuses émotions.

Cette ville, quartier général éventuel de la division militaire d'Alger, chef-lieu de sous-préfecture, avait été presque entièrement détruite par le trop mémorable tremblement de terre de 1825, lorsque les Français s'en emparèrent. Elle doit

sa régénération à la conquête. Tous les quartiers indigènes furent réduits à des rez-de-chaussée ou à des ruines, ce qui leur donne une grande conformité avec les rues de Tunis et de Tanger. Comme dans la métropole de la Régence, le figuier pousse avec vigueur parmi ces restes d'habitations mauresques.

Les Européens ont bâti leurs maisons autour, au milieu de ces ruines, de telle sorte que la région indigène est pour ainsi dire inscrite dans les quartiers neufs. Toutefois, Blidah a conservé quelques rues où le caractère local n'a fléchi que sous la pression brutale du tremblement de terre.

Blidah ressemble beaucoup à Bône. Son ichnographie est régulière; elle est percée de grandes places carrées, ombragées d'arbres. On distingue parmi elles : la place d'Armes, la place de l'Orangerie, toute complantée d'orangers, comme la place de Massa (états de Modène), la place du Marché-Européen, la place du Marché-Indigène. Ses principales rues transversales ou longitudinales sont celles d'Alger, du Bey, Bab-el-Rabah, Bab-el-Sebt, Abdallah.

La région militaire occupe une place importante dans l'assiette de cette jolie et calme cité. Il y a à Blidah plusieurs petites mosquées et une église catholique installée dans un temple musulman, et consacrée à saint Charles. Ce temple est un peu enterré et humide.

Cette ville était, avant la conquête, noyée dans une immense forêt d'orangers et de citronniers, que les tristes nécessités de la guerre ont en majeure partie abattue, mais qui tend à se relever sous l'empire d'une paix profonde. Occupée par les Français depuis 1838, elle est l'intermédiaire obligé du commerce d'Alger avec les villes du sud de la province.

Les habitants et les étrangers visitent avec plaisir le *Tapis-Vert,* jardin public près de Blidah, et l'on ne peut séjourner dans cette ville sans faire une excursion indispensable aux gorges de la Chiffa.

Il est question de bâtir, dans un but direct, une église catholique à Blidah, et un nouveau théâtre. Pour ce dernier monument, on avait pensé à la place de l'Orangerie; ce choix serait peut-être fâcheux. Outre que le théâtre projeté serait, sur cet emplacement,

situé à une extrémité de la ville, il deviendrait la cause de la destruction presque totale de l'orangerie.

L'hôtel de la sous-préfecture de Blidah est un charmant petit édifice. — La population de cette ville n'excède pas 7,000 habitants.

Le visiteur de Blidah pourra loger à l'Hôtel de la Régence, rue d'Alger, ou au Grand-Hôtel du Périgord, place d'Armes. Les principaux cafés de cette ville sont le Café Biron, le Café du Commerce, le Café de France.

Les rues de Blidah sont, comme celles de la plupart de nos cités algériques, munies d'un simple empierrement, macadam grossier et rudimentaire.

Une excursion à Koléah est aussi indispensable que la course aux gorges de la Chiffa et à Médéah. Koléah est presque aussi célèbre que La Mecque et Médine parmi les musulmans, parce que cette ville fut construite autour du tombeau ou marabout de Sidi-Embarreck, saint personnage de l'Islam. Ce marabout, qui existe encore, était et est toujours un but de pèlerinage pour les musulmans. Les environs de Koléah sont riches en oranges, en bergamotes, en cédrats, limons et citrons. Peut-être pourrait-on aussi y essayer la culture du *laurus camphora*, du *laurus cinamomum* (cannelle), du *piper nigrum* de Java, quelques variétés du *cinchona* (fournissant le quinquina).

Si l'on veut voir une route tourmentée, déchirée, ravinée, mais majestueuse dans tous ses horizons, il faut parcourir celle de Blidah à Médéah, place extrêmement curieuse comme caractère, comme histoire, comme paysages. — Mais cette route est souvent interceptée, ses ponts sont quelquefois coupés et entraînés par les torrents et les rochers.

Médéah, Koléah, devront absolument être visités par le voyageur, homme d'études. Sans doute, s'il trouvait des moyens de transport, une route, un parcours sûr, il aurait à saluer un lieu bien autrement marqué du sceau barbaresque que ces deux cités: une vieille arche musulmane à étudier, à l'état vierge, dans la ville de Laghouat, deux fois assiégée par les armes françaises; mais jus-

qu'ici nos relations avec ce centre et avec les territoires si récemment organisés dans le sud ont été toutes politiques, et il faut aux généraux eux-mêmes, qui s'y rendent avec escorte, guides, provisions de bouche, tentes et appareil de campement, un temps considérable.

Quant à Milianah, le voyage est facile. Je n'engage point mes visiteurs de l'Algérie à se diriger sur Douéra, ville neuve, sans aucune signification, mais d'où l'on jouit d'une vue magnifique, due à sa situation sur le versant du Sahël. — Mais revenons à Blidah.

Le torrent de l'Oued-Kébir roule avec fracas, à deux pas d'une des portes de la ville, ses eaux et ses sables. De ses bords vivement échancrés on a sous les yeux le rideau de collines et de montagnes qui l'ombrage, offrant par ses oppositions de verdure, de sites, d'accidents, de lumière, de couleur, par ses variétés de villas et de fermes, le plus ravissant tableau. C'est un paysage de Sicile, de Toscane ou des environs de Naples.

J'ai assisté, le 14 novembre 1853, à la cueillette des oranges de Blidah. — Il faut convenir que les hommes du Nord ne peuvent guère se faire une idée exacte du beau fruit des Hespérides. Elles étaient encore parfaitement vertes. — Mais pour qu'elles puissent arriver saines à Paris, on doit les détacher prématurément de l'arbre. — Pauvres septentrionaux!... Et vous croyez avoir l'orange dans les conditions où Dieu a voulu qu'elle soit mangeable!

D'ALGER A ORAN.

Il est huit heures du soir et le courrier de l'ouest appareille avec vent arrière. La route, comme celle de Stora à Alger, est sud-ouest-quart-sud. La pointe Pescade, à l'ombre de laquelle brille l'harmonieux sillage de notre navire, marque, au couchant, les limites du golfe d'Alger, borné à l'est par le cap Matifou. — Voici Sidi-Ferruch, où s'effectua, en 1830, le débarquement de l'armée française.

Moins riche en lignes brisées dans sa configuration, et moins pittoresque, en général, que celle de l'est, la côte occidentale, surtout entre Cherchell et Alger, offre des zones cultivées avec soin et est élégamment bordée de jeunes maisons de campagne, d'agrément ou d'exploitation agricole, sur les contre-forts de la Boudjaréah. Les sautes de vent y sont peut-être moins fréquentes que sur la côte de l'est, infiniment plus échancrée. Les montagnes, dans ce parcours, sont vêtues d'une pelouse embaumée, du vert le plus agréable pour les yeux, véritable tapis de mousse. On ne voit point d'arbres; cette mousse ou le sable et le roc nu s'étalent seuls aux regards.

Cherchell, de fondation punique, apparaît bientôt et blanchit sur son rivage. — C'est encore un de ces mouillages éventuels, en vue desquels les courriers passent le plus souvent sans atterrir. Cherchell possède un musée et est riche en antiquités; les ruines de Tipaza en sont voisines.

Après Cherchell, les colonies des Phéniciens de Carthage deviennent rares. La côte, très-accidentée d'enfoncements et de promontoires, a quelques riantes oasis contrastant avec la solitude des montagnes environnantes. Nous avons doublé le cap de Ténès et nous sommes dans la rade de cette ville qui met Orléansville en rapport avec la mer. On mouille à la distance d'un mille environ de la cité. La ville de Ténès (*Cartenna* des Romains) produit un effet charmant, vue du mouillage. Si la station dans ses eaux doit être longue, et que le commandant du navire daigne mettre à votre disposition sa baleinière et ses nageurs, vous pourrez aller jeter un coup d'œil rapide sur la cité. Le même canot, après cette visite, et les mêmes avirons vous ramèneraient à votre bord. La rade de Ténès est d'un atterrage presque aussi précaire que celle de Cherchell.

Le passager, sur les bâtiments de l'État, trouve bien ses distractions; il a pour épisode la visite des directeurs de ports venant conférer avec le commandant, et échanger des égards avec lui, comme entre chef de gare et chef de train, sur nos chemins de fer. Il aura pour récréations la vue des feux signalant les havres.

pendant la nuit ; le jour, les paysages de la côte, les entretiens avec les officiers de si bonne compagnie et toujours si polis vis-à-vis des personnes bien élevées, les embarcations qui viennent recueillir ou déposer des voyageurs, l'étude des types et des indigènes toujours couchés par masses sur le pont.

Mais voici Mostaganem, dont les eaux rentrent malheureusement dans la loi commune des ports de l'Algérie. On s'arrête, comme à Bône, à plus d'un mille marin de la ville, dans cette rade sans abri. Mostaganem, occupé par la France en 1833, est la Bône de la province d'Oran. Sa situation délicieuse semble convier les voyageurs. Elle s'arrange entre deux ravins avec une grâce infinie. Cette ville est chef-lieu d'un arrondissement civil et d'une subdivision militaire.

Mostaganem sert d'entrepôt et de débouché à tout le Bas-Chélif et à la Mina, et possède une église neuve, un peu lourde, consacrée à saint Jean-Baptiste, une place animée, ombragée, charmante comme celles de Bône et de Blidah, un joli théâtre. Elle est en voie de rapides progrès. A son commerce agricole prospère se joignent les éléments de la vieille industrie mauresque. Il s'y vend ou s'y fabrique beaucoup d'objets indigènes, notamment des tapis et des pipes. On parle de l'établissement prochain, à Mostaganem, d'un tribunal de première instance, dont l'existence semble invoquée, et qui serait pour cette intéressante et agréable cité une cause puissante d'importance morale. — On y voit de belles mosquées rappelant la nationalité barbaresque, et les indigènes y sont mêlés, dans une large mesure, à la population coloniale. — Mostaganem, Blidah et Bône sont assurément les trois villes les plus aimables, les plus avenantes, comme cités secondaires, de toute l'Algérie. Mostaganem est la première cité de l'Algérie qui ait été mise en relation avec Oran par la télégraphie électrique, dont les fils s'étendent, en ce moment même, entre Alger et Blidah et entre Philippeville et Constantine.

Arzew ouvre bientôt sur le littoral africain son petit port où l'on peut presque toujours prendre terre. L'îlot-phare d'Arzew paysage cet horizon. Au-dessus de ce centre de population s'élèvent deux

colonies agricoles. Il y a entre Arzew et Mers-el-Kébir des écueils et des brisans que l'on évite avec une admirable sollicitude. Arzew est chef-lieu d'un district.

Nous voici dans le golfe d'Oran, dont le cap Ferrat forme le bastion oriental, et dont le cap Falcon occupe l'extrémité opposée. — Décrivons un peu ce magnifique bassin.

Nous sommes posés à l'avant du bord, dans la rade de Mers-el-Kébir, à un mille du Corps-Mort, jalon du mouillage. L'enceinte du golfe est parfaitement dessinée. A gauche, sur le rideau, des digues naturelles, du ton le plus chaud, qui protégent la baie contre les vents d'est et de sud-est, se dresse, comme un immense belvédère, la majestueuse *Montagne des Lions*, principal accident de ce mâle paysage. Au fond, dans le lointain, s'élèvent, dans un océan de feu et de couleur, la palpitante cité d'Oran, s'étageant ou debout sur ses capitoles, et les hauteurs torréfiées de Saint-Grégoire et de Santa-Cruz. On devine, à ses pieds, le souterrain de la Moune, et l'on voit rayonner les *Bains de la Reine* sur la route mouvementée qui tend de Mers-el-Kébir à la capitale. On compte les petits vallons zébrés qui s'ouvrent sur cette route et les rochers au milieu desquels elle se déroule en pittoresques méandres. Vient ensuite le jeune village de Saint-André, dont la brise nous apporte les voix joyeuses, et qui s'épanouit au soleil d'Afrique; puis nos regards distinguent les deux sections de Mers-el-Kébir, derrière lequel et au flanc duquel surgit la *Montagne du Chameau,* peuplée de palmiers-nains et de chacals. Le château espagnol, cette vigie monumentale qui plane sur Mers-el-Kébir, semble couronné d'un nimbe éclatant sous les torrents de lumière qui l'inondent. Le phare concourt à varier ce magnifique tableau du golfe, qui a bien aussi ses beautés, la nuit, quand les chacals se font entendre, et quand les feux des lieux habités continuent en bas les étoiles du ciel.

Mers-el-Kébir est devant nous. Nous voyons sa principale rue escarpée gravir la montagne, et le charmant édifice neuf, destiné à la direction du port, frappe nos regards sur le quai. La paroisse de ce bourg, dédiée à Notre-Dame-de-Bon-Secours, est à Saint-André, et le pays est administré par un adjoint de la mairie d'Oran. Plu-

sieurs Maltais se mêlent à sa population espagnole. Le corps-mort d'amarrage des navires se trouve à une encablure du quai de Mers-el-Kébir. — Jetons-nous dans un canot.

A l'arrivée de tous les courriers, on trouve sur le rivage des voitures pour Oran. Le trajet s'exécute rapidement ; la distance est de 8 kilomètres, à peu près comme celle de Stora à Philippeville. La route, la plus belle de l'Algerie, kilométrée avec soin, traverse le village de Saint-André, dont la principale rue est complantée de *bellombras ;* elle passe devant les *Bains de la Reine*, et après avoir franchi le *tunnel* percé dans le roc, et dont la porte taillée de Besançon est une faible image, elle passe au fort de la Moune, et arrive enfin à Oran, au quartier de la Marine.

Il est bon de vous dire qu'il existe à Mers-el-Kébir un restaurant assez bon, auquel peuvent recourir avec confiance les promeneurs et les voyageurs venant de la mer.

ORAN.

Nous entrons dans la cité la plus auréolée, la plus idéale, la plus palpitante de l'Algérie, étagée ou trônant sur trois monts Olympe, dans un océan de lumière et de couleur méridionales.

Oran, l'*Unica Colonia* des Romains, le *Waran* des Arabes, appartenait à l'ancienne Mauritanie. Pour les indigènes c'était la ville du *Ravin Blanc*. Sa population excède 25,000 âmes, et elle est occupée par les Français depuis 1831.

La province dont elle est la capitale renferme 48,312 Européens, 59 villes, villages et centres de population ; son cours d'eau le plus sérieux est le Chélif.

Oran, c'est, à mon avis, dans l'Afrique française, la reine du pittoresque et de la poésie. Où trouverez-vous, sur cette terre neuve de l'Algérie, plus de variété dans l'ordonnance d'un ma-

jestueux horizon, un site plus étrange, un caractère plus vivement accusé, le charme du souvenir aussi intimement mêlé aux accidents du terrain? — Sans doute ce paysage n'a pas la nature recueillie et sereine, la merveilleuse végétation, l'arboriculture florissante de la campagne bônoise; mais il règne par des formes plus mâles, par une ossature plus hardie de montagnes, par l'imprévu et le grandiose des masses.

A Oran, vous avez, sous l'arche de la conquête française, deux fleuves coulant dans le même lit, sans confondre leurs eaux, deux vies parallèles, indépendantes dans leur type et libres dans leur essor : la vie espagnole, qui y date de loin par la tradition et les monuments; la vie musulmane, qui y forme l'élément indigène. — Les Espagnols sont comme les Italiens et les Grecs; partout où ils ont passé se retrouvent d'harmonieux vestiges; partout ils ont laissé dans les mœurs, dans les édifices, dans le souvenir des populations, l'idée poétique greffée sur l'idée politique et militaire, la jouissance des yeux, les échos affaiblis du *romancero,* le sentiment du beau moral et idéal, de solennelles manifestations de leur esprit public. — La trace espagnole est reconnaissable en tous lieux à la pensée de pompe et de fierté qu'elle a laissée empreinte sur le sol.

Oran était, pour les enfants de l'antique Hespérie, une oasis africaine où tout semblait préparé pour les recevoir; ils y vinrent avec joie aussitôt que la glorieuse conquête française leur en eut ouvert les portes. — Quoi de plus naturel! — Ils s'y réveillaient au souvenir, aux échos, à l'héroïsme chevaleresque de leurs pères, au vieux germe arabe qui a croisé leurs races; ils pouvaient y vivre dans leurs goûts, y respirer à l'aise, presque en vue du littoral de leur patrie, sous la protection d'une nation généreuse et forte. Les Espagnols stationnent à Oran sur un territoire mixte, qui leur donne à la fois et le charme de la colonie et l'ombre de la nationalité. Aussi sont-ils chez nous à peu près comme chez eux. Cet élément concourt, dans une grande mesure, à faire de la ville d'Oran un lieu à part, particulièrement cher à l'observateur; c'est le fond et le tissu sur lesquels se brodent les autres variétés coloniales.

Nulle ville de l'Afrique française n'offre donc le mélange d'Oran. La métropole algérienne est presque toute française, Constantine est presque toute mauresque, Bône est presque toute italienne. Ici, il y a ensemble : les Maures, les Maltais, qu'on trouve sur chaque point habité des côtes méditerranéennes, les Espagnols proprement dits et les Mahonnais, les Français, gravitant dans le même centre, mariant leur langue, leurs costumes, leur mode particulier de comprendre et de mener la vie, leurs allures et leurs physionomies. A cette marqueterie de races réunies sous un magnifique climat il faut, sans doute, imputer la chaleureuse cordialité qui distingue les habitants d'Oran, l'inexprimable sensualité qui règne dans l'air qu'on y respire, l'entrain, l'élan, la gaîté, le naturel, l'abandon, la verve et l'enjouement de leurs mœurs, la facilité tout exceptionnelle avec laquelle s'établissent la confiance et les affectueuses relations d'homme à homme, de famille à famille, la liberté d'action accordée à tous et dont tous jouissent avec bonheur en ce pays. — Sous ces divers rapports, Oran est une ville délicieuse, c'est l'*Eldorado* de l'Algérie; elle est si attachante qu'on ne peut la quitter, et qu'éloigné d'elle, on éprouve l'ardent besoin d'y revenir.

Comme salubrité, Oran partage avec Constantine l'honneur de marcher à la tête de l'Algérie.

La population mahonnaise est, sur la côte occidentale de l'Afrique conquise, l'équivalent de la population maltaise sur la côte orientale. Races insulaires l'une et l'autre, également actives, également laborieuses, presque également intelligentes, elles jouent le même rôle, elles apportent, dans une proportion inégale pourtant, le même contingent de travaux et de colonisation. — Minorque est l'île de Malte du littoral espagnol.

Le visiteur d'Oran logera, dans cette ville, soit à l'Hôtel de France, soit à l'Hôtel de l'Univers, soit, mieux encore, à l'Hôtel du Nord, rue de la vieille Casbah. — Les cafés les plus distingués de la ville sont ceux de Paris, du Commerce et le Café de la promenade de l'Étang.

Je ne puis vraiment me lasser d'admirer la configuration d'Oran,

les dispositions matérielles de cette cité divisée en trois sections distinctes, semée sur des coteaux étincelant au soleil, mélangée de maisons et d'arbres, mariant la solennité du paysage à la solennité des groupes. D'abord, le quartier de la Marine, en rapport direct avec la mer, et se rattachant, par des pentes enrubannées de blanches demeures, à l'acropole de la vieille Casbah, dont l'église de Saint-Louis couronne le premier promontoire; ensuite, le quartier du Ravin, qui s'embellit et se peuple tous les jours, et forme, à travers un vallon, le lien entre les deux grandes fractions de la ville; puis, la seconde acropole de la jeune Casbah, dominée elle-même par la plate-forme de la place Napoléon, et le vaste quartier indigène qui déroule, sur une ligne continue, sa longue file de blanches maisons mauresques. — Chacun des capitoles qui forment les subdivisions d'Oran a son diadème et ses monuments propres: ici c'est le Château-Neuf, avec son kiosque et la bannière nationale qui flotte sur sa plate-forme, et cette vieille forteresse reblanchie, immense bloc d'albâtre taillé sur le patron de l'ancien château féodal d'Étampes (Seine-et-Oise), et qui forme la sentinelle avancée du Château-Neuf; un peu plus bas, c'est le délicieux minaret octogone de la Grande-Mosquée, surmonté d'une coupole implantée sur une plate-forme; sur les autres monts, c'est la Casbah ruinée, l'hôpital bâti par les Français, Saint-Louis. — Je reviens au minaret de la Grande-Mosquée. Je ne connaissais point d'édifice de ce genre d'un meilleur goût, plus élancé, plus semblable au clocher catholique ou au beffroi de nos maisons communes.

Ses cinq rangs de délicieuses arcatures simulées, à archivoltes, ses frises en placages de faïence vernie, verte, sa corniche hispano-mauresque, sa base laissant les régions supérieures en retraite, la terrasse qui le couronne et du centre de laquelle surgit une jolie vigie en coupole surmontée du croissant, les charmantes marqueteries qui concourent à toute la décoration du monument, en font une des principales beautés d'Oran. — C'est à la plate-forme de ce minaret que le mouedzin arbore le

drapeau blanc du Prophète et fait retentir sur la ville les paroles sacrées que j'ai reproduites à la page 139.

Constantine est un nid d'aigle majestueusement posé à la cime d'un rocher; Oran est un charmant assemblage d'horizons absolument différents, d'une physionomie distincte, se rejoignant sans se confondre. — Et puis, sous quelque point de vue que vous envisagiez ce panorama, il est toujours magnifique d'imprévu et de couleur, soit que, des ruines de l'ancienne Casbah, détruite par un trop fameux tremblement de terre, vous embrassiez Saint-Louis et le ravin, et le môle opposé; soit que, du terre-plein qui conduit à l'ancienne porte de Mers-el-Kébir, vous regardiez la Marine et la mer qui murmure sur son rivage, le golfe qui l'enserre; soit que, de la promenade de l'Étang ou des hauteurs du Château-Neuf, vous contempliez les régions situées au couchant. A chaque pas le spectacle diffère, la couleur varie, le tableau se retourne; c'est une suite de changements à vue de décorations, résultant de la forme exceptionnelle des lieux.

D'en-bas, lancez vos regards sur les sommets; du haut des cimes, abaissez-les sur les zones inférieures, vous éprouverez toujours la plus vive émotion. Elle sera plus profonde encore si, des pittoresques faîtes de Santa-Cruz et de Saint-Grégoire, vous embrassez l'ensemble du tableau, vous planez sur les routes de Mostaganem et de Messerghin, les moulins à vent, le village arabe, le Ravin Blanc de Karguentah, les fraîches vallées, les montagnes arides et nues, sur toutes les campagnes environnantes; alors, surtout, vous serez séduit, émerveillé. On ne se lasse point de ces horizons, comme on ne s'ennuie jamais dans les rues d'Oran, bien qu'elles ne soient pas des musées, tant les populations qui circulent dans leur sein sont intéressantes, animées, expansives, tant il y a de charme oculaire et de variété répandus partout. — Et tout cela sous un incroyable firmament, sous le plus beau ciel de l'Algérie par sa profondeur, sa limpidité, le ton ferme, violet et chaud de sa robe, d'une magnificence toute asiatique.

La mer, qui vient amoureusement baiser de ses dernières vagues le sol d'Oran, n'offre pas dans la baie un volume d'eau suffisant pour l'atterrage des navires. A peine quelques légères tartanes, quelques frêles balancelles, quelques petits canots osent en effleurer la surface. Mais l'excellent mouillage de Mers-el-Kébir est à quelques kilomètres de distance, et des travaux importants d'endiguement, commencés au port d'Oran, conduits avec activité, en lui donnant plus de fond permettront bientôt d'y recevoir des bateaux d'un tonnage assez considérable.

Oran est le foyer d'un très-grand commerce de produits agricoles et d'échanges en grains, huiles, laines, surtout, à cause du voisinage du Maroc et de la sûreté des deux mouillages d'Arzew et de Mers-el-Kébir. Ce commerce, dont la situation prospère a déjà motivé l'établissement, à Oran, d'une banque, succursale de celle d'Alger, se développera dans une immense mesure par suite de la remarquable fertilité de la province, du progrès toujours croissant des exploitations et colonies agricoles, de l'agriculture de Tlemçen, de l'industrie séricicole, de l'achèvement futur des voies de communication. — Oran est un des principaux marchés de l'Algérie.

Parmi les hommes d'avenir qui ont imprimé le plus vif élan à la vie commerciale d'Oran citons M. Lévy, intelligence de cœur et d'esprit si choisie, d'un caractère si pleinement honorable. Ses succès, dus à une prodigieuse activité, à une aptitude extraordinaire, fruits légitimes d'une loyauté à toute épreuve, ont armé contre lui des intérêts rivaux, de tristes jalousies, lui ont suscité une déplorable querelle; il n'en est pas moins ferme dans sa voie et persévérant dans ses efforts. M. Lévy parle avec une égale facilité presque toutes les langues vivantes et mortes; il a tous les instincts nobles: celui des arts, celui des lettres, celui des sciences, une haute et puissante raison; c'est une des natures les plus sérieuses, les plus cordiales et les plus distinguées que j'aie rencontrées en Algérie. Il est encore bien jeune, et a déjà profondément creusé son sillon.

Un service de diligences unit dès à présent Oran à Mostaganem, la ville des tapis, des pipes de caroubier et de genevrier, et à

Tlemçen, la ville aux belles mosquées. Le principal transit de l'Algérie s'effectuera presque exclusivement par Oran, si le chemin de fer espagnol projeté unit Perpignan et Bordeaux à Carthagena di Levante. Il s'établirait aussitôt un service régulier de paquebots à vapeur parcourant journellement, en quelques heures, la distance qui sépare cette dernière ville de Mers-el-Kébir. — Peut-être aussi, à force de jetées, parviendra-t-on à faire un mouillage plus rapproché de la cité, dans la baie d'Oran elle-même, d'où l'on pourra rallier la terre par les chalands.

En général, à Oran, et dans sa province, l'agriculture s'exerce à peu près exclusivement par les bras espagnols, et le commerce par les mains juives. J'ai déjà eu l'occasion de m'exprimer franchement sur le compte des Israélites. C'est, à mon sens, le peuple le plus intelligent, le plus fin, le plus habile du monde. Fidèle à sa vieille loi religieuse, à sa foi traditionnelle, il est, en matière de religion, d'une tolérance parfaite; il est de tous les pays et de tous les climats; il a pour toutes les langues une idonéité extraordinaire; il ne se décourage jamais. — C'est la seule race de l'univers qui, éparse, fractionnée comme elle l'est, ait conservé ses liens communs, son type, son originalité, le sentiment national, bien qu'il n'ait plus de sanctuaire et de point de ralliement. — Après tout, il y a peut-être moins de flibustiers parmi les juifs que parmi certains chrétiens, et les crimes, dans leur société nomade, sont peut-être plus rares que dans notre société centralisée et sédentaire.

Les riches carrières d'onyx, de l'Isser, de M. del Monte, sur lesquelles j'ai donné d'assez longs détails au livre 1er, seront pour Oran une nouvelle et féconde branche de commerce, soit à cause des entrepôts, des affaires de commission, soit à cause du transit qu'elles y amèneront.

Il n'existe à Oran qu'un collége libre, celui des Jésuites, situé dans la rue de Gènes, et que ces PP. s'efforcent, je crois, de faire ériger en établissement communal. Cette ville ne possède pas de bibliothèque publique, mais elle a deux imprimeries et deux journaux, dont l'un, l'*Echo d'Oran*, exerce une grande autorité morale dans la province. Elle est quartier général d'une division militaire,

siége d'une préfecture, d'un tribunal civil, d'une chambre consultative d'agriculture de la province, d'une société agricole, d'un tribunal et d'une chambre de commerce, d'une succursale de la banque de l'Algérie, d'une société philharmonique. — Il serait à désirer qu'il se formât à Oran un dépôt de livres français, espagnols et arabes. Un assez joli théâtre, voisin de la promenade de l'Étang, s'élève, à Oran, dans la rue de Turin.

Comme partout en Algérie, on voit à Oran un trop grand nombre de maisons de *papier mâché*, bâties par les Français ou sous l'influence française. On dirait que leurs constructeurs n'étaient pas sûrs du lendemain, qu'ils n'eurent qu'une idée de simple campement et pensaient que bientôt le sol de la conquête échapperait aux conquérants. — Nos Français, en Afrique, ne savent combattre ni le froid, ni le chaud; ils se font des demeures frêles, ils négligent en été l'usage des portières, en hiver les clôtures hermétiques des baies; ils ne se ménagent ni cours intérieures ombragées, ni sanctuaires de la vie domestique. Aussi ces maisons légères tremblent-elles affreusement au vent d'Afrique. — J'en ai fait l'expérience.

La délicieuse cité d'Oran est celle de mon choix, et je partage, à son égard, toutes les ardentes prédilections de l'illustre général Pélissier. — Grâce à la précocité de son climat, je me rappelle y avoir mangé, le 20 avril 1853, des fraises et des petits pois, à la table du général, et d'y avoir vu des raisins en gros grains et des amandes presque mûres, dans des jardins médiocrement exposés. — Et l'année 1853 a été tardive partout, même en Algérie.

Le vin que le commerce verse dans l'Afrique française, et particulièrement à Oran, et qui a presque toujours Cette pour point de provenance, est très-frelaté quand il arrive au consommateur. Est-ce dans la métropole ou dans la colonie que la fraude s'exerce? — Je l'ignore. — Mais je constate la falsification. Ces vins ont une saveur résineuse, ils sentent la cire d'Espagne et l'essence de térébenthine. Des mesures de surveillance bien dirigées finiront par arrêter le mal, soit qu'il vienne du dehors, soit qu'il vienne du dedans.

Il fut un temps où la ville d'Oran passait pour avoir plus notablement reçu dans son sein, comme Livourne, à son origine, la lie de tous les peuples circonvoisins. — Cette opinion n'était point justifiée dans les faits. L'origine de cette cité a été la même que celle des autres centres algériques. Il peut se faire que, dans le principe, Oran ait servi de refuge à quelques aventuriers chassés de leur patrie par la déconsidération et la misère, mais ces éléments primitifs ont disparu, et aujourd'hui la population d'Oran est aussi honorable, en masse, que nos populations européennes; elle a les mêmes vertus et les mêmes défauts; elle a de plus qu'elles une santé publique admirable, une effusion parfaite, une grande foi dans son avenir, une aménité charmante, cette affabilité sans contrainte qu'on ne trouve guère que dans notre colonie d'Afrique. — Point ici de ces *collets montés,* de ces hiérarchies toutes de vanité, de ces prétentions à la supériorité, de ces jactances, qui ont si profondément altéré le naturel français, si poli, si plein d'élans sous Louis XIV.

Le type du *Ya-Ouled* (pour employer ici abusivement une expression bien connue, qui, littéralement, est une interpellation composée de deux mots), le type du *Ya-Ouled* a une physionomie toute locale: nulle part, il n'est aussi tranché. Les *Ya-Ouled*, nègres ou blancs, mais toujours indigènes, fourmillent. Ils vous suivent partout, vous offrant leurs services, qu'ils ne font pas payer bien cher. — Il faut vous dire qu'à Oran, pour peu qu'on ait une ombre de position, on ne marche qu'à cheval dans les rues, presque toutes très-montueuses. Le *Ya-Ouled* est là, toujours prêt à tenir la bride de votre coursier pendant que vous vaquez à vos occupations. Il se cramponne à la queue de la bête, il faut qu'il en soit le gardien. Quelque commission que vous ayiez à faire, le *Ya-Ouled* est à vos ordres. Il a la souplesse et les expressions ampoulées du *facchino* italien; il ne vous traite pas d'*Eccelenza* et de *Signoria*, mais il vous appelle *Commandant*. — C'est là sa qualification favorite. — Le *Ya-Ouled* n'a rien de commun avec le commissionnaire et le gamin de Paris, avec le Savoyard de Lyon; c'est un être à part : gardien de chevaux, cireur de bottes, faiseur de commis-

sions, porteur de bagages, être dont la conquête et la colonisation ont développé l'existence en Algérie. Les *Ya-Ouled* sont plus soumis, plus nombreux, plus excentriques à Oran qu'ailleurs : ils ne vous répondent jamais *makash sabir* (je ne sais pas).

Que j'aime cette rue Philippe avec ses huit gros peupliers séculaires, largement ouverte, serpentant de la manière la plus pittoresque sur la montagne qu'elle envahit, et conduisant au Château-Neuf, capitole actuel de la cité, d'où la vue s'étend, si occupée et si séduite, et sur la ville et sur la campagne! Magnifique, le jour, quand les montagnes sont nimbées de soleil, quand toutes les régions de la ville rayonnent de couleur et de lumière, le panorama d'Oran est encore plus délicieux, la nuit, au clair de la lune. J'ai joui de ce tableau du haut de la plate-forme, à l'extrémité de laquelle flotte le drapeau national, dans ces aimables soirées que m'accorda la généreuse hospitalité du général Pélissier.

Le Château-Neuf, c'est une demeure princière, souveraine, dans une citadelle et dans un arsenal. Toutes ses avenues sont gardées par des factionnaires ; autour d'elle on entend un bruit constant d'armes, d'instruments et de voix militaires ; c'est un mouvement perpétuel de soldats à cheval allant et venant, courant à toute bride, portant des ordres, d'aides de camp, d'officiers d'ordonnance, etc. Dans les cours sont toujours à l'attache des chevaux sellés. — A l'exception du pouvoir souverain, je ne connais pas de pouvoir au monde qui ait une signification extérieure aussi puissante que celle du commandant supérieur de la province d'Oran. Le Château-Neuf d'Oran est le symbole de la domination.

Quant au monument, c'est un assemblage de constructions, diverses d'âge, de forme et de style, où l'élément mauresque n'occupe pas une bien grande place. Toute la région dite de la Marine, dans cet édifice, est de structure espagnole, et a sa principale manifestation dans la porte d'entrée. On lit sur sa frise cette inscription :

REINANDO . EN . LAS . ESPANAS
LA . MAGESTAD . DEL . SENOR . CARLOS . III

. . . . . .

d'où il résulte que ce prince a réédifié le Château-Neuf, dans la partie de la Marine, en 1709.

L'architectonique des Espagnols est, comme leur caractère national, pleine de solidité et d'énergie, réglée par les lois classiques du goût; mais il n'y a pas dans leur art l'inspiration, la suavité, la verve italiennes. Tout calculé, le peuple espagnol, majestueux et chevaleresque, n'est pas complétement artistique : il aime la magnificence, la solennité ; il n'a pas l'instinct de la grâce, les harmonies, le goût délicat de l'Italie. Il ne comprend qu'imparfaitement la musique des yeux et la musique des oreilles ; aussi n'a-t-il point d'école musicale, et son école de peinture est-elle assez bornée et se résume-t-elle surtout dans les chefs-d'œuvre de Murillo, son Raphaël. C'est une race intermédiaire entre les Maures et les Italiens, ayant l'impuissance musicale, l'amour de la *fantasia*, l'allure mâle des premiers, un peu de la poésie, des idées voluptueuses, sensuelles, ardentes, du goût, des seconds. — Le chapeau espagnol populaire, à larges rebords, image du turban modifié, n'est-il pas le symbole de ce type de transition? — La langue espagnole elle-même rentre dans ces conditions mixtes : elle tient de l'arabe par ses rudesses, du latin par sa plénitude et sa solennité, de l'italien par ses euphonies et sa phonétique.

Il y a en France et sur la terre suisse deux villes qui offrent une image affaiblie des fractionnements d'Oran : ce sont celles du Puy-en-Velay (Haute-Loire) et de Sion (Vallais); mais leur accidentation est moins vivement sentie, elles n'ont point le luxe d'insolation et de teintes, qui, ici, surexcite tous les regards et enchaîne toutes les pensées. — Leur soleil est *blanc* (*sole bianco*), comme disent les Italiens à l'occasion de celui de Paris.

Le quartier indigène d'Oran, qui se développe sur une grande longueur, de la place Napoléon au fort Saint-André, entre la rue Napoléon et les pentes rapides de la montagne, au-dessus d'un bas-fond paysagé, arrosé par des eaux qui font mouvoir plusieurs moulins, est moins significatif que celui de Constantine pendant sur le Rhummel. Néanmoins, il est plein d'intérêt, et il faut le parcourir dans tous ses défilés, dans toutes ses impasses, dans toutes ses cours

communes, à travers tous ses escaliers et ses ramifications. Les Juifs, nés pour le trafic, y pullulent et se font distinguer par leur calotte noire. — Les mains rouges et vertes peintes sur la plupart des maisons de cette zone sont les emblèmes de leur consécration par les prêtres israélites. Du reste, à Oran, comme à Alger, les Juifs se félicitent de la domination française, qui leur a donné la protection légale, l'égalité des droits, la sécurité, qui leur étaient refusées sous les gouvernements musulmans.

Dans la région indigène le vieux type local lutte encore contre l'invasion des idées européennes; mais il s'entame : quelques rues neuves y sont percées, de hautes maisons bien monotones s'élèvent sur les ruines du passé mauresque, la situation matérielle se modifie et la situation morale suivra le branle. — J'ai bien peur que les Maures ne gagnent à notre civilisation autre chose que des demeures de vingt centimètres d'épaisseur, incommodes, eu égard au climat, et les vices de notre société ajoutés à leurs anciens vices.

Karguentah, ou Kerguentah, est une zone suburbaine d'Oran, située à peu de distance, mais au delà du mur d'enceinte de la ville. Cette région est née de la concession Ramoger. La demeure de ce colon, dont je n'ai pas mission d'apprécier la triste célébrité, est une des plus agréables de ce quartier d'Oran. Les constructions Ramoger, qui formèrent le noyau de Karguentah, vinrent s'épanouir sur cet emplacement très-salubre, plane, précisément entre le *Ravin Blanc* et le ravin d'Oran, dans le voisinage d'une petite mosquée dépendant d'une maison de plaisance du Bey. — C'est pourquoi on désigne le bourg indifféremment sous les deux noms de la *Mosquée,* ou de Karguentah. La maison de campagne du Bey et sa mosquée sont aujourd'hui noyées dans un vaste entourage de bâtiments militaires, construits par les Français sur un plan grandiose. J'ai visité avec intérêt cette petite mosquée, simple marabout, et les restes mauresques qui l'entourent. Une bibliothèque fort bien tenue, à l'usage de MM. les officiers, a été établie par l'administration militaire dans ses dépendances. La salle qui la contient est décorée avec un véritable sentiment de couleur locale. Le brave commandant Tricot (des chasseurs d'Afrique), né dans la patrie des guer-

riers (la Bourgogne), a bien voulu nous faire les honneurs du lieu et nous permettre de voir toutes les curiosités historiques, et le délicieux jardin de la caserne.

L'église de Karguentah, placée sous le vocable du Saint-Esprit, paroisse de 2e classe, est simple, mais convenable.

Le culte catholique s'exerce, en outre, à Oran, aux deux paroisses de 1re classe, Saint-Louis et Saint-André, à la chapelle des Jésuites, d'une manière régulière, et, éventuellement, dans les hospices, etc.

Les vents sont presque aussi impétueux ici qu'à Tunis, quand ils viennent à se déchaîner et à tourbillonner dans les ravins et les vallées qui entourent la cité du *Ravin Blanc*. — Je me rappellerai longtemps, avec une sorte d'effroi, celui qui souffla dans la nuit du 22 au 23 avril 1853. Toute la maison où j'étais couché remuait, craquait, violemment secouée comme un navire battu par la tempête ; on n'entendait que les mugissements de l'orage et la chute des vitres, des contrevents. — Le 23, vers midi, cet affreux vent de terre mollit et, le soir, tomba tout-à-fait comme par enchantement. — L'Afrique est la terre de l'imprévu dans ce genre et dans bien d'autres.

Une des conditions les plus extraordinaires d'Oran, c'est d'être la ville de l'Algérie la plus sujette aux brouillards, malgré la chaleur de son climat.

J'ai signalé, à propos d'Alger, un des fléaux de l'Algérie : la disette de la monnaie. Nulle part cette plaie n'est plus douloureuse et plus flagrante qu'à Oran. Il y est réellement impossible de s'y procurer les fractions du franc.

Toujours et partout, à Oran, quelque vestige de goût espagnol : au Château-Neuf, à la belle fontaine de la place d'Orléans, à la vieille Kasbah, sur le quai de la Douane, à l'église de Saint-Louis, à l'une des voûtes qui mène de la place Kléber à la poste aux lettres.

Quant aux maisons mauresques d'un certain caractère, elles ne sont pas nombreuses à Oran. Je n'y vois guère que la maison Hohl, place d'Orléans, no 17, et celle de la rue Montebello, de M. Cheronnet, occupée par M. Aucourt, chef du service des

ponts et chaussées de la province, qui méritent un peu d'être mentionnées. Comme monument local, il faut citer aussi la Petite-Mosquée ou Marabout, à l'angle des rues du Vieux-Château et de la vieille Kasbah.

Un boulevard complanté d'arbres, d'un agréable aspect, circule autour de l'ancien ravin, en partie comblé dans ses pittoresques profondeurs. Si cette opération de remblai enlève du pittoresque à la ville, elle augmente sa salubrité, car les bas-fonds du ravin servaient de réservoir à des eaux vaseuses, d'où s'exhalaient de funestes émanations. Peut-être, si ce travail eût été fait plus tôt, la cité d'Oran n'aurait-elle point payé à la meurtrière épidémie cholérique l'affreux tribut prélevé sur ses habitants. Du reste, on a eu soin de ne combler le ravin que dans l'espace où, par défaut de pente, les eaux n'avaient pas toujours un écoulement régulier. La forme du lieu demeurera vierge à une certaine distance en aval de la place Kléber, sur les points où le versant est rapide et où les vidanges se vident rapidement dans la mer, dans ce charmant bas-fond si richement vêtu de cactus et d'agaves, seulement en partie remblayé.

En amont de la place Kléber, le ravin comblé va devenir un cours complanté d'arbres, bordé de maisons, parallèle au boulevard Oudinot. Ce sera la rue la plus large, la plus droite, la plus belle d'Oran, n'offrant guère, dans son plan légèrement incliné du midi au nord, qu'une pente de trois centimètres par mètre. Les remblais et murs de soutènement sont très-avancés au moment où je trace ces lignes. — Le nouvel aménagement des régions basses d'Oran donnera à la cité un cœur et un centre magnifiques.

Les plus remarquables édifices européens d'Oran sont: l'hôpital militaire, le plus vaste, le plus hygiénique, le mieux distribué de toute l'Algérie; l'église de Saint-Louis, la douane, le délicieux caravansérail bâti par les Français, devenu l'hôpital civil, l'hôtel de ville, la préfecture. Sur la façade de ce dernier monument, situé sur le boulevard Oudinot, on a inscrit en lettres de bronze la distance kilométrique de la capitale aux

divers foyers de population de la province, exemple qui mériterait d'être suivi dans les deux autres capitales de l'Algérie et dans tous nos chefs-lieux de départements français. — Voici ce tableau :

La Sénia, à	7 k.
Mers-el-Kébir.	8
Arcole.	8
Valmy.	13
Sidi-Chami.	13
Messerghin	14
Aïn-el-Turc	19
Bou-Seffer	20
Fleurus	21
Saint-Cloud	24
Saint-Louis	26
Sainte-Barbe.	29
Arzew.	38
Saint-Leu.	38
Saint-Denis	54
Aïn-Temouchen.	73
Sidi-bel-Abbès	82
Mostaganem	85
Maskara.	90
Tlemsçen	120

Si l'hôpital militaire d'Oran est admirable comme édifice, il ne l'est pas moins comme administration et comme tenue. — Les hôpitaux militaires de l'Algérie sont en dedans ce qu'ils sont en dehors. — J'ai pu en juger par moi-même, car j'y ai été amené malade, et n'ai eu qu'à me louer des soins intelligents et empressés qui m'y ont été prodigués par les médecins militaires chargés du service. Cet immense hospice est divisé en deux parties inégales, communiquant par une voûte, l'ancien hôpital dans la région basse, l'hôpital neuf sur le point le plus élevé. C'est dans l'ancien hôpital qu'est enclavée une petite mosquée, dont la forme a complétement changé par suite des

constructions neuves qui l'enveloppent ou l'entament, mais dont le minaret de briques, d'un style hispano-mauresque très-riche, œuvre, dit-on, du cardinal Ximénès, s'élance parfaitement intact et domine l'ensemble des bâtiments adjacents.

La mosquée livrée au culte catholique, sous le nom de paroisse Saint-André, rue Napoléon, la Grande-Mosquée, les deux Kasbah, les fameux magasins espagnols du quai de la Douane, complètent la galerie monumentale d'Oran. Les plus belles rues européennes de cette ville sont: le boulevard Oudinot, la rue d'Orléans, la rue Philippe, la rue Napoléon, la rue de l'Arsenal. Ces rues sont macadamisées comme toutes les artères neuves des villes de l'Algérie. — Le centre moral, commercial et matériel, l'âme de la cité, c'est la place Kléber. C'est là que l'on est toujours sûr de rencontrer ses connaissances et ses amis, d'apprendre les nouvelles, bien qu'elle soit très-bornée et très-irrégulière. Parmi les autres places d'Oran nommons celle d'Orléans, où l'on a transféré le marché sous une élégante halle çouverte, la place Napoléon, qui n'est pas encore régulièrement bâtie. — Mais les plus magnifiques places d'Oran ce sont ses horizons.

Les eaux jaillissantes sont, à Oran, d'une abondance précieuse. — Si cette cité n'a pas encore de gazomètre, il ne faut pas s'en étonner: en peu de temps, elle a déjà progressé d'une manière gigantesque, et l'avenir lui réserve tous les genres d'avantages. Elle a pour promenades le chemin paysagé qui serpente au pied du fort Philippe, le long des moulins, le *Ravin Blanc* à Kerguentah, le cours de l'Étang, qui embrasse toute la montagne, tous les chemins qui courent au bas ou sur le flanc de ses promontoires, la mosaïque de jardins qui encadrent la ville. — Et quel ciel algérien ou français — je le répète — offre la pompe du ciel d'Oran ! quels paysages ont l'éclat, le grandiose, les miroitants reflets de ses paysages! — Il existe un point de la ville, surtout, où le ciel d'Oran apparait dans toute sa profondeur et l'opacité de son indigo, c'est la petite rue de Trente, entre les rues Montebello et Bassano. — Allez vous poser là, de grâce, et regardez au-dessus de votre tête. — Une ascension

à l'oratoire de la montagne, une course au Bains-de-la-Reine, en passant au fort et au souterrain de la Moune, seront agréables au visiteur d'Oran. Un des lieux de promenade les plus pittoresques dont il pourra également jouir, c'est autour de l'immense enceinte de la vieille Kasbah. Une partie des bâtiments espagnols de ce château, inscrits dans les ruines du palais et de la fortification mauresques, sert aujourd'hui de caserne. — Les zouaves qui occupent ce quartier sont, certainement, d'excellentes troupes; leur intrépidité sur les champs de bataille est fabuleuse, leur expérience de la guerre d'Afrique, consommée. — Pour être bon zouave, il faut avoir l'air un peu pourfendeur et un peu casseur d'assiettes. Ce type, qui ne sied pas mal à la cavalerie française, en terre conquise surtout, les zouaves le maintiennent sans que la discipline du corps en souffre, et sans que le courage y perde un élan. — C'est une troupe franchement dessinée.

Il sera encore nécessaire que l'étranger se rende à Messerghin, pour voir l'orphelinat, et étende, dans la campagne d'Oran, ses excursions aux colonies agricoles et aux fermes.

Les anciennes subdivisions d'Oran en quartier de la Marine, Quartier Franc, Quartier Indigène, sont encore appréciables. La Marine, c'était autour de la Douane; le Quartier Franc, autour de la partie la plus élevée de la place d'Orléans, là où sont encore quelques consulats; quant à la région indigène, elle n'a pas cessé d'être enchaînée aux pentes rapides et aux sommets.

Je me permettrai une simple question. — Que signifient les dénominations de rue de Berlin, rue de Dresde, etc., en Afrique, à Oran? Si, au moins, on avait rappelé, par le nom des batailles livrées et gagnées, en Germanie, par les armes françaises, les gloires militaires de la France conquérante de l'Algérie, je n'aurais pas la moindre observation à formuler. Je comprends, sous ce ciel serein comme celui de la Sicile, les noms de Naples, de la Piave, etc., donnés à certaines rues d'Oran; mais je me familiarise moins aisément avec les noms tudesques. — L'Espagne, l'Italie, la Mauritanie, la Lybie, la Numidie romaines n'offraient-

elles pas assez de ressources dans leur vocabulaire pour baptiser les nouvelles rues d'Oran? — J'aime mieux le parti pris dans la nouvelle ichnographie lyonnaise de l'ancienne boucherie des Terreaux. On y a appelé plusieurs rues de noms africains. Ainsi, nous avons à Lyon la rue d'Oran, la rue de Constantine, la rue d'Algérie. Ceci se conçoit : il s'agit de villes françaises ; et, par ces désignations, on rapproche et l'on unit la mère patrie à la colonie.

Les nations étrangères sont représentées à Oran par des agents consulaires secondaires, comme à Bône.

Oran a une vie propre, dont aucune ville de l'Algérie ne représente l'image, vie qui trouve son expression et sa physionomie dans son défaut absolu d'homogénéité et de cohésion, vie essentiellement instinctive, livrée aux impulsions des naturels et des penchants, réglée toutefois par le bon sens social et l'intérêt colonial. — Si mes prévisions ne me trompent pas, cette ville marche à pas de géant à la plus grande fortune, et, bientôt peut-être, elle aura une exubérance d'activité et de mouvement qui refluera sur les autres centres de population de la province. — Ce qu'il y a à faire ici, c'est moins de développer son industrie déjà florissante, que de moraliser sa population par des institutions chrétiennes pratiques, vraiment favorables à la double idée de colonisation et de civilisation ; c'est de former une grande famille des éléments catholiques fortuitement rapprochés, mais non pas unis dans ce centre commun. — Tous ces éléments si divers qui forment l'agglomération oranaise, aussi disséminés que les régions de la ville, un seul lien pourra définivement les confondre, c'est celui de la religion, et de la religion prêchée par ses œuvres, ses bienfaits, ses institutions.

La charité et l'instruction élémentaire présentent à Oran une situation satisfaisante. — J'ai visité, le 20 avril 1853, le monastère des RR. Sœurs Trinitaires, dont la maison mère est située à Valence (Drôme). Connaissant la métropole et m'intéressant vivement à sa prospérité, j'ai dû voir avec joie la colonie. Huit divisions composent cette colonie oranaise, l'une des plus belles de la maison mère : salles d'études, salles d'asile, ouvroir, pensionnat ; abstraction faite de sa

succursale dans la paroisse de Saint-André, pour le quartier Napoléon, — tout cela est admirable. — L'école des frères de Saint-Joseph (du Mans), pour l'instruction primaire des garçons, aurait produit des fruits meilleurs, sans certaines circonstances qu'il ne m'appartient pas de juger. Ces frères ont été naguère à la veille d'être remplacés par une autre congrégation enseignante. Ils resteront jusqu'à nouvel ordre. Espérons que toutes les difficultés s'applaniront et que l'école élémentaire demeurera définitivement dans leurs mains.

Il ne manque plus à Oran qu'une communauté de sœurs gardes-malades, pour administrer aux familles pauvres les secours corporels, et les préparer à recevoir les secours spirituels. Cette vivifiante fondation est dans la pensée intime du vénérable curé de Saint-Louis (M. l'abbé Avit, chanoine honoraire d'Alger), dont le cœur est intarissable, et qui, après tant d'actes de véritable héroïsme dans la charité, consommés dans tous les lieux où il a exercé le saint ministère, ne cesse de rêver de nouveaux aliments à son apostolat et à sa piété. M. Avit est, comme zèle, comme dévoûment, comme abnégation, comme simplicité de mœurs, comme doctrine, l'un des plus beaux caractères ecclésiastiques de l'Algérie. — Oran aura donc bientôt des sœurs gardes-malades tirées ou de Bourg-en-Bresse (Saint-Joseph), ou de Cluny (Saint-Charles). Le cœur de M. l'abbé Avit, l'appui qu'il trouvera dans l'opinion, me garantissent la prochaine existence de cette institution précieuse.

Je ne vois pas que la ville d'Oran ait beaucoup à envier, sous le rapport catholique, aux plus vieilles cités françaises. Elle a un culte développé sur une grande échelle. La présence dans son sein du vicaire général chargé de l'administration ecclésiastique de la province (M. l'abbé Compte-Calix) concourt puissamment à y imprimer le mouvement religieux, surtout à cause du mérite personnel, de la foi ardente, de la haute sollicitude du titulaire.

Il est possible qu'Oran devienne le siége d'un évêché pour la province de ce nom. Sa cathédrale est toute prête à Saint-Louis. Son palais serait construit entre cette église et la maison des RR. SS. de la Trinité, ou bien on l'établirait dans la portion ancienne de

l'hôpital militaire, qui ne fait pas un besoin essentiel au service et pourrait être distraite de l'hôpital neuf.

Deux mots maintenant, pour terminer, sur l'église paroissiale consacrée à saint Louis, et qui domine la ville d'Oran comme les cathédrales de Viviers et du Puy planent sur ces deux cités. — Tout le grand chœur et l'arc triomphal de ce temple, la voûte de la chapelle en hémicycle, à côté de celle de Saint-Joseph, une partie de la chapelle de la Sainte-Vierge, sont d'art espagnol. Les armes du cardinal Ximénès et un autre symbole héraldique, sculptés sur les arceaux, sont encore là pour l'attester. — Le génie militaire éleva sur ce noyau d'église une tour destinée à recevoir une horloge publique, d'un style simple, ferme, sobre, mais correct. Plus tard, quand la colonie catholique espagnole, mahonnaise, italienne, française, se fut augmentée, une nef et ses dépendances furent ajoutées à l'édifice espagnol, ainsi utilisé, et qui servait de magasin. — Aujourd'hui ce temple forme un édifice régulier, et certainement le plus complet de tous ceux livrés à l'exercice public de la religion catholique dans les trois provinces de l'Algérie.

Toute jeune qu'est l'église de France en Afrique, elle semble à Saint-Louis d'Oran par son mobilier, la constitution de son culte, aussi vieille, comme tradition, que dans les plus anciens temples de la France continentale. Nous avons dans la mère patrie une foule d'églises des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, et, sous ce rapport purement matériel, Saint-Louis d'Oran a la même signification que ces édifices. On croirait volontiers que le culte y date de l'ère apostolique par l'histoire, et des derniers siècles par la construction.

La tour d'horloge du génie militaire a été surmontée de deux coupoles superposées, et s'est convertie en clocher catholique. Si cet édicule paraît écrasé, c'est moins par suite de sa forme générale que par le défaut d'harmonie de la coupole mineure avec la grande coupole, par le défaut d'élévation et de proportion de la croix de pierre qui en fait l'amortissement. — Il serait à désirer que l'horloge publique d'Oran fût éclairée, la nuit, comme celle de Constantine.

Il y a un moyen bien simple de corriger le principal vice du

couronnement de ce clocher, en laissant même la coupole mineure à son état actuel de dépression, c'est de remplacer la croix de pierre microscopique et vraiment ridicule qui jaillit de son faîte, par une croix latine de bronze doré, implantée sur une petite sphère. Cette croix aurait 3 mètres et s'élancerait d'un globe haut de 80 centimètres. Le caractère du clocher serait immédiatement changé, et il jouerait le rôle le plus brillant et le plus noble dans les horizons d'Oran, sous les étreintes de l'incroyable lumière qui les auréole. — Mais, pour Dieu! pour l'art qu'il inspire, que l'on se garde bien de faire ici une croix maniérée, une croix de fantaisie, rayonnée, prétentieuse, contournée et tourmentée; que l'on représente, ferme, pure, digne, toute traditionnelle et toute classique, la croix latine dans sa simplicité et son austérité premières. — Elle est de tous les temps et convient à tous les âges de l'architectonique chrétienne.

Il faut que Saint-Louis d'Oran se prépare à devenir cathédrale. Son chœur aurait besoin d'être relevé par quelques peintures riches, et la voûte apsidale par une robe d'azur semée d'étoiles d'or (puisque le luxe italien des fresques n'est malheureusement pas réalisable ici). — On restaurerait avec intelligence les caissons frustes de la coupole intérieure, et on figurerait les quatre évangélistes ou seulement leurs quatre attributs, en grisailles murales, dans ses pendentifs. Les deux tableaux mobiles qui ornent la nef majeure seraient écartés, comme brisant, sans motif sérieux, l'harmonie des lignes architectoniques. Un système de verrières-mosaïque de couleurs, à riches encadrements, adaptées aux baies du temple, ferait descendre dans son enceinte ce jour plus tranquille et moins mondain qui prédispose au recueillement et tempère l'éclat du soleil. — Plus tard, l'autel majeur serait exhaussé. L'*oculus* de la façade recevrait une profilation de meneaux moins bizarre. — Ce serait le cadre tout prêt pour une verrière peinte à personnages, représentant une phase africaine de la vie de Saint-Louis. Quelques accidents polychromiques d'un effet plus calme que ceux du sanctuaire, où doit se concentrer la pompe, donneraient un peu de mouvement à la nef majeure. Le clocher de Saint-Louis attend aussi une

sonnerie plus grave, plus retentissante dans les nombreux échos de la cité.

Je verrais avec plaisir que des portières, du genre de celles usitées en Italie, sous un ciel moins brûlant, fussent adaptées à la porte principale de l'église de Saint-Louis, exposée au plein soleil du midi, sur un perron où l'on n'arrive qu'après avoir péniblement franchi une suite de degrés. — Avec une bonne direction d'idées, un plan invariablement suivi, on pourra faire de ce temple, déjà complet, en tout ce qui touche aux triples besoins du culte, des fidèles et des yeux, une église en tous points digne de la capitale d'une grande province franco-africaine.

Les cérémonies du culte catholique s'exercent ici dans la plénitude française, dans les conditions de la liturgie romaine, avec convenance, élan, harmonie.

J'ai remarqué que, dans cette église, comme à Notre-Dame-des-Doms d'Avignon, le chœur psalmodie à demi-voix le verset des psaumes absorbé pas l'orgue, ce qui est très-louable. Jusqu'ici, cet orgue n'était qu'un petit instrument de chœur; mais un orgue fixe, d'un volume suffisant va être inauguré dans le saint vaisseau. — Espérons qu'il n'alternera pas, mais qu'il accompagnera toujours le chœur, et en règlera les intonations.

L'église de Saint-Louis a une nef majeure, une contre-nef occidentale et un rang de chapelles échelonnées sous ce collatéral, presque toutes décemment ornées; elle est fermée supérieurement par trois apsides. La contre-nef orientale s'y développe parallèlement à sa sœur; mais les chapelles manquent à ce flanc. L'espace qu'elles occuperaient dépend des sacristies. Dans la suite du temps, ces sacristies devront rentrer dans le temple et en former les chapelles orientales, sauf à retrouver issue au pourtour extérieur de l'apside, pour ces dépendances indispensables de toute église catholique. Les sacristies actuelles sont très-belles. Le baptistère, nouvellement construit dans la première chapelle à gauche du spectateur franchissant le seuil du temple, est également d'un très-bon goût et parfaitement en rapport avec sa pieuse destination. Il y a à Saint-Louis un archiprêtre-curé, plusieurs vicaires et une

maîtrise. — Parmi les objets de détail qui méritent d'être mentionnés dans ce temple n'oublions point le bénitier supporté par une colonne torse antique, de marbre blanc, près de la chapelle de Saint-Joseph.

En général, les enfants des frères et des sœurs forment, avec les Mahonnais et les Maltais, le principal public des églises catholiques de l'Algérie. Les enfants chrétiens, ce sont les plus précieuses espérances de la religion, et l'humanité catholique ne se recrute que par eux.

Je n'oublierai jamais Oran, et je serai toujours heureux, toujours fier de pouvoir m'identifier, par le cœur et la pensée, de loin, comme de près, à tous ses progrès moraux et matériels. — Je n'oublierai pas non plus le bienveillant accueil qne j'y ai reçu : l'illustre général qui a daigné m'y tendre la main, le vertueux pasteur qui m'a ouvert les secrets de sa charité et de ses vertus, la maison des sœurs Trinitaires, institution si riche en séve catholique, en présent et en avenir, si admirablement régie, les marques de sympathie et d'intérêt que presque tous ont bien voulu laisser tomber sur moi, dans les rangs du sacerdoce, du pouvoir, de la piété, de la pensée et de l'industrie.

Mais le visiteur d'Oran ne peut se borner, dans sa course, à cette ville et à ses environs. Il ira à Maskara, que l'Émir, *Frère des lions,* que l'illustre exilé de Brousse, a rendue si célèbre, et qui, par sa forme matérielle, justifie la renommée dont elle jouit. Maskara est chef-lieu de district, c'est-à-dire que toutes les fonctions civiles y sont centralisées dans un commissariat civil. Cette austère cité frappera vivement l'observateur. Son église catholique est sous le vocable de saint Pierre.

Tlemçen, surtout, ne sera pas oubliée. « On vante Tlemçen, la « Sultane, a dit Abd-el-Kader (épître aux jeunes filles de la tribu « des Oued-Maral-Aoussel), — Tlemçen qui se dresse encore au- « jourd'hui sombre et fière, comme au temps des Béni-Zïan, temps « glorieux où la capitale Du'Moh'greb avait sept enceintes, sept « remparts, et dont les Beys ne dormaient ni jour ni nuit. »

On arrive d'Oran à Tlemçen par une route sauvage, incinérée, jon-

chée de palmiers nains. Mais combien la brillante végétation, les vignobles, les sites, dans l'entourage de cette dernière ville, dédommagent le voyageur des fatigues du parcours! Tlemçen est un des plus vieux et des plus nobles types de la nationalité mauresque. Ses mosquées, ses minarets, semblent avoir été transférés dans son sein des radieuses terres de l'Asie, sans que le plus léger souffle européen ait influé sur leur décoration. — C'est la cité indigène par excellence, dans toute la contrée qu'elle domine de ses échos et de sa gloire. — Chaque jour, la colonie française occupe de plus en plus de place dans ce beau pays, et déjà il a une église catholique consacrée à saint Michel.

On trouve à Oran des services de messageries régulièrement organisés sur Maskara, Tlemçen, Sidi-Bel-Abbès, Saint-Denis-du-Sig, Mostaganem.

D'ORAN A TANGER.

L'aviso à vapeur, de la force de 160 chevaux, faisant le service mensuel de courrier entre Mers-el-Kébir, port d'Oran, et Tanger, part de 8 à 10 heures du soir, tous les 23 des mois de 31 jours, et tous les 22 des mois de 30. En ce qui me concerne, j'ai trouvé en partance le *Grégeois*, aménagé pour bâtiment-hôpital, et j'ai pris passage à son bord.

La route de Mers-el-Kébir à Tanger est d'abord nord-ouest-quart-ouest, dans l'axe de la pointe espagnole de Palos, jusqu'à la hauteur du cap Falcon, borne occidentale du golfe d'Oran. Puis elle varie à l'infini en doublant plusieurs caps, mais ayant toujours sa principale direction du côté du couchant.

On passe successivement en vue de l'île Plane, des Habibas, écueils très-connus, situés presque vis-à-vis le cap Fegalo, et de l'île d'Archgoun ou Rachgoun, où l'administration française a établi un poste de douaniers. — Le savant illustrateur de l'archéologie

africaine, M. Berbrugger, a parlé de ce dernier lieu dans l'*Akhbar*. Archgoun s'élève en face de l'embouchure de la Tafna (rivière de Tlemçen), que signalent à l'attention les restes du fameux camp de ce nom. Toun, forteresse et ancienne ville arabe, apparaît plus tard.

Le rivage, en approchant de Nemours, offre un véritable rempart de rochers coupés à pic, d'un imposant aspect, de la plus belle et de la plus chaude couleur d'or. On serait perdu, si l'on venait à faire côte contre ces escarpements et ces balmes par des vents impétueux de nord et de nord-est.

Les deux pôles des possessions françaises en Afrique, La Calle, à l'est, aux frontières de la Tunisie, Nemours, au couchant, aux limites du Maroc, sont les plus détestables atterrages du littoral. L'anse dont Nemours occupe le fond, peut tout au plus être considérée comme un débouché de la nature la plus précaire. — Je plains amèrement les fonctionnaires et les négociants confinés sur ce point extrême de l'Algérie : ils sont là bloqués la moitié de l'année, sans nouvelles, sans relations, entourés de tribus fort peu soumises. — Aussi l'arrivée au mouillage d'un courrier qui peut communiquer, est-il un événement considérable dans le pays, et, dès qu'il est signalé, toute la ville est en émoi. — Quelle différence entre le Nemours du département de Seine-et-Marne, couché dans ses souvenirs royaux, à l'ombre de ses vertes promenades et au pied de son château historique, flanqué de tours, et le Nemours de l'Algérie! — Ce dernier est pourtant dominé, lui aussi, par des ruines d'habitations et des débris de forteresses mauresques couronnant la montagne au nord-est de la ville.

Nemours, ou Djemmah-Ghazaouat, n'est qu'un camp, qu'une esquisse de ville provisoire, qu'un assemblage de cases de bois et de baraques. C'est le foyer de population le plus méridional de la côte d'Algérie. Le régime militaire y règne exclusivement; toute l'autorité y est centralisée dans les mains du commandant supérieur, et les habitants du lieu se trouvent à merveille de cet état de choses dont ils invoquent le maintien. Rien de protecteur, d'énergique et d'expéditif comme l'administration de la guerre. Avec elle, tout

marche vite et tout marche bien. — J'ai eu occasion de voir des négociants de Nemours qui se félicitaient hautement d'avoir déployé leur tente sur ce territoire militaire. — Et puis, si les colons de ce pays vivent pour ainsi dire séquestrés du reste de l'humanité civilisée, ils savent tempérer les rigueurs de l'exil par la vie la plus fraternelle, la plus cordiale, la plus libre de toute contrainte. — Nemours a une église dédiée à saint Jean-de-Matha. — L'extrême proximité du Maroc fait de Nemours un marché important des laines et une place de commerce où les affaires sont nombreuses, très-productives. Par Nemours on peut se faire une idée de San-Francisco (Californie).

Quand le courrier touche à Nemours, ce qui est rare, vu l'état presque habituel de la plage, il mouille à près d'un mille (1 kil. 852 m.) de la bourgade de bois. Il repart ordinairement vers 4 heures de l'après-midi. Le lendemain, dès le lever du jour, on navigue entre les côtes d'Afrique et d'Espagne, parfaitement appréciables, et, d'assez bonne heure, on voit le détroit de Gibraltar se dessiner à l'horizon. Entre Nemours et Ceuta, on a pu saluer, sur la côte de Barbarie, le cap *Las tres forcas*.

Le courant des flots de l'Océan Atlantique venant agir en sens inverse sur les eaux méditerranéennes devient de plus en plus marqué. La lutte entre ces deux forces contraires, quelquefois merveilleusement pacifiques, se montre souvent terrible pour les navires.

Lorsque l'on regarde le détroit à la distance d'environ soixante milles, on croirait presque le passage hermétiquement fermé, les collines qui le limitent dans le sens longitudinal, sur le littoral espagnol, semblant, par suite d'une erreur de perspective, continuer la clôture transversale. — Nous nous prîmes à relever assez exactement les profils du détroit, M. Maire, chirurgien-major du *Grégeois*, et moi, à un éloignement d'à peu près quarante-cinq milles, par un ciel parfaitement serein et un mirage très-prononcé.

Vers le soir, on approche de ces célèbres Colonnes d'Hercule, si souvent franchies depuis le demi-dieu.

Les Colonnes d'Hercule naturelles sont les deux boulevards posés à l'entrée du détroit : le *Mont-aux-Singes*, sur la côte barbaresque, la *Pointe-d'Europe*, sur le littoral espagnol. L'île de Ceuta, qui appartient à l'Espagne, et où elle a une citadelle, surgit presque en face de Gibraltar, sur la côte marocaine. — Ainsi, la barbarie est à deux pas de la civilisation, et la plus faible escadre rangée en ligne entre les deux rivages formerait un trait d'union entre l'Afrique et l'Europe ; on pourrait presque jeter un pont de l'une à l'autre.

Je ne sais si les anciens ont jamais érigé véritablement deux colonnes monumentales à l'entrée du détroit, l'une sur le faîte d'*Abyla*, nom mythologique du *Mont-aux-Singes*, l'autre à la cime de *Calpé*, que nous appelons aujourd'hui la *Pointe-d'Europe*, pour consacrer le souvenir héroïque d'Hercule, qui, trouvant, selon la Fable, ces deux montagnes unies, les sépara, et fit, par cette disjonction, communiquer les eaux de l'Océan Atlantique avec celles de la Méditerranée.

Le vaste roc de Gibraltar est absolument détaché de la péninsule ibérique. Coupé à pic du côté de l'Espagne, ce môle naturel offre une pente assez douce en regard de la Barbarie. J'incline à croire qu'il a dû être primitivement sans adhérence au continent, avec lequel il aura été mis en communication accidentellement ou d'une manière artificielle. De loin, ce bloc montagneux ressemble un peu à un immense lion accroupi, dont la tête regarde l'Europe. C'est le symbole de l'Afrique. — Quand on observe la masse abrupte, heurtée et sauvage du rocher de Gibraltar, à droite, et les profils arrondis, mamelonés du *Mont-aux-Singes*, on est tout surpris de trouver une nature si aimable et si douce dans les parages barbaresques, et des formes si dures sur le littoral européen. — Il y a ici une contradiction flagrante entre les manifestations physiques et l'état social des deux pays. — Le rocher de Gibraltar tient à l'Espagne par une langue de terre sablonneuse, assez étroite, formant isthme.

Je ne dirai rien de Gibraltar, qui, à mon sens, ne représente que deux idées : la guerre et le trafic. — Ce livre n'est point

consacré aux villes européennes, et si j'ai parlé du rocher de Gibraltar, c'est qu'il se trouvait sur notre route. La cité anglaise se développe sur le versant occidental de la montagne, en regard d'Algésiras.

Le passager jouira de la vue de Gibraltar et de son golfe. Ce port, médiocrement sûr et où l'on mouille à quatre ou cinq encablures de terre, n'est sérieusement abrité que contre les vents d'est. Le paysage qui encadre la baie est agréable et frais. Au fond de la rade on aperçoit le joli village de Saint-Roch, s'épandant sur un coteau. Les collines environnantes sont émaillées de maisons de campagne et de jardins. Algésiras, au quai blanchissant, et Gibraltar, posé en amphithéâtre sur son rocher, se regardent comme deux sentinelles, aux limites du golfe, à une distance de moins de deux milles. — C'est ici le cas de répéter qu'en ces parages on peut aller dans un instant en Barbarie, en Espagne et en Angleterre. — L'Espagne ne se ruine pas en phares pour ses mouillages: Algésiras et une foule d'autres ports espagnols n'en ont point.

Gibraltar et Algésiras dépassés, le détroit s'ouvre brusquement comme un entonnoir. Malgré cet élargissement, on est, à Gibraltar, très-près de Tanger. Cet espace n'est pas toujours sans dangers, à cause des courants qui forment une sorte de chenal, et on peut craindre, dans cette passe, ou de faire côte, ou les abordages, par certaines nuits obscures et orageuses.

Le rocher ou brisan de la *Perle* soigneusement évité, près de la pointe d'Algésiras, on longe presque constamment la côte d'Espagne, qui offre, de temps en temps, des collines et de petits vallons bien cultivés, des sites pittoresques, jusqu'à Tarifa, ancienne colonie phénicienne, qui a l'air de se mourir sur son rivage. A partir de ce point, le bâtiment tourne la poupe au littoral espagnol et cingle, au sud-sud-ouest, sur Tanger, derrière lequel était le jardin des Hespérides, dont les fabuleux orangers de Tétouan continuent la tradition. — Déjà nous apercevons la cité marocaine. Quel étrange et curieux aspect que celui de cette ville aux minarets teints de couleurs heurtées et

vives comme des indiennes et comme les vases de Fez, offrant l'apparence d'un véritable tatouage monumental! Quel beau pays, malgré la prostration de ses idées sociales et la stagnation de ses mœurs!

TANGER.

Nous voici donc dans les eaux de Tanger et devant l'ancienne Mauritanie tingitane.

La ville de Tanger (*Tingis*), le Tangieri des Italiens, règne doucement exposée au levant, sur un littoral plein de charme, de variété et de couleur. Les collines qui l'ombragent, et sur le flanc desquelles elle se dresse en double amphithéâtre, offrent en général cette courbe harmonieuse déjà esquissée, propre à la côte d'Afrique. — Point d'escarpements sauvages, point de grands soulèvements. — Les deux sections de la cité, qui se confondent, à la base, dans le même horizon, sans qu'un ravin les sépare, ont la forme classique du delta grec, et présentent de loin et d'en bas l'image de deux bancs exploités de marbre de Paros. Son front est couronné de verdure, et parmi les arbres qui composent ce diadème on remarque le peuplier d'Europe.

Le point le plus favorable pour embrasser cette capitale maritime du Maroc, c'est le mouillage. Quelques zones ensablées au pied et sur la pente des coteaux de Tanger, contrastant par leur teinte jaunâtre avec la verdure toute brésilienne qui les encadre, concourent à former une mosaïque paysagée et séduisante pour les yeux. Derrière ces élégants contre-forts s'élève une montagne plus ferme dans ses contours, posée en arrière-plan du tableau. De charmants minarets polychromiques jaillissent de cet assemblage de cubes d'albâtre, partagé en deux zones par le pli des collines, et qui constitue la ville de Tanger envisagée de la baie.

On mouille à un mille de la rive, dans cette rade sans défense contre les vents de nord-ouest, et où l'atterrissement, même pour les canots, est très-difficile, à raison des ensablements de la plage. Le plus souvent, pour sortir des embarcations et mettre pied sur le rivage, on est forcé de recourir aux robustes épaules des juifs (le musulman croirait souiller ses épaules si elles soutenaient un chrétien), qui vous portent à terre en entrant dans l'eau jusqu'au genou. — Cet exercice manque complétement de poésie.

Tanger n'a de commun avec les villes du *Petit Orient* (l'Algérie, la Tunisie, Tripoli, l'Égypte, la Syrie, la Perse elle-même, la Turquie, la Grèce) que son aspect, ses mœurs, le désordre de ses aménagements et de sa voirie; mais il n'en présente point les subdivisions connues de région de la Marine, Quartier Franc, zone indigène. La marine seule est une portion distincte de la ville; quant au Quartier Franc, il n'existe pas. Les consulats s'élèvent un peu partout, dans la grande portion méridionale de la cité. L'indigène est presque exclusivement maître de la position; on n'y trouve que dans des conditions purement accidentelles quelques Espagnols superposés sur les couches musulmanes et israélites. C'est donc un centre d'habitation et de population barbaresque dans toute l'étendue du mot, où la race juive, toutefois, occupe une place importante et a accaparé à peu près toutes les branches du trafic.

On est vraiment surpris de voir Tanger accroupi, dans les conditions les plus primitives de l'existence mauresque, sur un délicieux coteau si voisin de l'Europe, à moins de quatre lieues marines (5 kilom, 852 m.) des côtes d'Espagne, quand, du haut de ses jardins embaumés, on aperçoit si nettement le cap de Trafalgar, Tarifa et le rocher de Gibraltar. — Mais l'Arabe a beau passer et repasser devant la civilisation, il ne la comprend pas et ne veut point la comprendre; il ne s'en soucie pas. Enfermé dans ses guenilles, il ne déroge pas devant elle; elle ne va ni à sa religion, ni à sa patrie, ni à ses habitudes traditionnelles, ni à son horreur pour le double travail de la pensée et du corps, ni à ses besoins bornés, ni à ses goûts, ni à ses vêtements.

La ville est ceinte d'une muraille entamée plusieurs fois par les conquérants étrangers, et dont les plus récentes brèches, faites par les mains françaises, se réparent lentement. Elle est défendue par quelques ouvrages militaires dominant la rade, et encore mal et méchamment armés en guerre.

Après avoir franchi la rampe assez raide de la Marine on arrive à la place du *Sauk* (marché), dans laquelle s'ouvre une rue assez large portant le même nom. Les consulats sont les seules demeures européennes qui varient ici un horizon complet d'habitations ou plutôt de bouges africains. On remarque surtout celui d'Espagne, badigeonné en jaune, ceux des Pays-Bas, de Suède et de France. Autour de la rue du *Sauk* se ramifient les horribles défilés, faux-fuyants ou ruelles, dont l'ensemble forme la partie compacte de la cité.

Comme à Tunis, ce pôle oriental de la côte septentrionale d'Afrique, dont Tanger forme le pôle occidental, point d'éclairage public, point d'administration postale dans la ville marocaine; mais une douane à l'entrée, des immondices et des ruines partout. Tanger a cependant sur Tunis l'avantage d'offrir un affreux pavé dans quelques rues seulement et un germe fort rudimentaire de police, qui se manifeste par une ombre de gardes de nuit. Un grand progrès va s'accomplir à Tanger. MM. les consuls, seuls courants de civilisation dans le pays, sont parvenus à faire comprendre au pacha, gouverneur de Tanger pour l'empereur du Maroc, le mérite de la propreté. Les rues tangériennes, dit-on, seront bientôt régulièrement pavées et le service des balayeurs publics y sera incessamment inauguré. Tanger verra disparaître de son sein ces incroyables monceaux d'immenses rats morts et d'ordures, accumulés partout; mais aussi il dépouillera une partie de son type.—Sous ce rapport, il n'y avait pas de temps à perdre, en 1854, pour étudier cette ville, car une partie de sa physionomie originale va lui échapper. — Au reste, ici, la propreté intérieure des habitations juives, surtout, contraste singulièrement avec les conditions immondes de la voirie. — Le soir, toute circulation est impossible dans les rues pour celui qui ne marche-

rait point précédé d'un soldat armé d'une lanterne. Les portes de la cité se ferment au coucher et s'ouvrent au lever du soleil.

Naguère encore il n'y avait point d'hôtellerie à Tanger ; il s'y en est établi deux depuis quelque temps, et très-bien tenues : l'Hôtel Américain et l'Hôtel Anglais, le premier dans une charmante demeure mauresque.

Nous avons été témoin d'une noce, et d'une fête marocaine à l'occasion de la naissance d'un enfant, célébrées par la plus bizarre musique et, surtout, par d'incessantes détonations à l'aide du fusil marocain, démesurément long, armé d'une singulière crosse à épaulement, et avec le concours du tromblon.

Voici ce que l'étranger devra visiter ici : — la Kasbah, les quatre mosquées, les jardins des consulats, surtout celui de Suède, le plus admirable par ses dispositions et ses cultures. Le jardin des Pays-Bas jouit d'une vue magnifique ; celui de France occupe aussi une très-belle position. Quant à la Kasbah, c'est le palais impérial, situé au faîte du mamelon, à droite de la rade, et sur laquelle s'étage la plus petite, mais non la moins pittoresque partie de la ville. Ce mont, sorte d'acropole, domine avec majesté celui qui lui est opposé. Le palais présente des dispositions curieuses et une grande magnificence d'ensemble et de détails. Sa cour intérieure est inscrite dans une colonnade de marbre blanc ; les plafonds des salles sont richement découpés et richement peints. On vous montre dans cette vaste demeure le harem des femmes, qui vous initie très-bien aux mœurs domestiques des musulmans. — Ces murs parlent et disent une foule de secrets, dévoilent dans leur muet langage la plupart des mystères de la vie orientale. — Il faut profiter de l'occasion, car il est impossible de pénétrer dans les palais habités des mahométans. L'empereur vient très-rarement à Tanger et réside alternativement à Fez et à Maroc. Le pacha-gouverneur (Sid-Mohamed-Katib) qui administre les affaires étrangères, devrait occuper la Kasbah, résidence politique de Tanger, mais il se contente de demeurer dans une maison particulière sans importance monumentale. — Parmi les quatre mosquées, deux surtout appellent l'attention : leurs

minarets sont carrés, surmontés d'un campanile de même figure, posé sur leur plate-forme ; ils sont ornés de mosaïques vivement nuancées, résultant de compartiments de faïence vernie et d'ornements peints.

Sous la Kasbah de Tanger sont des restes de fortification européenne, trace de l'occupation portugaise et anglaise. Sur la plage, au sud, à peu de distance de la ville, on trouve des ruines romaines assez sérieuses, et que l'observateur intelligent ne manquera pas d'aller saluer.

C'est à Tanger que s'effectue le principal commerce de la poterie marocaine fabriquée à Fez, et des tapis hardiment coloriés, produits de l'industrie de Rabat. On achètera ces objets dans les bazars juifs de David Azancot et de David Tapiero, où l'on trouvera aussi le tam-tam, les curieux tambours de basque, les mandolines, plus curieuses encore, et les tabatières de roseau.

La beauté du sang et du costume dans la femme juive est flagrante à Tanger. Sur aucun point de l'Afrique française et tunissienne le type, sous ce double rapport, n'est aussi magnifique qu'ici. A Oran, à Alger, à Constantine, la juive offre, d'une manière presque absolue, l'aspect du tempérament lymphatique : elle est pâle, languissante, elle a les chairs molles ; sa coiffure est ignoble. Tout concourt, au contraire, à rendre ravissante la femme israélite de Tanger. Elle se dresse gracieuse, agaçante, sous la parure la plus agréable à l'œil ; ses muscles sont fermes, ses regards pleins de suavité, ses traits délicieux ; ses lèvres respirent la chaleur et la pureté du tempérament sanguin ; la plus florissante santé se peint sur toute sa séduisante personne. — Elle n'a pas besoin de se teindre, comme certaines Espagnoles de Gibraltar, pour se donner la fraîcheur et l'éclat de la carnation.

Nous avons été assez heureux pour voir la juive tangérienne un samedi, dans toute la splendeur de ses vêtements et de ses profils. — La race est très-riche aussi parmi les Maures du Maroc ; ils ont une stature majestueuse, un regard fier, une figure mâle, une démarche noble.

Tanger réunit une population de dix à douze mille âmes, et ren-

ferme, à côté du consulat général d'Espagne, et dans ses dépendances, une jolie petite chapelle catholique, consacrée à saint Jean-del-Prado, pour le faible élément européen superposé à l'indigénat barbaresque.

Il est à observer que, en général, le Marocain n'a pas pour la pipe l'amour que lui ont voué les autres peuples des positions plus orientales de l'Afrique du nord; il ne fume à peu près point; mais il prend volontiers du tabac à priser, excellent à Tanger.

Malgré la profondeur du ciel dans ce pays, la transparence de l'air, l'influence vivifiante d'un splendide climat, Tanger offre, en général, le soir et le matin, une prodigieuse humidité, que l'on est impuissant à combattre. Résulte-t-elle des nombreuses vallées, des ravins, des ensablements, tour-à-tour inondés et mis à sec, qui l'entourent, de sa position presque immédiate à l'ouverture occidentale du détroit, sur cette mer où les deux courants océanique et méditerranéen se marient? Je ne saurais le dire.

La France est représentée ici par M. Jœger-Schmit, qui en fait les honneurs avec infiniment de cœur et d'esprit, et y remplit les fonctions de chargé d'affaires, consul général. A la mission de France au Maroc sont attachés un drogman, un chancelier et un médecin. M. Cotelle, qui remplit ces premières attributions, est un des membres les plus aimables, les plus instruits et les plus recherchés de la colonie européenne de Tanger. J'ai vu réunie dans son salon l'élite de cette compagnie. — MM. les consuls et les fonctionnaires attachés aux consulats, voilà la société civilisée ici; ils y vivent en dedans, avec eux, en eux et pour eux.

L'empire du Maroc a le territoire le plus riche de l'Afrique; il redeviendrait promptement ce qu'il a été dans les temps historiques, sous l'influence d'une agriculture régulière; mais qui oserait produire beaucoup dans un pays où l'émulation est paralysée, où tout ce qui s'élève trop haut peut être abattu par une force supérieure, où toutes les fortunes qui prennent une certaine consistance sont exposées à la confiscation? — Le souverain, malgré les despotiques allures de sa puissance parfaitement absolue, est loin, après tout, de régner sans obstacles sur ses

vastes états ; il y est constamment en lutte contre des tribus révoltées, et cette situation de choses est peu rassurante pour les destinées agricoles du Maroc. — Tant que les idées européennes seront repoussées de ce sol, il restera la mine d'or enfouie dans les sables du désert.

Le sultan du Maroc, Muley-Abder-Rhaman, qui, avec le titre d'empereur, représente les anciens schérifs des royaumes de Fez, Maroc, serait, sans aucun doute, par l'importance métallurgique, la fertilité phénoménale de ses domaines, le souverain le plus puissant du littoral barbaresque s'il savait et voulait entrer dans la voie des réformes, et régénérer ses peuples.

Ce n'est guère sur ce vieillard qu'il faut compter pour une pareille tâche. — Sidi-Muley-Abder-Rhaman a soixante-dix ans et l'éducation la plus profondément musulmane. Ce prince, on le sait peut-être, est grand pontife du rite *melki*, que nous nommons *maléki*, comme le sultan de Constantinople est grand pontife du rite *hanéfi*.

Peut-être de magnifiques destinées futures sont-elles réservées à l'empire du Maroc.

Et nous, voyageurs de l'Afrique tunisienne, française et marocaine, pèlerins des Mauritanies, nous voici arrivés au terme de nos courses. — Il ne nous reste plus qu'à rentrer en France, soit en prenant passage à bord du *Marocain*, en partance pour Marseille, soit en allant à Cadix rencontrer les vapeurs espagnols *el Barcino, el Cid, el Gaditano,* etc., qui nous feront visiter tour-à-tour toutes les villes des côtes méridionale et orientale de l'Espagne : Algésiras, Malaga, Almérie, Carthagène, Alicante, Valence et Barcelone. — Peut-être, sur ces côtes, échapperons-nous au vent oblique, toujours redouté des navigateurs.

Puissent nos lecteurs avoir trouvé quelque intérêt à ce livre, soit qu'ils y aient cherché des pensées sur notre colonie d'Afrique, soit qu'ils l'aient ouvert pour lui demander des paysages, soit, enfin, qu'ils n'aient eu en lui qu'un simple guide.

APPENDICE

BIOGRAPHIE

I.

LE MARÉCHAL VAILLANT.

La Bourgogne militaire et savante salue dans M. le maréchal Vaillant une des plus grandes illustrations qu'elle ait inaugurées depuis le maréchal de Vauban, dont elle s'honore d'avoir porté le berceau. — C'est une des plus sérieuses personnifications de son génie. — Esprit net, calme, grave dans la théorie et la pratique, penseur profond, volonté de fer, science complète, travail opiniâtre, cœur solide et bienveillant, loyauté au-dessus de tout éloge, énergie mariée à la prudence et au sang-froid, modestie et simplicité de mœurs admirables, tels sont, en résumé, les éléments de cette nature si hautement reconnue et appréciée par l'Empereur Napoléon III. A tous ces mérites il unit une érudition et des goûts littéraires très-prononcés, des études statistiques soutenues, une conscience et une philosophie inébranlables. Rien ne surexcite, rien n'enivre M. le maréchal Vaillant, et, chez lui, la réflexion règle et précède toujours l'élan. Il a été à la hauteur de tous les devoirs qui lui ont été confiés, car avant de les accepter il en avait mesuré l'étendue. Assis maintenant aux

cimes du pouvoir le plus décisif en temps de guerre, il y est et y restera digne de l'Empereur, de la France, de la Bourgogne, de lui-même. — C'est le type le plus parfait de l'officier du génie.

D'après ce que je viens d'esquisser de ce beau caractère, on ne s'étonnera point d'apprendre que M. le maréchal Vaillant n'a rien perdu de ses habitudes austères, de son accessibilité, de sa vieille bienveillance, dans l'atmosphère exceptionnelle de puissance qui l'entoure. Au comble des honneurs, il ne s'est ni modifié, ni ému; il demeure, ministre, ce qu'il était avant toutes ses glorieuses consécrations : l'homme sans faste, sans orgueil, sans apprêt, sans personnalité. Il partage avec tous les Bourguignons illustres leur sincère attachement filial pour notre généreuse province, aussi fertile en grands hommes qu'en grands produits; et le titre qu'il déposerait avec le plus de résignation n'est certainement pas celui de membre de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. M. le maréchal Vaillant est auteur de plusieurs rapports et mémoires militaires très-remarquables.

Jean-Baptiste-Philibert Vaillant naquit dans la brillante capitale de notre Bourgogne, le 6 décembre 1790, dans la maison de la rue Saint-Michel, portant le n° 21, actuellement occupée par Madame Gaulard.

Son père, Michel-Hubert-François Vaillant, également enfant de Dijon (comme son frère décédé bibliothécaire de la ville), fut d'abord secrétaire du Directoire du district de Dijon. A l'époque de la formation des préfectures, on lui confia le poste important de secrétaire général du département de la Côte-d'Or. Modèle parfait de l'honnête homme, du fonctionnaire incorruptible et zélé, Michel-Hubert-François Vaillant fut brutalement destitué en 1815, malgré ses longs services, et enveloppé dans la disgrâce qui frappa ses amis : les Larché, les Dèzé, les Hernoux, les Jacotot, les Frémyet, les Léjéas, les Royer, les Lévêque, le brave général Veau. Dans cette position de secrétaire général de la préfecture il consacrait toutes ses journées au travail administratif, et une partie

de ses nuits à la rédaction d'une *Statistique de la Côte-d'Or*, fort estimée, et dont le seul et unique manuscrit, déposé à la préfecture, est actuellement la propriété du département. Cet ouvrage considérable, exécuté par l'honorable père du maréchal Vaillant, sans le concours d'aucun collaborateur, dans un temps où personne ne s'occupait de statistique, fruit de tant de recherches, renferme des documents très-précieux pour l'histoire de la Côte-d'Or et de l'ancienne Bourgogne, des détails complétement inédits. Il serait peut-être désirable que ce précieux manuscrit fût déposé à la bibliothèque publique de Dijon, où les savants le consulteraient plus facilement. Tous ces matériaux, il les avait puisés dans les archives départementales, alors éparses, et dans une volumineuse correspondance avec les maires et les habitants instruits du département, notamment avec Gillotte-Gros, mon oncle, maire de la ville de Nuits; le docteur Bourrée, de Châtillon; Édouard, maire de Beaune; Caillet, ancien professeur, retiré dans cette dernière ville; le docteur Bard, mon père, à Beaune; le docteur Raimond, à Semur; MM. Amanton et Girault, à Auxonne.

Rentré sans fortune dans la vie privée, après sa révocation, Michel-Hubert-François s'entoura d'un petit cercle d'amis fidèles, et s'enferma dans les joies intimes de la famille et du foyer. L'homme indépendant qui n'avait jamais adulé le Pouvoir, qui avait quitté ses fonctions dont il aurait pu tirer un grand parti financier, la conscience et les mains nettes de toute souillure, trouva dans sa retraite de bien douces récompenses dans l'estime de ses concitoyens et l'affection de ses proches. Aucun père n'eut des enfants plus aimants et plus honorables, et nul homme des amis plus constants. Tout cela lui fit oublier l'ingratitude du gouvernement réactionnaire.

Michel-Hubert-François Vaillant avait été marié deux fois. De sa première union naquirent :

1° Mademoiselle Jeanne Vaillant, demeurant à Dijon;

2° Jean-Baptiste-Philibert Vaillant, dont nous écrivons la biographie;

3° Hubert Vaillant, décédé receveur de l'enregistrement à Baigneux-lez-Juifs (Côte-d'Or);

4° Mademoiselle Victoire Vaillant, domiciliée à Paris, veuve du savant professeur de mathématiques, M. Cirodde.

Son second mariage avec Mademoiselle Fauché, sœur d'un brave capitaine du 15e chasseurs à cheval, sous l'Empire, mort il y a assez longtemps, et de Madame Gaguey, demeurant à Nuits (Côte-d'Or), ne lui donna qu'une seule fille, mariée à M. Patrice Larroque, ancien recteur d'académie universitaire.

Sa disgrâce ne se borna pas à une destitution. A l'arrivée des Autrichiens à Dijon, le père du maréchal Vaillant fut enlevé, pendant la nuit, de son domicile par un piquet d'infanterie étrangère, durement conduit à pied jusqu'à Semur, traîné de corps de garde en corps de garde, puis relâché sans qu'on n'ait jamais su ni la cause de son arrestation, ni celle de sa mise en liberté. Cette rigueur arbitraire exercée envers lui fournit à sa domestique, la bonne Nanette, l'occasion d'un acte de dévoûment tel qu'en inspirent les excellents maîtres, et qui fait le plus éloquent éloge et du patron et de la servante.

Michel-Hubert-François avait été, pendant les Cent-Jours, député au Champ-de-Mai. Il était d'une gaîté franche et communicative, plein d'abandon, un peu enclin à cette raillerie fine, d'un goût attique, inoffensive et dégagée de tout sentiment amer, qui caractérise l'esprit dijonnais. Il avait, du reste, l'instruction la plus solide et la plus variée.

C'est dans ce milieu domestique de loyauté, d'honneur, d'habitudes laborieuses, que M. Jean-Baptiste-Philibert Vaillant puisa sa première éducation.

L'école impériale polytechnique fut le centre de ses premières études militaires. En la quittant il devint élève sous-lieutenant du génie, le 1er octobre 1809. — Dès le 5 avril 1811 il est fait lieutenant en premier au bataillon de sapeurs détaché à Dantzick. Le 21 août 1812, il passa capitaine en second à l'armée de Russie, et, le 12 mars de l'année suivante, il fut attaché comme aide de camp au général de division Haxo. C'est à cette même année 1813 que se rapporte le premier pas du capitaine Vaillant dans la Légion d'honneur, dont un décret du 12 août le nomma membre.

Nous le voyons à la Grande-Armée pendant les rudes campagnes de ces années 1812 et 1813. Il est fait prisonnier de guerre le 30 août 1813, rentre en France en 1814, et, le 8 août de la même année, revient à Paris auprès du général Haxo en qualité d'aide de camp. Il concourut, en 1815, aux travaux de défense exécutés autour de la capitale, et il se retrouva sur les champs de bataille de Ligny et de Waterloo.

Capitaine en premier à l'état-major du génie le 27 décembre 1816, il demeura dix ans dans ce grade, et ne fut promu à celui de chef de bataillon que le 31 décembre 1826.

Le commandant Vaillant a largement payé le tribut de son dévoûment et de ses lumières à ce sol de l'Algérie que nous venons de fouler. En 1830 il fait partie de l'armée expéditionnaire d'Afrique, et, au mémorable siége du Fort l'Empereur, un biscaïen le blessa gravement à la jambe. Aussi, dès le 21 mars 1831, une ordonnance royale lui confère la croix d'officier de la Légion d'honneur, et, dès le 30 avril suivant, une autre ordonnance royale lui accorde les épaulettes de lieutenant-colonel. Il se distingua dans la campagne de Belgique, en 1831 et 1832, et au siége de la citadelle d'Anvers, sous les ordres du maréchal Gérard.

Une ordonnance royale de Louis-Philippe, en date du 7 janvier 1833, éleva au rang de colonel le lieutenant-colonel Vaillant. Il devint successivement chef d'état-major du génie à l'armée du nord (15 février 1833), commandant le 2e régiment du génie (16 mars 1834), directeur des fortifications à Alger (20 décembre 1837), et maréchal des camps et armées du roi (général de brigade), en exécution d'une ordonnance royale du 21 octobre 1838.

L'Algérie a vu de près, connu et estimé le général Vaillant, et trouvera toujours en lui une vivifiante sollicitude pour tous ses intérêts, dont il est, à présent, l'arbitre, sous l'autorité de l'Empereur; car, lui aussi, il a étudié, compris et aimé l'Afrique française. Le 20 novembre 1838, le général Vaillant est nommé directeur supérieur des fortifications et commandant des troupes

du génie en Algérie; mais il est bientôt ravi à ce poste éminent, rempli d'une manière si honorable et si utile, pour prendre, en conformité d'une ordonnance du 18 mai 1839, le commandement de l'école polytechnique, où l'on avait besoin d'une volonté ferme et d'une expérience consommée. Le 12 septembre 1840, il est nommé directeur des fortifications de Paris (rive droite), membre du comité des fortifications, et maintenu dans ses fonctions le 29 septembre 1840.

Le 28 avril 1841, le maréchal de camp Vaillant reçoit le grade de commandeur dans la Légion d'honneur; le 14 avril 1845, celui de grand officier dans le même ordre, et, le 20 octobre de la même année, celui de lieutenant général (général de division) dans l'armée, en conservant le poste de directeur des fortifications de la capitale (rive droite de la Seine).

Le lieutenant général Vaillant est successivement désigné comme inspecteur général, en 1846, du 4e arrondissement du génie, et, en 1847, du 5e. — Le 8 mars 1848, dans un moment où la France révolutionnaire pouvait craindre une invasion, on se rappela l'expérimenté général de division de l'arme du génie, et il fut appelé à faire partie de la commission chargée d'examiner les questions relatives à la défense du territoire national. Un décret du 8 juin 1848 le nomma président du comité des fortifications. Il fut encore désigné, pour cette même année, par le général E. Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, comme inspecteur général du 1er arrondissement du génie. Enfin, le Président de la République lui confia (11 mai 1849) le commandement du corps du génie dans l'armée expéditionnaire de la Méditerranée. C'est au siége de Rome qu'il s'est surpassé lui-même et qu'il a acquis une telle gloire, que la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur (12 juillet 1849) et celle de maréchal de France parurent les seules récompenses proportionnées à de si éclatants services.

L'Empereur a successivement créé M. le maréchal Vaillant sénateur, grand maréchal du palais, commandant la maison militaire de S. M. — Enfin, par décret impérial du 11 mars

1854, il fut nommé ministre secrétaire d'état au département de la guerre, en remplacement de M. le maréchal Leroy de Saint-Arnaud, appelé par le même décret au commandement en chef de l'armée expéditionnaire d'Orient. C'est dans cette position toute d'initiative qu'il continue à déployer l'activité de la pensée, la maturité et la rectitude d'esprit, la science de la stratégie et de la guerre, le travail constant du cabinet, qui lui ont valu tous ses honneurs et tous ses grades, et qui promettent à la France, en des temps difficiles, un des plus sages ministères qui ait disposé de son courage et de ses armées.

La formation du corps des *Cent-Gardes* (décret du 24 mars 1854), le rétablissement de la Garde Impériale, rendu exécutoire par le décret du 1er mai 1854, et les instructions sur la défense et l'attaque, données par lui à l'armée expéditionnaire d'Orient sont des mesures d'une grande portée. Son rapport (mai 1854) à l'Empereur, sur l'Algérie, a été justement considéré comme un chef-d'œuvre de lucidité, de précision et de haute raison.

M. le maréchal Vaillant, outre sa dignité suprême dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur, est décoré de plusieurs ordres étrangers.

M. le maréchal Vaillant a épousé la veuve du général du génie, baron Haxo. Il est membre de l'Institut de France, et fut reçu, le 29 juin 1851, membre honoraire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

Ses relations avec notre jolie petite ville de Nuits sont fréquentes; il y vient quelquefois secouer les charges de la vie officielle et du pouvoir, et visiter Madame Gaguey, sa tante du côté de sa belle-mère. Là, il veut surtout qu'on oublie sa gloire, sa haute position, qu'on ne voie en lui que le parent affectueux et le vieil ami.

S'il est une terre française, dans la France, qui s'associe plus particulièrement à l'illustration de M. le maréchal Vaillant, c'est, sans doute, la Bourgogne, et nulle ne prononce avec plus de respect le nom de ce glorieux enfant de Dijon.

II

LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD.

Si M. le maréchal de Saint-Arnaud a marché vite dans les dignités et les grades, il a marché d'un pas égal dans la gloire, et il est un de nos guerriers d'Afrique dont le nom rayonne du plus vif éclat. — Nature forte, expéditive, résolue, douée d'un vaste esprit de simplification et d'initiative, il a été en Algérie ce qu'il s'est montré à Paris, ce qu'il sera toujours : l'homme des moments décisifs, des grandes mesures, des grands dévoûments, des grands périls, des grandes spontanéités.

Jacques Leroy de Saint-Arnaud est né à Paris, le 20 août 1801, d'une famille honorable et honorée. — A 15 ans, il entra dans les gardes-du-corps du roi (compagnie de Grammont), le 16 décembre 1816. — C'était le début d'un gentilhomme dans la carrière des armes. Mais la vie complète et carrée du soldat allait mieux à sa vocation. Il passa sous-lieutenant successivement dans la légion départementale de la Corse, dans celle des Bouches-du-Rhône et au 49e régiment de ligne.

Nous le trouvons ensuite distrait pendant quelques années du service actif, et le reprenant avec enthousiasme, le 22 février 1831, au 64e régiment de ligne. — Nommé lieutenant dans ce corps, en décembre 1831, il est, par suite d'un choix spécial, attaché, en remplacement du capitaine d'état-major Lombard, comme officier d'ordonnance au général Bugeaud, commandant la citadelle de Blaye. — De ce moment surtout date la fortune du lieutenant de Saint-Arnaud : il était promptement devenu la seconde pensée et le second bras de son général ; c'est dire dans quelle mesure ces deux âmes passionnées pour les grandes réso-

lutions, les grands devoirs, les grandes opportunités, ces deux natures énergiques, parallèles, presque identiques, se comprirent et s'équilibrèrent. — Bugeaud, ce type de la loyauté et de l'esprit militaire, ne résistait pas à ses entraînements, à ses ardentes sympathies. Quand il avait mis la main sur un homme d'élite, il ne l'abandonnait plus, il l'associait à ses propres destinées par les liens d'une étroite solidarité; mais il ne prenait feu ainsi que devant certains caractères qu'il dominait ou voyait conformes au sien, pleins de séve et de nerf. — M. de Saint-Arnaud n'échappa point à ce regard d'aigle. — C'est donc par son incroyable pénétration, par la rapidité et la sûreté de ses appréciations, par les éclairs de son intelligence, que le lieutenant de Saint-Arnaud étonna le général et conquit sa chaleureuse amitié. — Cette amitié fut, sans contredit, le plus heureux baptême, la plus brillante inauguration des destinées de M. de Saint-Arnaud.

En 1836, le guerrier dont nous esquissons la physionomie entre dans la légion étrangère et y reçoit, le 15 août 1837, les épaulettes de capitaine. — Ici commence son rôle comme officier des armées d'Afrique. Il n'y en eut pas de plus exclusif et de plus complet. M. de Saint-Arnaud a fait toutes les campagnes de l'Algérie depuis 1837 jusqu'à l'année 1851; il est arrivé en Afrique avec le grade de capitaine, et en est revenu avec celui de général de division.

Les adversaires les plus ouvertement déclarés de M. de Saint-Arnaud, les hommes qui ont vu avec la plus amère jalousie les phases herculéennes de son avancement en Afrique, sont désarmés devant la valeur personnelle qui l'explique, le justifie et le motiva. — Mais continuons à énumérer les stades de sa carrière, pour n'être plus distrait, dans la suite, par des dates, de l'horizon de gloire où elles se sont inscrites.

Le capitaine de Saint-Arnaud passa, le 25 août 1840, chef de bataillon au 18e régiment d'infanterie légère, et, le 25 mars 1841, à ce corps des zouaves qu'on peut appeler d'une voix ferme la meilleure troupe du monde. — Dès le 25 mars 1842, il est promu au grade de lieutenant-colonel du 53e de ligne, et à peine 30 mois

après (ordonnance royale du 2 octobre 1844), à celui de colonel du 32e, qu'il quitte, en conformité d'une autre ordonnance du 29 du même mois, pour se mettre à la tête du 63e régiment de ligne.

Le 3 novembre 1847, le colonel de Saint-Arnaud devient maréchal de camp (général de brigade); le 15 décembre suivant, il est mis à la disposition du Gouverneur-Général de l'Algérie, commande successivement les subdivisions de Mostaganem et d'Alger, et reçoit le commandement supérieur de la province de Constantine le 21 janvier 1850. — Le 10 juillet 1851, il est fait, par décret du Président de la République, général de division, rentre en France, et est appelé, le 26 du même mois, au commandement de la 2e division de l'armée de Paris. En novembre même année, il est placé à la tête du département de la guerre, et, le 2 décembre 1852, élevé à la double dignité de maréchal de France et de sénateur.

L'histoire militaire ne présente à peu près nul exemple d'un progrès aussi exceptionnel dans le métier des armes et les positions qui s'y rattachent; mais elle ne cite aucun héros dont la sphère d'activité ait offert un tel feu de file d'éclatants services rendus dans les circonstances les plus décisives.

En Afrique comme en France, la fortune du maréchal de Saint-Arnaud a toujours sa raison dans les faits qu'elle couronne; il ne doit rien à la faveur personnelle. Ses résolutions sont instantanées, irrésistibles, son courage est réfléchi dans ses manifestations les plus hardies, les plus fougueuses; sa volonté est inébranlable; il a la chance, l'art ou le secret de se trouver toujours opportun pour les opportunités mémorables, d'être là toutes les fois qu'on a besoin d'une de ces natures qui agissent comme la foudre.

Le maréchal de Saint-Arnaud a pris part, avec une habileté et une bravoure qui l'ont porté aux cimes de l'armée, à tous les principaux faits d'armes de la longue période de 1837 à 1851, en Algérie. Blessé à l'attaque du col de Mouzaïa, il brilla, sous les ordres de Bugeaud, dans les expéditions dont les districts montagneux de la Grande-Kabylie furent le théâtre. — Ce fut alors

qu'il reçut, le 17 août 1841, sur les champs de bataille, la décoration d'officier de la Légion d'honneur, dont il était chevalier depuis le 11 novembre 1835.

En 1842, commandant supérieur à Médéah, il débloqua héroïquement cette place, sans secours extérieurs, et concourut, par le rôle le plus distingué, à la guerre de l'Ouarensenis. Colonel commandant supérieur de la subdivision d'Orléansville en 1844, il fut l'âme des idées et des efforts qui fondèrent cette cité sur un emplacement antique, et livra, pendant trois années consécutives, dans le Dahrah, une foule de combats, parmi lesquels rayonnent ceux de Djibel-Krenença et de Sidi-Abbès. — Ce fut entre ses valeureuses mains que le fameux chef Bou-Maza (l'homme à la chèvre), après une lutte à outrance, se constitua prisonnier. A cette date se rapporte la promotion de M. de Saint-Arnaud au grade de commandeur de la Légion d'honneur (25 janvier 1846).

Lorsqu'après avoir commandé les subdivisions de Mostaganem et d'Alger il reçut le commandement supérieur de la province de Constantine (1850), M. de Saint-Arnaud parut avec un éclat proportionné à la hauteur de son nouvel horizon. Il réorganisa le pays arabe ébranlé par le long siége de Zouatcha, châtia vigoureusement, dans une expédition pénible, opiniâtre, persistante, la tribu des Nemenchas et les révoltés des monts Aurès, et commanda en chef le corps expéditionnaire de 9,500 hommes de la Petite-Kabylie dans les montagnes s'étendant entre Bougie, Sétif, Collo, Djigelli (mai 1851), ayant sous ses ordres les deux brigades des généraux Bosquet et de Luzy. Il dirigea les opérations de l'armée avec une admirable habileté, paya plusieurs fois de sa personne, se mit hors ligne comme général et comme soldat. — Après la pacification de ces austères contrées il fut nommé général de division par le prince Louis-Napoléon, auguste appréciateur de ses talents, et qui l'avait distingué comme homme de cœur, d'à-propos et d'action.

C'est à la suite de sa glorieuse expédition dans la Petite-Kabylie que M. le général de Saint-Arnaud fut, pour ainsi dire,

porté en triomphe par sa renommée au commandement de la 2e division de l'armée de Paris, sous les yeux immédiats du chef de l'État, dans un moment où il fallait, non pas de la diplomatie et des phraseurs pour conjurer les périls, mais des hommes toujours armés devant les événements, et prêts pour toutes les mesures que commanderait la nécessité.

On sait avec quelle fermeté le général de Saint-Arnaud accomplit les imposants devoirs qui lui furent confiés. Le chef du pouvoir exécutif avait pu voir de plus près encore l'épée qu'il avait rappelée d'Afrique au secours de la patrie menacée, et l'âme énergique dont elle était l'emblème. — Il compta sur ce cœur et sur ce glaive; l'un et l'autre ne lui ont point failli. — Les hommes de la trempe de Napoléon III se trompent rarement sur le choix de leurs auxiliaires.

Quand le Président de la République voulut, enfin, par une mesure hardie et inattendue, centraliser dans le pouvoir exécutif tous les moyens qui restaient à la France acculée, agonisante, désorganisée, pour se sauver de l'abîme entr'ouvert sous ses pas, il trouva dans le général de Saint-Arnaud la seconde personnification de ses idées; le coup d'État fut résolu... — Il réussit et devait réussir sous l'empire de telles volontés.

L'événement du 2 décembre 1851 se traduit surtout par deux expressions presque parallèles: la pensée suprême de Louis-Napoléon qui le conçut, le général de Saint-Arnaud qui l'exécuta. — Mais le moment de juger cette grande phase de notre histoire nationale n'est pas venu; elle est encore trop près de nous. Un jour on la placera au niveau de ces mesures immenses qui décident du sort des nationalités, et refont, dans un jour, tout ce que le désordre des idées et l'anarchie des doctrines s'étaient plu à détruire dans le cœur et le corps de la société, pendant une longue période d'années.

A la suite des décrets du 2 décembre 1851, M. le général de Saint-Arnaud fit partie de la commission consultative qui remplaça l'assemblée nationale dissoute, jusqu'à l'organisation des grands pouvoirs politiques. — Il fut nommé, le 2 décembre 1852,

anniversaire d'un acte décisif, maréchal de France et sénateur. Lorsque le scrutin eut solennellement proclamé la restauration de l'empire français, la charge de grand écuyer de la couronne fut conférée à M. le maréchal de Saint-Arnaud. C'est le 10 mai 1852 qu'il fut élevé au grade de grand officier de la Légion d'honneur, et, dans la même année, qu'il se vit décoré de la médaille militaire de France. En 1851, il avait reçu de sa Sainteté les insignes de grand-croix de l'ordre pontifical de Pie IX, et, en 1852, celles de commandeur de l'ordre papal de Saint-Grégoire-le-Grand.

Naguère, M. de Saint-Arnaud était le seul maréchal de France qui n'eût pas, dans la Légion d'honneur, le grade de grand cordon; mais, S. M. I., par décret du 23 décembre 1853, l'a promu à cette dignité.

M. de Saint-Arnaud a puissamment concouru à rétablir l'ordre moral à Rome par les hommes d'élite qu'il y a envoyés, et l'Afrique lui doit une éternelle reconnaissance. Sous aucun ministère on ne s'est occupé des intérêts et des besoins de notre colonie avec plus de sollicitude, plus d'intelligence, et en plus parfaite connaissance de cause que durant l'époque où M. de Saint-Arnaud, homme pratique de l'Algérie, héritier des affections algériennes de Bugeaud, tint les rênes de l'administration militaire. L'Algérie n'oubliera jamais de tels services, les récents encouragements accordés avec tant de munificence à ses essais, à ses cultures, à ses acclimatations.

Il n'y avait que quatre ou cinq hommes en France qui pussent servir d'auxiliaires utiles au ministre de la guerre pour tout ce qui concerne les affaires des possessions françaises en Afrique, et M. de Saint-Arnaud avait deviné et presque inauguré l'un de ces hommes comme directeur de l'Algérie.

A l'heure qu'il est, l'intrépide maréchal est à la tête de l'armée d'Orient, dont un décret impérial du 11 mars 1854 lui a conféré le commandement, et le maréchal Vaillant lui a succédé au ministère de la guerre.

Un décret impérial du 13 juin 1854 autorise M. le maréchal de Saint-Arnaud à accepter et à porter les insignes de l'ordre turc du Nichan-Medjidié, de la première classe.

Si la seule présence en Orient de nos officiers généraux et de nos soldats a suffi pour relever l'énergie un peu chancelante des Turcs, et les faire se couvrir de gloire, c'est à l'Algérie surtout que l'armée expéditionnaire doit le prestige qui l'entoure et l'influence qu'elle exerce; car c'est l'Algérie qui, depuis vingt-quatre ans, forme essentiellement la grande école militaire active de la France, et lui a donné ses troupes spéciales aguerries aux mœurs, au climat, aux manœuvres belligérantes de l'Orient, à cette tactique et à ce courage héroïque qu'elle est prête à y déployer devant les Russes.

III.

LE GÉNÉRAL DAUMAS.

Le sang bourguignon coule à pleins flots dans le cœur du général Daumas, bien qu'il soit accidentellement né, en 1803, à Délémont (Suisse), alors compris dans un département français sous la dénomination de *Mont-Terrible.*

Nul, en effet, n'appartient plus que lui au généreux département de Saône-et-Loire. Son aïeul François Daumas avait Ouroux (canton de Saint-Germain-du-Plain) pour berceau, bien que sa famille, qui faisait sur la Saône un important commerce de grains, fût d'origine méridionale. François Daumas avait servi comme chirurgien militaire et concouru à la guerre de Sept ans. Il mourut à Varennes-le-Grand, dont il avait été longtemps maire, en 1822.

Le général de brigade Marie-Guillaume Daumas, fils aîné de ce dernier, était né à Cuisery le 26 septembre 1763, de François Daumas et de Jeanne Duvivier. — J'ai eu occasion de relever ailleurs l'existence militaire de ce glorieux enfant de notre Bourgogne, qui, parti comme engagé volontaire le 18 septembre

1778, s'est élevé si haut dans l'armée, sans autres auxiliaires que son intelligence et son courage; et à cette biographie s'est rattaché tout naturellement l'éloge de la 38me demi-brigade, dont le département de Saône-et-Loire fournit le principal noyau, et qui, par l'incendie de l'ossuaire de Morat, vengea si énergiquement l'insulte faite aux Bourguignons par le fanatisme helvétique.

Après la paix de Campo-Formio, le général Marie-Guillaume Daumas épousa, dans l'ancienne principauté de Porentruy (qui venait de former le département du Mont-Terrible, puis annexée à celui du Haut-Rhin, et cédée au canton de Berne par suite des traités de 1815), Thérèse-Catherine Babé, fille d'un conseiller, receveur des tailles de l'ancien prince.

De cette union naquirent: 1° François-Xavier Daumas, docteur en médecine, maire de Givry-près-l'Orbize, et conseiller d'arrondissement de Chalon-sur-Saône; 2° Joseph-Nicolas-Auguste Daumas, employé à la préfecture d'Alger; 3° Joseph-Melchior-Eugène Daumas, général de division; 4° Catherine-Thérèse Daumas, décédée, mariée à Antoine-Lazare Savin, docteur en médecine, juge de paix du canton de Saint-Germain-du-Bois; 5° Xavier-Adolphe-Jules Daumas, chef d'escadron, commandant le recrutement de la Gironde, officier de la Légion d'honneur, comptant quatorze campagnes d'Afrique et une foule d'honorables cicatrices. Les quatre premiers enfants sont nés à Délémont; le cinquième et dernier, à Grenoble, à l'époque où Marie-Guillaume Daumas y commandait par intérim la division militaire territoriale.

Après 1815, le général Marie-Guillaume Daumas, forcé par les Suisses de vendre, dans l'espace de deux ans, ses propriétés de Délémont, vint tout naturellement se fixer à Givry, au milieu de ses anciens frères d'armes du 2me bataillon de Saône-et-Loire, au lieu de rentrer dans le pays de son père et le sien, dont les volontaires avaient été compris dans le 1er bataillon. — De là les liens qui unissent à Givry-près-l'Orbize Joseph-Melchior-Eugène Daumas, liens bien doux à son

cœur : la mémoire de son père et la tendre amitié qu'il a vouée à son frère le docteur Daumas, maire actuel de Givry-près-l'Orbize.

Le Bourguignon est né pour la guerre; il aime par-dessus tout la gloire des armes et les hommes qui la représentent; il invoque plus souvent le Dieu des sacrificateurs que le Dieu des victimes; il a l'amour des camps et des bivouacs. Il se distingue surtout par ses idées d'héroïsme et son horreur pour l'affront. — J'ai toujours eu pour principe d'exalter les choses et les hommes de la magnifique terre qui nous a nourris de ses traditions, de sa poésie et de ses fruits, terre belliqueuse et retentissante, s'il en fut. Aussi, les biographies de guerriers morts ou vivants, fils de notre généreuse province, écrites au point de vue bourguignon, avec la chaleur, la sincérité, l'indépendance d'une plume bourguignonne, que j'ai publiées naguère dans la presse de *Saône-et-Loire*, ont-elles reçu le plus bienveillant accueil du public choisi qui nous entoure. « *Arma virosque cano.* »

Oui, l'instinct du soldat domine dans les mœurs bourguignonnes de tous les âges, et les plus sublimes génies que cette illustre fraction de la terre nationale ait produits sur l'horizon apostolique lui-même, brillèrent d'un plus vif éclat dans la lutte que dans l'armistice. J'ai nommé saint Bernard et Bossuet. Les magistrats bourguignons participèrent de cette nature, et les écrivains de ce pays privilégié se servirent plus souvent de leur plume pour combattre que pour transiger. Il n'est pas jusqu'à l'architectonique bourguignonne qui ne soit essentiellement marquée du type militaire. Toutes les flèches qui jalonnent les villages épanouis des rayonnantes collines vitifères de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire symbolisent le glaive des ducs et des barons de la Bourgogne héroïque; et les toits qui, dans les hameaux de la plaine dijonnaise, auxonnaise, beaunoise et chalonnaise, s'inclinent jusqu'à terre, offrent l'image exacte de la tente. — Pourrait-il en être autrement dans la martiale et chevaleresque patrie de Jean-sans-Peur et de Charles-le-Téméraire, des Saulx-Tavannes, des Chabot-Charny, des Villers-la-

Faye, des de Vienne, des Vauban, des Chamilly, des Junot, des Marmont, des Thurot, des Davoust, des Marie-Guillaume Daumas, des Duhesme, de l'amiral Roussin, de l'amiral Dupotet, du maréchal Vaillant, du général Brunet-Denon, du général de La Loyère, etc., de tant d'autres officiers généraux et supérieurs, paladins et chevaliers du moyen âge, soldats de Louis XIV, de la République et de l'Empire?

Le paysan de notre Bourgogne, expression du type local, a les mœurs et l'esprit essentiellement guerriers. Dans les longues veillées d'hiver il aime à parler de batailles, au feu pétillant du sarmant; il a autour de son lit des portraits de guerriers suspendus à côté de ses madones et de ses saints patronaux. Ses chansons les plus connues sont toutes militaires; il sait cent noms de guerriers pour un nom d'économiste ou de philosophe.

La pléiade (1) de généraux fameux fournis à l'armée d'Afrique par la généreuse Bourgogne justifie ce que je viens de dire de la fécondité et du naturel militaires de cette province.

L'officier général dont nous allons dresser la biographie est une des plus brillantes personnifications de l'Algérie vaincue et organisée.

Melchior-Eugène Daumas quitta Délémont à l'âge de deux ans, pour rentrer en Bourgogne, patrie de son illustre père. — De là ses vieux liens avec Givry-près-l'Orbize, cette délicieuse petite cité du Chalonnais, et l'une des perles de notre magnifique département de Saône-et-Loire.

Dire la vie militaire et administrative du général Daumas, c'est donc enrichir avec éclat le Plutarque bourguignon.

Car, on l'a vu, cette famille Daumas est une de nos maisons bourguignonnes les plus honorables. Par sa parenté et ses alliances, elle tient, d'autre part, aux races les plus distinguées du canton de Berne. — Mais occupons-nous exclusivement de Joseph-Melchior-Eugène Daumas, à qui cette notice est consacrée, et

(1) Les généraux Marcy-Monge, Daumas, Maurice de Mac-Mahon, Changarnier, et un nombre considérable d'officiers supérieurs.

parcourons les phases de cette vie encore si jeune et déjà si pleine.

Le général Marey-Monge, aîné en grade, compatriote et vieux camarade du général Daumas, d'accord avec l'opinion publique, le regarde comme un des hommes qui ont exercé la plus utile influence en Algérie, dans la paix comme dans la guerre. — On ne pouvait pas porter avec plus d'éclat qu'il ne le fait le glorieux nom du général Daumas, l'un des héros de la première république et du premier empire, et continuer plus dignement un noble héritage de loyauté, de patriotisme et de vaillance, en confirmant ainsi le proverbe : *qualis pater talis filius.*

Le général Eugène Daumas a su obéir avant de savoir commander. Il ne doit la haute position qui l'honore dans l'estime publique et l'administration de la guerre qu'à ses généreux élans, à son activité de cœur et d'esprit, à ses études sérieuses, à ses ouvrages, à ses services d'Afrique comme organisateur et comme guerrier. — L'ambition personnelle, l'emploi des moyens, même les plus légitimes, d'avancement qu'elle inspire, ne furent pour rien dans la fortune, dans l'élévation de ce brave.

Simple volontaire en 1822, comme son père en 1778, il est sous-lieutenant en 1827, entre à l'école de cavalerie de Saumur, et en sort avec une distinction qui le signale à l'attention et à l'intérêt de ses chefs.

Capitaine-instructeur au 2me régiment des chasseurs d'Afrique dès le mois d'avril 1835, il déploie tant de courage dans les expéditions de Maskara et de Tlemçen, sous le commandement du maréchal Clausel, qu'il est cité à l'ordre de l'armée, et décoré de la Légion d'honneur.

Comme le général Marey-Monge, avec lequel cette mâle nature offre, à certains égards, une remarquable analogie, le capitaine Eugène Daumas pressent l'avenir colonial de l'Algérie, et éprouve le besoin d'en étudier les ressources morales et matérielles, les mœurs, la langue, la topographie, les intérêts et la statistique. — Ce fut là, du reste, la tendance de presque tous nos guerriers d'Afrique, et elle témoigne assez du patriotisme, des idées fé-

condes, des vues élevées et sérieuses qu'ils y portèrent. Ils semblent avoir toujours eu présent à la mémoire le double rôle de conquérant et d'administrateur que Jules César joua dans les Gaules, et s'être profondément pénétrés de l'esprit de ses inimitables *Commentaires*.

Le capitaine Daumas se plie au climat de l'Afrique; il assimile si intimement son mode de vie à l'existence arabe, il met si parfaitement toutes ses facultés, tous ses sentiments, toutes ses habitudes en harmonie avec cette nationalité à laquelle il s'attache, à laquelle il se dévoue, qu'il devient le lien nécessaire entre la France et les indigènes. — Les fonctions de consul à Maskara, près d'Abd-el-Kader, exercées par lui de 1837 à 1839, utilisèrent, dans la plus désirable extension, les graves études du capitaine Daumas. Bientôt il fut placé par le général Lamoricière, commandant la province d'Oran, à la tête des affaires arabes dans les limites de sa vaste division.

Sa brillante conduite dans l'expédition sur le *Sig*, pendant laquelle un bataillon d'Abd-el-Kader fut mis en pièces, lui valut, en 1840, les épaulettes de chef d'escadron. — En 1841, il se conduit avec tant de bravoure et d'habileté à l'affaire de *Tagdempt*, qu'il est appelé par le maréchal Bugeaud à la haute direction des affaires de toute l'Algérie. C'est dans cette position éminente qu'il se montra avec toute sa valeur administrative, et jeta les fondements des bureaux arabes, dont la colonisation a retiré tant de fruits. Il fut l'âme de cette vaste organisation. — Soit qu'il dépose le glaive, soit qu'à l'exemple des preux du moyen âge il se jette avec toute l'ardeur réfléchie de son courage dans le feu des mêlées, le commandant Eugène Daumas illustre le nom français et le sien.

On le retrouve dans les principales expéditions entreprises par le Gouverneur-Général, de 1842 à 1848, toujours digne de lui-même. Officier de la Légion d'honneur en 1842, lieutenant-colonel en 1843, colonel au 1er régiment de spahis en 1845, commandeur de la Légion d'honneur en 1847, à la suite de la mémorable campagne dans la Grande-Kabylie, chevalier de

Saint-Joseph de Toscane, général de brigade en 1849, après l'insurrection de *Bouçada*, à la réduction de laquelle il apporta tant d'intelligence, de résolution et d'habileté, son avancement marche, comme sa renommée, au pas de charge.

Les faits d'armes du général Daumas suffiraient à sa gloire militaire. Ses nombreux ouvrages sur l'Algérie lui assignent une des places les plus élevées comme écrivain, surtout celui sur *Les chevaux du Sahara* qu'il fit seul, et son *Sahara algérien*, dont il partagea la composition avec M. Chancel (1). Ses succès comme administrateur, colonisateur et organisateur, mettent le dernier sceau à sa grande et légitime réputation. — Tous ces éléments réunis dans un seul homme fixèrent la sollicitude du Gouvernement, appréciateur de tant de mérites. Le général Daumas ne tarda pas à être investi de la direction des affaires de l'Algérie, au ministère de la guerre. Il occupa ces fonctions en exécution d'un décret du 20 avril 1850. Sa connaissance profonde des besoins et des intérêts de l'Algérie semblait l'y porter tout naturellement, et l'Afrique française ratifia le choix du Gouvernement par ses unanimes acclamations. Ce poste, que le général Daumas remplit avec tant de conscience, d'expérience et de lumières, est le premier couronnement de sa vie d'Afrique, et, pour ainsi dire, son premier bâton de maréchal. Il reçut, en 1851, de S. A. le bey de Tunis (Akhmed-Bey) les insignes de grand officier du Nichan. Directeur des affaires de l'Algérie, conseiller d'état, le général Eugène Daumas continue à servir noblement son pays par ses admirables talents de la paix, l'autorité de son jugement et de ses conseils. — C'est surtout sur le présent et l'avenir de la colonisation algérienne qu'il concentre toute son attention, dans sa position si importante au ministère de la guerre.

Le 14 janvier 1853, l'Empereur Napoléon III lui conféra le grade de général de division, récompense d'une carrière si riche en services rendus, et l'opinion publique, en France comme en Algérie, applaudit vivement à cette consécration. Il fait partie

(1) Indépendamment de ces ouvrages, il a publié le *Grand Désert*, en communauté avec M. Chancel, et *la Grande Kabylie*, en collaboration avec un capitaine d'artillerie fort distingué.

du conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, créé par décret impérial du 2 février 1853.

Je ne connais pas d'esprit plus précis, plus simplificateur, plus limpide, plus méthodique et plus sérieux, de nature moins étudiée, plus franche, plus carrée, de principes plus invariablement arrêtés que ceux du général Eugène Daumas. — Il est, dans le devoir, dans l'idée d'ordre et de discipline, d'une rigidité pour ainsi dire lacédémonienne. A la générosité et à la verve du cœur, à la chaleur de l'âme, il unit des mœurs tempérées, un sens droit et calme, un jugement sûr, un coup d'œil rapide et profond. Le côté utile, le côté pratique de toutes choses, l'idonéité particulière des hommes qui se présentent devant lui, il les devine, il les trouve avec une promptitude extraordinaire. Ses préoccupations sur les mesures applicables et sérieuses, sur les idées fécondes, sont incessantes. Ah! combien de caractères forts ont été ainsi appelés à la surface par nos guerres d'Afrique! — L'Algérie nous a donné, dans de longues années de paix continentale, toute une galerie de braves, d'administrateurs, d'organisateurs militaires, des marins illustres, des hommes d'initiative et de volonté, un immense boulevard et une immense citadelle dans la Méditerranée, une seconde patrie. — Sans elle, que seraient devenues les armes françaises, et quelles issues s'ouvriraient devant cet excédant de population européenne qui trouve en Afrique protection, travail, produits et bien-être?

Il y eut peu de noms dans l'armée d'Afrique aussi retentissants, aussi souvent cités que celui du général Eugène Daumas. Éprouvé, dans une foule de circonstances délicates, par le maréchal duc d'Isly, il obtint sans efforts l'estime et l'affection de ce héros, de cette intelligence sublime.

Les ouvrages du général Daumas, traduits dans la grave Allemagne, en Angleterre et dans la poétique Espagne, pays qui s'intéressent aux grandes questions hippiques, ses ouvrages, répétons-le en terminant cette trop courte notice, sont les *classiques* du genre et règnent sur l'horizon littéraire. Le style du général Daumas est clair comme sa pensée, et ses travaux d'écrivain sont exclusivement conçus dans un but d'utilité publique, comme ses actes.

Il a été nommé, en 1853, par la reine d'Espagne, commandeur du nombre extraordinaire de l'ordre de Charles III.

Un homme de la même trempe que lui, dont la compétence ne saurait être déclinée, le général Marey-Monge, commandant la Ve division militaire, en a fait le plus grand éloge. — Étroitement liés à l'histoire de notre mémorable conquête de l'Algérie, ils en sont les plus précieux documents.

La lucidité de la phrase dans les écrits de notre célèbre guerrier bourguignon, la rigueur philosophique avec laquelle procèdent et s'enchaînent ses raisonnements, n'excluent point les qualités les plus séduisantes. Il se montre à la fois didacticien habile, penseur élevé, grand coloriste. Son imagination est comme celle de l'ex-émir Abd-el-Kader, avec lequel il eut tant de relations : ardente, empreinte d'un caractère tout oriental. Sa peinture est large, chaude; il nous révèle toute la poésie du cheval, il nous initie à tous les secrets de sa nature, il fait passer devant nos yeux le désert avec toutes ses majestés. Il les comprend et les décrit comme feu le généreux marquis Charles de Mac-Mahon, cet autre noble enfant de la Bourgogne, comprenait et décrivait la chasse: en homme inspiré. — Il y a un charme infini dans les livres du général Daumas; ils exercent sur le lecteur une sorte de fascination. Ce qui étonne le plus en lui, c'est précisément l'alliance si rare d'un esprit mathématique avec la plus brillante imagination et le sentiment exalté du pittoresque.

L'homme qui a si profondément étudié le cheval, qui domine de si haut toutes les questions hippiques, ne pouvait pas être un cavalier médiocre : aussi le général Daumas passe-t-il pour un écuyer hors ligne.

Il est membre de plusieurs sociétés savantes, et notamment de *la société zoologique* d'*acclimatation.*

Le général Joseph-Melchior-Eugène Daumas a cinquante-un ans. Sa carrière active n'est certainement pas à son terme, et quel que soit son avenir, il sera glorieux pour la France, pour la Bourgogne et pour lui.

IV.

LE GÉNÉRAL MAREY-MONGE.

La poétique cité de Nuits (Côte-d'Or) a de la chance pour produire des héros. — Elle est la patrie du capitaine François Thurot, d'aventureuse, mais énergique mémoire, et qui contribua puissamment à la gloire de notre marine, car il fut le Jean Bart de la Bourgogne.

Nuits a donné le jour à M. Guillaume-Stanislas Marey-Monge, né dans son sein le 30 pluviôse, an IV (19 mars 1796), de Nicolas-Joseph Marey, ancien député à la Convention Nationale, et de mademoiselle Émilie Monge, fille de Gaspard Monge, comte de Péluse, ancien ministre, fondateur de l'école polytechnique et président du sénat conservateur. — De cette union sont issus huit fils, dont quatre ont succombé, et une fille, épouse de M. Armand, ancien député de l'Aube. Des quatre fils décédés, l'un est mort en bas âge; l'autre inspirait, par son esprit sérieux, les plus belles espérances (Gaspard); le troisième, qui périt tragiquement en mer, à bord du *Papin*, le 7 décembre 1845, suivait avec éclat la carrière des consulats; décoré, dès 1844, il aurait ajouté un nouveau lustre à sa famille (Alfred); le quatrième, enfin, dont nous pleurons encore la perte prématurée et récente (Ernest), était, à Nuits, le modèle du philosophe intelligent et pratique, du bon citoyen, du père de famille, consacré à toutes les joies du foyer. — Tous les fils Marey-Monge étaient oncles d'Arthur Marey, tombé, à Nuits, le 6 décembre 1851, victime des passions révolutionnaires.

Une ordonnance royale, du 10 décembre 1840, autorisa le général, alors colonel Marey, et ses frères, à marier à leur nom celui de leur aïeul maternel, l'illustre Gaspard Monge. —

Le général Marey-Monge, l'aîné de cette famille nuitonne si haut placée dans le respect des populations pour les services qu'elle n'a cessé de rendre au pays depuis Louis XIV, surtout dans la personne de Claude Marey, le général Marey-Monge est petit-fils de sénateur, fils de représentant, beau-frère d'un ancien député. Son frère Ernest (1) avait épousé la petite-fille du comte Gassendi, mort lieutenant général et pair de France. L'un de ses autres frères (Ferdinand) est conseiller général de la Côte-d'Or, maire et président de la société de secours mutuels de Chambolles; un autre encore (Alphonse) fait partie du conseil d'arrondissement de Beaune, est chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, maire de Pommard, et ancien attaché à la légation française en Chine, auteur d'un travail inédit, très-précieux, sur le *Céleste Empire;* le dernier, enfin, (Edmond) s'est fait remarquer par un mémoire aréostatique. — Tous les enfants vivants et morts de madame Emilie Marey-Monge sont nés à Nuits, à l'exception de M. Alphonse, venu au monde à Pommard.

M. Guillaume-Stanislas Marey-Monge entra à l'école polytechnique en 1814; il y concourut à la défense de Paris en 1815, et fut licencié avec tous ses condisciples en 1816. — En 1817, à la suite d'un concours dont il traversa l'épreuve de la manière la plus brillante, il entra, le 1er octobre, le premier de sa promotion comme élève sous-lieutenant à l'école d'application de l'artillerie et du génie, à Metz, et en sortit également le premier. Placé, le 19 janvier 1820, dans le corps d'artillerie à cheval, en qualité de lieutenant en second, dans le 1er régiment de la même arme, le 7 juillet 1824, comme lieutenant en premier, il devint successivement adjudant-major, capitaine en second, le 2 février 1826 et capitaine adjudant-major au 2e régiment d'artillerie, le 9 octobre 1829. — Jeune encore, il présenta sur diverses branches de l'artillerie des mémoires très-estimés.

(1) Ernest Marey-Monge était capitaine des sapeurs-pompiers et conseiller municipal de la ville de Nuits, membre de la commission départementale des Antiquités de la Côte-d'Or, et ancien officier d'artillerie.

Il passa capitaine en second, adjoint à l'état-major d'artillerie de l'expédition d'Afrique, le 2 avril 1830. — Sous les ordres du général Lahitte, commandant l'artillerie de l'armée expéditionnaire d'Alger, il se distingua aux combats de Sidi-Ferruch, Staouëli, à l'attaque des forts l'Empereur et Bab-Azoun, ainsi qu'à la première affaire de Blidah.

Le maréchal Clausel, qui se connaissait en braves, chargea le capitaine Marey-Monge de former deux escadrons de chasseurs algériens. — Il fut promu au grade de chef d'escadron provisoire, le 21 octobre 1830. — En 1830 et 1831, il combattit plusieurs fois sous les murs de Médéah, sous les ordres du maréchal Clausel et du général Barthezène. — Dans une brillante charge des chasseurs algériens, chez les Ouahras, le commandant Marey-Monge pénétra le premier au milieu des ennemis et abattit d'un coup de sabre un de leurs plus redoutables chefs. Blessé dans les engagements qui suivirent, et mis à l'ordre de l'armée, il reçut, le 14 septembre 1831, la décoration de la Légion d'honneur. — On le voit déjà, et la suite de cette notice achèvera de le prouver, M. Guillaume-Stanislas Marey-Monge conquit tous ses grades et ses honneurs par son seul mérite et à la pointe de son épée. — Le 14 mars 1832, il fut nommé chef d'escadron au 1er régiment de chasseurs d'Afrique, dans lequel on avait incorporé les chasseurs algériens. Pour prendre rang du jour de son élévation provisoire au même grade, le commandant Marey-Monge fit, à la tête de son escadron, notamment à Bouffarick, de belles actions militaires. A la suite de plusieurs charges avec ses 300 braves, 400 Arabes furent sabrés et deux drapeaux glorieusement enlevés. M. Guillaume-Stanislas Marey-Monge en prit un en fondant le premier sur l'infanterie ennemie et en abattant l'Arabe qui le portait. Cet étendard est aux Invalides; un fac-simile de ce monument de la victoire se trouve à Pommard (Côte-d'Or), chez madame veuve Marey-Monge, mère du général; un autre se trouve chez lui-même, mêlé à ses trophées et à ses armures.

En 1833, M. Guillaume-Stanislas Marey-Monge écrivit sur l'Algérie des mémoires qui lui valurent les éloges du maréchal duc de

Dalmatie, alors ministre de la guerre. Il y proposait plusieurs plans d'organisation adoptés, et la formation des spahis réguliers et auxiliaires.

Lieutenant-colonel le 17 septembre 1834, il fut chargé d'organiser le corps indigène des spahis réguliers et auxiliaires, et reçut bientôt le commandement politique, militaire, administratif des tribus dépendant d'Alger, avec le titre d'*agha*, qui le mettait sous les ordres directs du Gouverneur-Général de l'Algérie.

Les spahis d'Alger furent bientôt célèbres par leur fabuleuse intrépidité, et inspirèrent la création des spahis réguliers de Bône et d'Oran.

De 1834 à 1837, le lieutenant-colonel Marey-Monge, comme agha et commandant les spahis, fut mêlé à toutes les opérations militaires, si multipliées alors, et en dirigea quelques-unes. Blessé de nouveau (balle à la poitrine, côté gauche) dans l'expédition du 8 janvier 1835 contre les Hadjoutes, mis huit fois à l'ordre de l'armée, il devint officier de la Légion d'honneur le 14 août 1835, et colonel le 31 mars 1837. — Sur sa demande, il résigna, le 23 avril 1837, les fonctions d'agha, exercées par lui, à partir du 20 novembre 1834, sous les gouvernements généraux de Drouet, comte d'Erlon, Clausel, Damremont. Un ordre spécial de l'armée fit ressortir tout l'honneur de son administration.

En 1839, époque de paix pour l'Algérie, il rentra en France et prit le commandement du 1er régiment de cuirassiers (18 août). A cette phase de sa carrière se rapporte la publication d'un excellent écrit sur les *armes blanches*, imprimé à Strasbourg, en 1841, chez G. Silbermann. — Mais la guerre le rappela en Afrique, et il y reparut à la tête du 2e régiment de chasseurs d'Afrique (27 septembre 1841). Il se signala dans toutes les mêlées et les attaques dont la province d'Oran fut le théâtre, commandant sans cesse la cavalerie des colonnes, pendant dix-huit mois consécutifs, été comme hiver. Il fut, après la brillante affaire de Mostaganem, honorablement cité à Blidah par le Gouverneur.

Il publia un mémoire très-renommé sur la première expédition de Laghouat, où il joua un rôle digne de lui. Ce mémoire fut im-

primé à Alger, chez Bourget, en 1846. — Les épaulettes de maréchal de camp (général de brigade) récompensèrent tant de services, le 9 avril 1843, et, en cette qualité, le général Marey-Monge fut mis à la disposition du Gouverneur-Général de l'Algérie.

Après une courte mission à Tunis, le général Marey-Monge reçut le commandement de la subdivision de Médéah, où il succéda à S. A. R. M. le duc d'Aumale. Le 23 février 1845, il fut élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Dans la subdivision de Médéah, qui avait 120 lieues de longueur, et comprenait les hautes montagnes, il affermit la soumission avec peu de troupes, et fit prospérer le pays.

Ce fut lui qui proposa l'organisation de corps montés sur des chameaux.

En 1848 (12 juin), M. G.-S. Marey-Monge fut nommé général de division (lieutenant général), maintenu à la disposition du Gouverneur-Général de l'Algérie, et, le 20 du même mois, investi du gouvernement général, par intérim, de l'Afrique française. Dans ce poste suprême il eut de grandes difficultés à vaincre. Les Européens s'agitaient. — L'ordre fut maintenu. — Le 12 septembre de la même année, il fut appelé à Paris pour y prendre les ordres du chef du Pouvoir exécutif, général Eugène Cavaignac, aussitôt après avoir remis le commandement à son successeur. Le 22 septembre 1848, il cessa donc les fonctions de Gouverneur-Général intérimaire de l'Algérie, qu'il aurait pu conserver si sa modestie ne lui eût pas fait considérer cette haute position comme prématurée.

Rentré en France et mis en disponibilité le 24 septembre, il fut mis, le 4 novembre 1848, à la tête de la 5e division de l'Armée des Alpes, dont le quartier général était à Dijon. Il profita de son séjour dans la capitale de sa province et de son département pour offrir (janvier 1849) généreusement au muséum d'histoire naturelle de cette noble cité dix-sept dépouilles curieuses d'animaux d'Algérie, entr'autres une peau de mouflon à manchettes, dont il n'existait que deux échantillons en Europe, aux galeries de Londres et de Paris. — Quand une partie des

troupes qui composaient la 5e division de l'Armée des Alpes se réunit à Bourges, à l'époque du grand procès politique pendant devant le Haute Cour nationale, il en garda le commandement et sut, à Bourges, comme il l'avait fait à Dijon, maintenir la discipline dans l'armée et l'ordre dans le pays par son dévoûment, son intelligence et sa fermeté. Il suivit sa division à Mâcon, à Chalon-sur-Saône, qui avait arboré le drapeau rouge, où il déploya beaucoup d'énergie et rendit d'éminents services dans l'affaire du désarmement de la garde nationale; il alla prendre ensuite le commandement des troupes qui lui étaient confiées, dans le département du Haut-Rhin, jusqu'au licenciement de l'Armée des Alpes. Il fut nommé inspecteur général, pour 1849, du 19e arrondissement d'infanterie (18 juin).

Après avoir reçu l'ordre de se rendre à Strasbourg pour y prendre provisoirement le commandement de la 6e division militaire (30 septembre 1849), tout en conservant son propre commandement, il devint disponible le 20 décembre. Le 13 février 1850, il reçut le commandement de la 20e division militaire (1), à Clermont-Ferrand, et passa, par décret du 22 avril 1851, à celui de la 5e, dont le quartier général est à Metz. — Il y succéda au général Randon, nommé ministre de la guerre. Le 7 juin de la même année, il fut investi, pour 1851, des fonctions d'inspecteur général du 10e arrondissement de cavalerie. Le 12 décembre de la même année (1851), le prince Louis-Napoléon, alors président de la République, lui conféra la dignité de grand officier de la Légion d'honneur.

Le général Marey-Monge avait été envoyé, au mois de septembre 1839, au camp des troupes sardes près de Turin pour assister à ses grandes manœuvres, par ordre de M. le maréchal duc de Dalmatie, ministre des affaires étrangères. Il reçut, à cette occasion, du feu roi Charles-Albert, les insignes de commandeur de l'ordre royal des SS. Maurice et Lazare, qu'il fut autorisé à

(1) C'était alors la 15e, comme celle dont Metz est le quartier général était la 5e. — Le décret du 26 décembre 1851 a changé les circonscriptions militaires, et nous avons adopté, dans cette biographie, le nouveau classement.

accepter et à porter, par décision royale du 4 décembre 1845. — En 1852, à l'époque de l'inauguration du chemin de fer, section de Metz à Forbach, il fut encore chargé par le gouvernement d'aller complimenter, à Sarrebruck, S. M. le roi de Bavière, qui, le 23 octobre, lui conféra la dignité de grand-croix de l'ordre bavarois de Saint-Michel, qu'un décret impérial, du 10 janvier 1853, l'autorisa à accepter et à porter. — Dans l'été de cette même année 1853, il reçut la visite de Son Excellence M. le maréchal ministre de la guerre, qui lui adressa les plus grands éloges sur la bonne tenue de la 5e division militaire.

Trois fois, depuis 1830, M. G.-S. Marey-Monge fut choisi comme candidat par les électeurs de l'arrondissement de Beaune pour les représenter à la Chambre des Députés, et y soutenir tous les grands intérêts du pays. Trois fois les conservateurs qui le portaient échouèrent devant les manœuvres démocratiques du camp opposé. Toutefois, il obtint un véritable triomphe moral. Sa première candidature date de 1831, pendant qu'il était en Afrique avec le titre de chef d'escadron; elle fut le produit de l'élan le plus patriotique et le plus spontané. En 1837, il réunit tous les votes intelligents. Aux dernières élections législatives, sous Louis-Philippe (1846), enfin, un nombre imposant de suffrages entoura son nom. Depuis lors, il n'a plus souffert qu'on mît en avant sa candidature. Deux fois, il ne manqua l'élection que de quelques voix. S'il n'obtint pas le succès électoral qu'il méritait par son caractère personnel, son nom, ses services, sa fortune, il ne faut l'attribuer qu'au temps et au lieu, à certains partis pris de la démocratie beaunoise, assez peu intelligente, et qui avait alors son favori, à l'esprit politique, aux petites rancunes, aux vanités, aux tendances de cette époque. Les libéraux de l'arrondissement de Beaune ne comprenaient pas le besoin d'envoyer à la Chambre une illustration sortie de son sein, un fruit de son soleil, et le libéralisme avait alors dans la contrée beaucoup d'extension et de popularité.

Le général Marey-Monge est et demeurera vraisemblablement célibataire. Il compte parmi les plus grands propriétaires de vignes fines

de la Bourgogne. Il possède des vignobles à Nuits, à Beaune, etc.

C'est l'un des chefs les plus sérieux de l'armée par l'inflexibilité de ses principes, par ses études pratiques sur l'art militaire, par la puissance de son jugement toujours sûr et toujours inébranlable, par la hauteur de ses sentiments et la noblesse de ses idées, par son courage calme et son merveilleux dévoûment à la France. Sévère pour lui-même plus encore que pour ses subordonnés, en tout ce qui touche à la règle, le général Marey-Monge est l'homme de devoir et d'ordre par excellence. Il offre le type le plus parfait de l'esprit militaire. — Je me rappelle qu'après le vote du 10 décembre 1848, lui demandant, à Dijon, quelles avaient été les tendances électorales des troupes placées sous ses ordres, il me répondit avec son flègme, sa prudence, son sang-froid ordinaires : « l'armée est une force et non pas un corps délibérant. Je n'ai pas souffert que ma division délibérât; mais je n'ai point enchaîné ses votes. »

A tous les points de vue, notre illustre compatriote offre l'image d'une nature antique. Sous les formes les plus réservées et une apparence froide il voile le cœur le plus ardent pour l'amitié et le plus solide dans les épreuves. Je ne connais pas de tempérament moral qui se révolte plus hardiment contre l'injustice et l'affront. — C'est du reste là une des conditions essentielles du type bourguignon, que caractérisent l'amour de la gloire et de la guerre, la franchise, l'horreur de l'outrage. — Il y a peu d'officiers généraux qui poussent aussi loin que M. G.-S. Marey-Monge la simplicité des mœurs, la frugalité, l'indépendance de tous besoins, l'absence de toute ambition individuelle et l'antipathie pour la faveur. S'il est haut placé, c'est à son sang noblement versé qu'il doit son élévation; ce sont les actes personnels et les circonstances qui l'ont mis à ces cimes de la hiérarchie militaire; c'est qu'il a payé de sa bravoure et de son intelligence. — Il a pour la Bourgogne la plus tendre affection filiale, et est toujours prêt à l'honorer et à la servir. Notre gracieuse cité de Nuits, à laquelle, en particulier, il est si étroitement attaché, qu'il aime avec transport et dévoûment, se félicite d'avoir

donné à la France et à l'Afrique un tel caractère. J'espère que, bientôt, une rue de cette ville, si fière de ses généreux enfants, s'appellera rue *Général Marey-Monge*, et j'ai déjà proposé ce baptême. Si la ville de Beaune a manqué de gratitude envers le général, fils de son arrondissement, et lui a dénié les honneurs législatifs, il n'a conservé de ce passé aucun souvenir amer. Il avait offert à cette cité le drapeau du dey d'Alger, pièce magnifique et curieuse, qui orne la bibliothèque publique de Beaune. — Beaune, du reste, a payé un juste tribut à la mémoire de Gaspard Monge, né dans ses murs, en lui élevant une statue pédestre de bronze, œuvre du statuaire bourguignon Rude, inaugurée le 2 septembre 1849, et en donnant le nom de Monge à une de ses places et à une de ses rues.

Le rôle du général Marey-Monge en Afrique fut considérable. Il sait l'arabe à peu près comme un indigène, et acquit la confiance des musulmans par la langue, par son équité envers eux, par sa connaissance parfaite de leurs besoins et de leurs mœurs. Ses idées sur l'Algérie ont toutes été remarquables par leur justesse et leurs côtés pratiques, et il a rendu à la colonie les plus signalés services comme conciliateur, pacificateur et civilisateur du pays. Il était si estimé des chefs arabes, qu'il obtenait d'eux, sans coup férir, par la persuasion, une foule de résultats précieux.

Pendant qu'il commandait la subdivision de Médéah, il eut, dans l'arrivée de Mgr Pavy, évêque d'Alger, une solennelle occasion d'inaugurer publiquement la religion catholique dans cette contrée. Il donna à la réception de Sa Grandeur un éclat immense et qui impressionna profondément les indigènes. — Le général Marey-Monge est le premier civilisateur de Médéah; il a constitué l'existence politique, fait lever le plan, dresser l'historique, classer les archives stratégiques de cette place, il y exerça une vaste influence de colonisation. Ce fut lui qui planta aussi les premières vignes sur les montagnes de Médéah. — Un guerrier bourguignon ne pouvait pas faire moins. Ses essais en viticulture, dans sa subdivision, ont été heureux, et

l'on récolte aujourd'hui beaucoup de vin blanc surtout, dans la campagne de Médéah.

Il faut avoir visité l'Afrique pour apprécier le rôle algérien du général Marey-Monge, et sa biographie sera toujours incomplète sous la plume de l'auteur qui n'aura pas étudié et parcouru la colonie. Simple soldat dans l'armée des écrivains d'Afrique, j'avais le droit de parler de lui et de ses héroïques compagnons d'armes et collègues. — Bien que la gloire, en France, ait toujours ses détracteurs, le général Marey-Monge trouva peu d'opposition à sa renommée militaire; il n'eut que quelques ennemis obscurs, froissés par l'inflexibilité de ses principes. Il se trouva, en Algérie, des esprits faux qui lui reprochèrent de s'être complétement identifié avec les mœurs indigènes, comme si, pour servir utilement la France dans la conquête et la pacification, cette assimilation n'eût pas été une impérieuse nécessité.

Les vieux liens d'affection qui existent entre la famille Marey-Monge et la mienne, les sympathies personnelles qui unissaient le général à mon père, et qui se continuent entre le noble guerrier bourguignon et moi, n'ont exercé aucun empire sur mes appréciations puisées dans les faits et non dans mon cœur. — Tout, dans cet essai biographique, est un hommage sérieux à la vérité de l'histoire. Mon amitié a plutôt atténué l'éloge, pour ménager la modestie du général Marey-Monge, qu'elle ne l'a coloré, et qu'elle n'a exagéré les droits de notre compatriote aux plus hautes positions de l'État et de la guerre.

V.

LE GÉNÉRAL PELISSIER.

Voici un héros dont on ne sait rien, au point de vue biographique. — Il n'a transpiré, de ce brave, que sa gloire, et c'est malgré lui. Au lieu d'une biographie, dont je n'ai trouvé les éléments sérieux nulle part, ce sera une appréciation, blessante pour la modestie du guerrier, mais vraie pour l'histoire. Maromme (Seine-Inférieure) a donné le jour à ce guerrier, le 6 novembre 1794.

Le général Pelissier est ardent en toutes choses. A la guerre, c'est un de ces capitaines de l'antiquité grecque dont Plutarque a si noblement signifié les vies, un de ces intrépides guerriers romains dont Salluste enregistra les exploits, un paladin du moyen âge. Dans la paix, il applique toute son activité de cœur et d'esprit aux réformes, aux plans d'organisation; dans la récompense, dans le châtiment, dans l'effusion et l'amitié, il porte la même nature impétueuse, irrésistible, les mêmes élans et la même verve. — Vingt fois il a jeté sa vie au feu des batailles, toujours le premier sur la brèche et dans la mêlée; vingt fois il s'est montré digne du Capitole.

Le général Pelissier à sa prodigieuse bravoure unit une science profonde et l'esprit le plus étendu d'études et d'observation. Militaire ou civil, vous n'êtes pas une minute en sa présence sans qu'il vous ait jugé. Sous le rapport de sa pénétration, par sa taille, ses profils, son langage pittoresque, incisif, riche en imprévu et en figures, par son regard et par sa pose, il a quelque analogie avec l'Empereur Napoléon Ier. Sa conversation est animée, pleine de saillies et de finesse, d'au-

torité et de haute raison, parfois caustique. — Sa loyauté, sa franchise sont au niveau de son courage.

Nul général ne connait mieux que lui la topographie africaine et l'art de belligérer en Afrique. — Sa dernière expédition de Laghouat est une affaire capitale, et qui a mis le comble à sa renommée. Il est venu fondre sur ce pays révolté avec la rapidité de l'aigle, et l'a foudroyé. Le général Pelissier est couvert de décorations toutes méritées; il peut en parer sa généreuse poitrine: l'opinion publique les a consacrées.

On a jugé diversement un acte du général Pelissier, d'une rigueur extrême, assurément; mais la guerre a ses cruelles nécessités, et il faut être à la bouche du canon pour les comprendre. — Il s'agissait de représailles. — Il importait de faire un exemple terrible et de réduire, par l'intimidation de tribus féroces, une terre profondément barbare. — La clémence, je le répète ici, n'est ni un moyen de gouvernement, ni un moyen de pacification parmi les Arabes. Un pardon, à leurs yeux, serait une faiblesse, et ils mépriseraient le pouvoir qui l'accorderait. Un chef de division ou de colonne, trop indulgent envers eux, serait infailliblement traité de *mercante*, de marchand. Le général Pelissier connaissait le pays en homme pratique. — Ce qui a le plus souffert dans ce châtiment commandé par les plus dures circonstances, c'est son propre cœur.

La verve, l'élan, l'inspiration, voilà surtout ce qui caractérise le général Pelissier sur le champ de bataille ou sous la tente.

Commandant la province d'Oran, il habite le *Château-Neuf* de cette ville, situé dans la plus belle position et dominant le plus majestueux paysage de l'Algérie. Le général Pelissier s'est identifié avec cette cité, avec la riche province dont elle est la métropole; il en aime le séjour, en connaît à merveille les besoins, et ne cesse de s'y occuper et des intérêts des colons et de ceux des indigènes, dont il parle la langue avec une grande facilité. — C'est vraiment la personnification, l'incarnation du pays. — Au seul nom d'Oran, son cœur bondit de joie; il chérit cette cité, si digne de son affection; il en admire les mâles

aspects, la magique couleur, l'imprévu dans les sites, la variété et l'effusion dans les mœurs; il l'a étudiée dans tous ses détails, et elle n'a aucun secret pour lui. La providence sembla, en lui donnant Oran pour quartier général, lui assigner son véritable milieu, le plus conforme à sa nature et à ses goûts.

Le général Pelissier, l'un des plus dévoués frères d'armes de notre compatriote le général Marey-Monge, est jeune encore, plein de séve et d'avenir. Des hauteurs où il est placé il s'élèvera encore.

FIN DES BIOGRAPHIES.

TABLEAU

DES

SERVICES MARITIMES DE L'ALGÉRIE

(DÉPARTS DE MARSEILLE ET DES PORTS DE L'ALGÉRIE).

MESSAGERIES IMPÉRIALES.

(Courriers de France et d'Afrique).

LIGNE D'ALGER.

De Marseille, les 5, 10, 20, 25 et 30, à midi.
D'Alger à Marseille, les 5, 10, 20, 25 et 30, à 2 heures après midi.

LIGNE D'ORAN.

De Marseille, les 3, 13 et 23, à midi.
D'Oran (Mers-el-Kébir), les 8, 18 et 28, à midi.

LIGNE DE TUNIS, PAR STORA ET BONE.

De Marseille, les 8, 18 et 28, à midi.
De Stora pour Bône, les 12, 22 et 2, à 2 heures après midi.
De Bône pour Tunis, les 14, 24 et 4, à 6 heures du matin.
De Tunis à Bône, les 8, 18 et 28, à midi.
De Bône à Stora, les 10, 20 et 30, à 7 heures du soir.
De Stora à Marseille, les 13, 23 et 3, à midi.

Par suite du nouveau traité entre le Gouvernement et la compagnie des Messageries impériales, le service de la frégate de l'État partant de Toulon pour Alger les 2, et d'Alger pour Toulon les 8, est supprimé, ainsi que celui des paquebots entre Cette et la capitale de l'Algérie. Tous les départs et toutes les arrivées se trouvent centralisés à Marseille.

COMPAGNIE ARMAND ET TOUACHE.

LIGNE D'ALGER.

De Marseille, les 13 et 28, à midi.
D'Alger à Marseille, les 5 et 20, à midi.

LIGNE DE STORA.

De Marseille, les 2 et 17, à midi.
De Stora à Marseille, les 9 et 24, à midi.

CORRESPONDANCES MARITIMES

ENTRE LES DIVERS POINTS DU LITTORAL ALGÉRIEN.

—

(Service des bâtiments de la marine impériale).

—

LIGNE DE L'EST.

D'Alger à Bône, les 3, 13 et 23, à midi.

LIGNE DE L'OUEST.

D'Alger à Oran, les 8, 18 et 28, à 8 heures du soir.

LIGNE D'ORAN A CADIX.

Les 2, à 6 heures du soir.

ADNOTANDA, ADDENDA, ERRATA.

Le dessin placé en tête représente le minaret octogone de la Grande-Mosquée d'Oran, vu au levant, près de la rue de Gènes. Les montagnes que l'on aperçoit au fond sont celles de Saint-Grégoire et de Santa-Cruz.

PAGE 5, ligne 28.

Après méridionales, ajoutez :

La campagne de mai et juin 1854, sous le commandement en chef de M. le Gouverneur-Général, a été une des plus fécondes qui aient eu lieu depuis longtemps en Algérie, et a décidé, sans retour possible, du sort de la Grande-Kabylie. Les nombreux rapports du général Randon au maréchal ministre de la guerre ont constaté les phases de cette dernière expédition, où le commandant en chef a déployé tant de génie militaire.

PAGE 9, ligne 15.

Après marabouts, ajoutez: muphtis et imans.

PAGE 11, ligne 9.

Après le mot foi, ajoutez:

Il était constant, par la tradition et par l'histoire, qu'un Arabe d'origine, appelé Geronimo, avait été enseveli vivant, en haine de la foi, à Alger, dans le mur du fort des 24 Heures, lorsqu'en effet un squelette fut trouvé, le 27 décembre 1853, dans une muraille de ce fort en démolition. Des recherches furent faites avec sollicitude. Le lieu, l'âge, le sexe, la taille, la race, la ligature des pieds et des mains, la rupture des côtes et beaucoup d'autres circonstances répondaient à ce qu'avait appris la tradition. Cette réunion de preuves ne laissant aucun doute sur l'identité du corps et de la renommée du martyr Geronimo, la commission de l'introduction de sa cause a été signée par S. S. le pape Pie IX, de sa propre main, le III des calendes d'avril (30 mars 1854).

Le décret pour la béatification et la canonisation du vénérable serviteur de Dieu, Geronimo, a été publié par mandement de Mgr l'évêque d'Alger.

PAGE 12, ligne 1.

Après le mot érigées, ajoutez, entre parenthèses: (y comprise celle de Saint-Joseph d'Alger).

PAGE 16, ligne 29.

Après mère patrie, ajoutez, en alinéa:

C'est par suite de cette sage appréciation qu'un décret impérial du mois de mai 1854 a appliqué à l'Algérie les règles établies dans la métropole en matière de partage des propriétés indivises entre l'État et les particuliers, et qu'un autre décret du 27 juin érige en communes: Médéah, Milianah, Cherchell, Ténez, dans la province d'Alger; Maskara, Tlemçen, dans la province d'Oran; Bougie, Sétif, Ghelma (Guelma), dans celle de Constantine.

PAGE 20, ligne 26.

Au lieu de quina, lisez: quinquina.

PAGE 23, ligne 25.

Après l'alinéa, ajoutez: — Les forêts de la colonie seront une immense ressource pour la métropole et pour elle-même lorsque les excellents aménagements auxquels elles ont été soumises auront fructifié. Le domaine forestier de l'État en Algérie, actuellement connu, comprend une étendue de 1 million 108,000 hectares, tandis que celui de la France n'est que de 1 million 92,000 hectares.

PAGE 24, ligne 11.

Après citron, ajoutez: aux infusions aromatiques, aux boissons mucilagineuses.

PAGE 27.

A la fin, ajoutez, en alinéa:

La compagnie genevoise (Sétif) va créer deux nouveaux villages.

PAGE 30, ligne 27.

Lisez: la grande voirie au lieu de la petite voirie.

MÊME PAGE, ligne 28.

Après algériques, ajoutez, en alinéa:

Un récent arrêté de M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, porte que des primes seront accordées, en Algérie, aux propriétaires qui planteront des arbres sur leurs fonds, le long des routes et des chemins vicinaux de grande communication (juin 1854).

PAGE 32, ligne 12.

Après satisfaisante, ajoutez: l'usine de Caront (Mouzaïa) a une exploitation brillante.

MÊME PAGE, ligne 20.

Après l'alinéa, ajoutez: — L'Algérie verse de plus en plus ses *primeurs* dans la consommation de la métropole, et, sous ce rapport, en servant les intérêts de la colonie, elle nous est à nous-mêmes très-utile.

PAGE 34, ligne 13.

Après 9 mars 1854, ajoutez, en alinéa:

Les troupes spéciales de l'Algérie représentent noblement la France en Orient, et ont fourni le plus utile contingent à l'armée expéditionnaire.

Indépendamment des troupes spéciales, il existe, en Algérie, une garde nationale sous le nom de *milice,* composée de citoyens.

PAGE 35, ligne 5.

Après doux, ajoutez: la datte, l'ananas, les goyaves.

MÊME PAGE, ligne 25.

Lisez: transportés au lieu de déportés.

PAGE 41, ligne 23.

Après pratiques, ajoutez: des capitaux.

PAGE 48, ligne 18.

Écrivez Tarascon en petites capitales.

PAGE 50, ligne 10.

Après nom, ajoutez: les feuilles publiques racontaient naguère, d'après l'*Akhbar*, la triste aventure d'un pauvre Alsacien émigrant en Algérie, et ayant confondu ce Constantine avec la capitale de l'ancienne Numidie. Ce récit a beaucoup d'analogie avec le canard.

PAGE 51, ligne 22.

Après Nerthe, ajoutez: les maisons de plaisance sont littéralement aussi nombreuses dans cette campagne que les étoiles sur le firmament provençal d'une belle nuit. — C'est une voie lactée de *villas*.

PAGE 53, ligne 1.

Après médecine, ajoutez: d'une société d'agriculture des Bouches-du-Rhône, d'une société philharmonique.

MÊME PAGE, ligne 6.

Après compagnie, ajoutez: elle a des écoles municipales gratuites de sculpture, de dessin, de musique vocale. Elle est très-riche en établissements charitables et en communautés religieuses.

MÊME PAGE, ligne 31.

Au lieu de: il n'y a, lisez: il n'existe.

PAGE 54, ligne 7.

Après Thubaneau, ajoutez: bientôt le Café-Restaurant-Hôtel du *Nouveau-Monde* effacera, dit-on, en splendeur tout ce que Marseille possède de plus brillant en ce genre.

MÊME PAGE, ligne 8.

Après sont, ajoutez: le Café de *France*.

MÊME PAGE, ligne 20.

Ajoutez, en alinéa:

A Marseille, le cabaret n'est pas connu. Les lieux de débit de vins en détail sont remplacés par les liquoristes, extrêmement nombreux dans toutes les cités provençales.

PAGE 55, ligne 7.

Après Bréteuil, ajoutez, en alinéa:

Comme dans toutes nos grandes cités, on projette, à Marseille, de nouveaux aménagements, des révolutions de petite voirie, et une cité ouvrière s'y prépare.

PAGE 56, ligne 6.

Après château d'eau, ajoutez: l'hôpital militaire, l'hospice des aliénés.

Modifiez ce qui suit jusqu'aux mots: l'église de Saint-Martin, par la phrase ci-dessous :

L'église de la Magdeleine (les Chartreux), la vieille basilique et la crypte de Saint-Victor, l'église de Saint-Cannat (les Prêcheurs), celles de Notre-Dame-du-Mont, de Saint-Théodore (les Récollets), de Saint-Nicolas-de-Myre (rue Montaux), de Saint-Ferréol (les Augustins), de Saint-Vincent-de-Paul (les Petits-Pères), de Notre-Dame-du-Mont-Carmel (les Grands-Carmes), de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Michel.

MÊME PAGE, ligne 25.

Après France, ajoutez, en alinéa:

La ville de Marseille a les plus belles processions de France et ne compte pas moins de dix-huit églises paroissiales — si je ne me trompe — de première et de deuxième classe.

PAGE 57, ligne 14.

Lisez: trois nouveaux édifices, un nouvel hôpital civil (Hôtel-Dieu), au quartier Saint-Pierre.

MÊME PAGE, ligne 32.

Après le mot blanc, ajoutez, en alinéa:

Il existe ici un grand nombre de collections particulières de livres rares, d'objets d'art, de numismatique et d'histoire.

PAGE 59, ligne 34.

Après maritime, ajoutez: et d'une école centrale de pyrotechnie maritime.

PAGE 66, ligne 27.

NOTE SUR LA COMPAGNIE BAZIN.

Après *Phénicien,* ajoutez, en note:

La compagnie Bazin avait créé le service sur l'Algérie, sans subvention d'abord. C'est avec ses propres ressources, son zèle et son dévouement seuls qu'elle a fondé et fait marcher, dans l'origine, son utile exploitation. Le Gouvernement n'a point renouvelé son traité avec elle. Il avait primitivement accordé une subvention de 1,000,000 de francs pour 17 voyages complets à la *Compagnie Impériale,* qui, par suite de sa mauvaise administration, n'a vécu mal et méchamment que six semaines, n'a jamais pu se mettre en mesure de pourvoir au service, et dont le traité a dû être résilié. Il y avait lieu d'espérer que l'on reviendrait à la compagnie Bazin, qui avait fait pendant neuf années un service irréprochable. Une subvention de 1,500,000 francs pour 12 voyages (aller et retour) a été offerte à la compagnie des *Messageries Impériales,* qui accapare visiblement toutes les lignes de la Méditerranée, comme elle avait accaparé toutes les routes de la France. La compagnie Bazin et Périer avait soumissionné son entreprise vis-à-vis de l'État, pour sept voyages complets, moyennant une subvention de 500,000 francs.

Puisse l'immense monopole exercé dans la Méditerranée par les services maritimes des *Messageries Impériales* être toujours vraiment utile à l'État et au commerce! — Mais, en ce qui concerne l'Algérie, ils feront difficilement oublier la compagnie Bazin. Cette dernière a continué encore pendant quelque temps un service libre sur l'Algérie, en 1854, et elle partait pour Alger les 4, 14, 24; pour Stora, Bône et Tunis, les 2 et 17. Elle y a définitivement renoncé.

Cette compagnie, sous la nouvelle raison sociale: *Bazin, Léon Gay et Cie*, va exploiter les lignes du Maroc, de l'Égypte et de Constantinople, avec un matériel considérable, les paquebots le *Marocain,* l'*Égyptien,* l'*Africain,* le *Henri IV,* le *Sully,* l'*Assyrien,* le *Byzantin,* le *Pont-Euxin,* le *Troyen,* le *Phocéen,* le *Pharamond,* le *Charlemagne.*

Quant à moi, je ne saurais trop vivement engager les passagers libres à encourager l'entreprise Bazin et Léon Gay, en lui donnant leur confiance pour les lignes qu'elle a commencé ou va commencer de desservir.

PAGE 69, ligne 16.

Après funeste, ajoutez: — On en est quitte pour demeurer quelque temps à la cape (en panne) ou pour relâcher.

PAGE 70, ligne 25.

NOTE SUR LA LIGNE DE LOCH, LA LIEUE MARINE, LE MILLE MARIN, L'ENCABLURE ET LA LIGNE DE SONDE.

Le loch est un triangle de bois portant à sa base un poids qui le fait enfoncer verticalement dans l'eau. Au sommet de ce triangle est attachée une longue corde divisée en intervalles de 47 pieds et demi chacun (longueur de la 120e partie du mille marin). Ces intervalles sont appelés *nœuds*, parce que chaque division est indiquée par un petit bout de ficelle portant autant de nœuds qu'il a été filé d'intervalles. Lorsque l'on veut mesurer le *sillage* ou la vitesse du navire, on jette l'appareil à l'eau, où il reste stationnaire, la corde se déroulant au fur et à mesure que le bâtiment s'éloigne. On observe combien le navire parcourt d'intervalles pendant une demi-minute, qui est également la 120e partie d'une heure, et l'on conclut que le bâtiment *parcourt autant de milles par heure* qu'il a passé de nœuds pendant l'observation. La demi-minute se mesure à l'*ampoulette* ou horloge de sable, dont la durée est exactement de 30 secondes. — Le loch porte le nom de son inventeur.

La *lieue marine* de 20 au degré répond à 2,850 toises 411 millièmes. Neuf de ces lieues forment exactement la longueur de 5 myriamètres. Le *mille marin* est le tiers de la lieue marine et répond à la minute du degré terrestre, suivant la division ordinaire du cercle. Il contient 950 anciennes toises et une légère fraction.

Lieue marine . . . . . 0 myr. 5,556 m. ou 5 k. 556 m.
Mille marin . . . . . 0 myr. 1,852 m. ou 1 k. 852 m.

La lieue marine et le mille marin sont, à l'usage des navigateurs en général, exclusivement appliqués par la plupart des nations maritimes pour les calculs nautiques et employés sur les cartes et plans hydrographiques. — Le navigateur a divisé le degré en 28 lieues et chaque lieue en 3 milles, ce qui fait correspondre rigoureusement le mille marin à un 60e du degré du méridien, c'est-à-dire à une minute de latitude.

Les grandes distances se mesurent en lieues marines, les petites en milles marins, les infiniment petites en *encablures*. Pour estimer à vue les faibles distances, telles que l'ouverture d'une anse, la largeur d'une passe étroite, on recourt à l'encablure ou longueur d'un câble fixée à 120 brasses de 5 pieds l'une, ou 100 toises anciennes. On ne compte guère au-dessus de 4 ou 5 encablures. L'encablure répond à peu près au 10e de mille, qui est d'environ 950 toises.

La profondeur de l'eau ou hauteur du fond se mesure avec la *ligne de sonde*, divisée en brasses de 5 pieds. L'indication des différentes profondeurs ou hauteurs de fond sur les cartes hydrographiques se nomme *brassiage*. Le nom de *brasse* vient de ce que, dans l'origine, les patrons de barques ont pris pour division de la ligne de sonde la longueur de deux bras étendus.

PAGE 71, ligne 20.

Lisez: citronniers au lieu de cinnamomes.

PAGE 72, ligne 26.

Après destination, lisez: la corvette à vapeur le *Berthollet*, reine.

PAGE 81, ligne 8.

Au lieu de deux heures, lisez : une heure.

PAGE 87, ligne 28.

Lisez : Son Excellence M. le Comte Raffo.

PAGE 88, ligne 15.

Après d'Alvarez, ajoutez, en alinéa :

Akhmed-Bey a, depuis quelque temps, à Paris, un envoyé extraordinaire, Sidi-Ghin-Eddir.

PAGE 102, ligne 25.

Après les mots : le clocher-façade est du plus déplorable effet, ajoutez : il semble resserrer l'église, tant il est étroit ; il manque absolument de proportions. J'emprunte ici des paroles appliquées par le spirituel rédacteur de l'*Écho d'Oran* (M. Ravoux) à un autre monument : « On a de la peine à comprendre comment on arrive à rendre un édifice aussi laid, lorsqu'il ne s'agirait que d'un peu d'esprit pour créer quelque chose de bien, sans augmenter la dépense votée. »

PAGE 117, ligne 2.

Ajoutez, en alinéa : — La société de Philippeville est une des plus aimables de l'Algérie. Les honneurs en étaient faits naguère encore par des dames de beaucoup d'esprit, entr'autres par Mme Fourtier.

PAGE 137, ligne 30.

Rectifiez ainsi la phrase entre les mots races et mais :

J'en dirai autant du Mahonnais. Il n'y a pas jusqu'à la coiffure de ce dernier (le Mahonnais), qui ne soit le passage évident du turban au chapeau.

PAGE 144, ligne 13.

Lisez : Sarrazins au lieu de Sarrasins.

PAGE 156, ligne 31.

Après l'alinéa, ajoutez :

— Parmi les écrivains d'Alger qui ont le mieux étudié le pays, il est juste de compter M. le docteur Bodichon. Malgré le tour parfois étrange de ses idées, il n'en a pas moins beaucoup de science et souvent des vues utiles, un esprit étendu d'observation.

PAGE 160, ligne 9.

Après l'horizon, ajoutez :

L'église de Bouffarick et celle de Mazagran, simple village de l'arrondissement de Mostaganem (province d'Oran), sont la plus amère critique de celle de Bône, dont nous avons parlé avec mépris page 102 ; elles prouvent qu'en dehors du parti pris du service des bâtiments civils il y a, en Algérie, des architectes hommes de goût.

PAGE 165, ligne 32.

Aux mots directeurs de ports, ajoutez, en note, les lignes suivantes :

Un décret impérial de juin 1854 a rendu mobilisable l'état-major des capitaines de ports de l'Algérie, cette sorte de magistrature assise de la marine militaire.

PAGE 166, ligne 15.

Après neuve, effacez un peu lourde et lisez: lourde, épâtée, défigurant l'horizon qu'elle devrait décorer.

MÊME PAGE, ligne 17.

Après Blidah, ajoutez: malheureusement enlaidie par le temple.

MÊME PAGE, ligne 21.

Après on parle, ajoutez: vaguement.

MÊME PAGE, ligne 26.

Après coloniale, ajoutez: trois zones principales, la marine ou région commerciale, la région européenne, groupée autour de la place, la région indigène, caractérisent cette cité qui possède la plus belle promenade publique de toute l'Algérie. Le ravin de l'Oued-Seffra sépare le centre principal du quartier de Matemore, ancien séjour des Koulouglis et des Hadars. Ce ravin est traversé par un ruisseau roulant des eaux assez abondantes pour alimenter plusieurs usines.

PAGE 190, lignes 24 et 25.

Après Maskara, modifiez ainsi la phrase: avant le décret impérial du 27 juin 1854, était chef-lieu de district, c'est-à-dire que toutes les fonctions administratives y étaient centralisées dans un commissariat civil. Elle est aujourd'hui érigée en commune.

FIN DES ADNOTANDA ET DE L'OUVRAGE.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Dédicace . . . . . A
Avis . . . . . B

LIVRE PREMIER.

Considérations générales sur l'Algérie. 1
Régime militaire. 2
Église d'Afrique 6
Administration civile 16
Agriculture. 17
Hygiène des villes 23
Hygiène des campagnes 24
Colonisation 26
Routes. — Ports 29
Industrie. — Commerce 32
Marbres. 33
Troupes algériennes. 34
Bureaux arabes . . . . . Ibid.
Alimentation . . . . . Ibid.
Établissements charitables et d'instruction élémentaire. 35
Service des bâtiments civils 36
Monuments. . . . . Ibid.
Géographie. — Hydrographie 37
Littérature. — Sciences . . . . . Ibid.
Médecine 39
Conclusion 40

LIVRE II.

D'Avignon au point d'embarquement 43
Avignon. . . . . Ibid.
Parcours 47

Tarascon 48
Arles 49
Entressen 50
Saint-Chamas . . . . . Ibid.
Berre . . . . . Ibid.
La Nerthe . . . . . Ibid.
Environs de Marseille 51
Marseille 52
Toulon 59
Embranchements du Gard et de l'Hérault 62
Beaucaire. . . . . Ibid.
Nîmes . . . . . Ibid.
Alais. 63
Aigues-Mortes. 64
Montpellier. . . . . Ibid.
Cette. 65
De Marseille en Algérie 66

LIVRE III.

Tunis 77
Saint-Louis-de-Tunis 90
De Tunis à Bône. 96
La Calle 97
Bône. . . . . Ibid.
De Bône à Stora 113
Philippeville. 114
Constantine 117
De Stora à Alger. 128
Collo . . . . . Ibid.
Jigelli. . . . . Ibid.
Bougie . . . . . Ibid.
Dellys 129
Alger . . . . . Ibid.
Bouffarick. — Blidah (Beni-Méred). 158

D'Alger à Oran 164
Cherchell 165
Ténès . . . . . Ibid.
Mostaganem 166
Mers-el-Kébir 167
Oran. 168
D'Oran à Tanger. 191
Nemours 192
Tanger 196

APPENDICE.

BIOGRAPHIE.

Le Maréchal Vaillant 203
Le Maréchal de Saint-Arnaud 210
Le Général Daumas. 216
Le Général Marey-Monge 225
Le Général Pelissier. 235
Tableau des services maritimes de l'Algérie 239
Adnotanda, Addenda, Errata. 241

FIN DE LA TABLE.

2607-120

Chez le même éditeur, rue de Tournon 17 :

GUIDES-RICHARD

Itinéraires européens à l'usage des voyageurs, par Richard, Ad. Joanne, Du Pays, etc.

Chacun de ces itinéraires, imprimé dans un format portatif, est accompagné de cartes routières, panoramas, plans des villes, vues, etc.

La collection des **GUIDES-RICHARD**, fondée il y a aujourd'hui trente ans, doit son succès et sa vogue toujours croissante à la scrupuleuse exactitude de sa rédaction, aux soins que lui ont consacrés sans relâche ses éditeurs, et aux sacrifices devant lesquels ils n'ont jamais reculé pour arriver, à chaque nouvelle édition, aussi près que possible de la perfection.

Depuis quelques années surtout, c'est-à-dire à dater de l'établissement des premiers chemins de fer en Europe, chacun des Itinéraires de cette collection a subi une transformation complète, *texte et cartes*, de manière à être tenu toujours au courant des changements survenus dans les voies de communication et de locomotion.

PRINCIPAUX GUIDES DE LA COLLECTION :

EUROPE, 1 fort vol. in-12.
BAINS D'EUROPE, 1 vol. in-18.
TABLEAU comparatif DES MONNAIES D'EUROPE, 1 vol, in-18.
FRANCE ET BELGIQUE, 1 fort vol. in-12.
FRANCE, 1 vol. in-18.
FRANCE, 1 vol, in-32.
FRANCE MONUMENTALE, 1 fort vol. in-12.
PYRÉNÉES, 1 vol. in-18.
ENVIRONS DE PARIS, 1 vol, in-18.
BELGIQUE ET HOLLANDE, 1 fort vol. in-18.
BELGIQUE seule, 1 vol. in-18.
HOLLANDE seule, 1 vol. in-18.
BORDS DU RHIN, par Ad. Joanne, 1 vol. in-18.
TRAINS DE PLAISIR DU RHIN, par le même, 1 vol, in-18.
ALLEMAGNE, par le même, 1 fort vol. in-12.
TYROL, 1 vol. in-12.
SUISSE ET JURA FRANÇAIS, par Ad. Joanne, 1 fort vol. in-12.
SUISSE, SAVOIE ET PIÉMONT, 1 vol, in-18.
NOUVEL-EBEL, SUISSE, par Ad. Joanne, 1 vol. in-18.
ITALIE ET SICILE, par J. A. Du Pays, 1 fort vol. in-12.
LE MIDI DE LA FRANCE ET L'ITALIE, 1 vol. in-12.
SICILE, 1 vol. in-18.
ROME VUE EN HUIT JOURS, 1 vol. in-18.
ROME ET SES ENVIRONS, 1 vol. in-12.
ESPAGNE ET PORTUGAL, 1 fort vol. in-18.
ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE, 1 fort vol. in-12.
ÉCOSSE, par Ad. Joanne, 1 vol. in-18.
LONDRES ET SES ENVIRONS, 1 fort vol. in-18.
LONDRES TEL QU'IL EST, 1 vol. in-18.
ORIENT, 1 fort vol. in-12.
CONSTANTINOPLE, 1 vol. in-12.
ALGÉRIE, 1 vol. in-18.
CALIFORNIE (Route de la), 1 vol. in-12.